N° 412 — Tome CX 1er Avril 1915

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Parait le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXV

SOMMAIRE

—

No 412. — 1er AVRIL 1915

REVUE DU MOIS :

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoit
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs......... 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours.......... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde........ 3.50
Lumières du Monde...... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole......... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée.... .... 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour.............. 3.50

Léon Deubel
Régner.................. 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée........... 2 »
L'Anémone des mers...... 2 »
La Gaule blanche......... 2 »
Le Puits d'Azur........... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs....... 3.50

Edouard Dujardin
Poésies.................. 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.
Crépuscules.............. 3.50
La Nef désemparée........ 3.50

Paul Fort
L'Amour marin........... 3.50
Ballades Françaises....... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne........ 3.50
Idylles antiques........... 3.50
Montagne................ 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux.... .... 3.50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été....... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit.................. 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements 3.50

Charles Guérin
Le Cœur solitaire......... 3.50
L'Homme intérieur........ 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins..... 2 »
Images tendres et merveilleuses................. 3.50
La Route fleurie.......... 3.50

Robert d'Humières
Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies.................. 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir........ 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3.50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies........ 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohème....... 3.50
Schéhérazade............. 3.50
Le Valet de cœur.......... 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or............... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes......... 3.50

Léo Larguier
Jacques.................. 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra........... 3.50
Poèmes.................. 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes........... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe......... 3.50
Le Masque de Fer......... 3.50
Le Sang de Méduse....... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve......... 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre.... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave............. 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes.......... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897........ 3.50
Les Quatre Saisons........ 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux...... 3.50

Albert Mockel
Clartés.................. 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves......... 3.50
Premières Poésies......... 3.50
Les Stances.............. 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir................ 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis........... 3.5

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches........ 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes......... 3.50

François Porché
A chaque jour............ 3.50
Au loin, peut-être......... 3.50
Humus et Poussière....... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos...... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne...... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil................. 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux......... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures...... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I............. 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II............ 7 »
Poèmes, 1887-1892........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50
La Sandale ailée.......... 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses...... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud................ 3.50

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve.......... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus................ 3.50

Jules Romains
Odes et Prières........... 3.50
Un Être en marche....... 3.50
La Vie Unanime.......... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries.....

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour......... 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or........... 3.50

Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphême et de Poèmes inachevés.......... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I...................... 7 »
Œuvres de Albert Samain, II..................... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III.................... 7 »

Cécile Sauvage

Tandis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon............... 3.50

Fernand Séverin

Poèmes.................. 3.50

Emmanuel Signoret

Poésies complètes......... 3.50

Paul Souchon

La Beauté de Paris........ 3.50

Henry Spiess

Chansons captives........ 3.50
Le Silence des Heures...... 3.50

André Spire

Versets.................. 3.50
Vers les Routes absurdes.. 3.50

Laurent Tailhade

Poèmes aristophanesques.. 3.50
Poèmes élégiaques......... 3.50

Archag Tchobanian

Poèmes.................. 3.50
La Vie et le Rêve......... 3.50

Touny-Lerys

La Pâque des Roses....... 3.50

R.-H. de Vandelbourg

La Chaîne des Heures..... 3.50

Emile Verhaeren

Les Blés mouvants........ 3.50
Les Forces tumultueuses... 3.50
Les Heures claires........ 3.50
La Multiple Splendeur..... 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I................. 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II................. 7 »
Poèmes................. 3.50
Poèmes, nouvelle série... 3.50
Poèmes, IIIe série........ 3.50
Les Rythmes souverains... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées.............. 3.50
Les Visages de la Vie..... 3.50

Francis Vielé-Griffin

Clarté de Vie............. 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron............ 3.50
Phocas le Jardinier........ 3.50
Plus loin................. 3.50
Poèmes et Poésies......... 3.50
Voix d'Ionie.............. 3.50

Gabriel Volland

Le Parc enchanté.......... 3.50

Walt Whitman

Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 7 »

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy

Thomas Carlyle........... 3.50

Julien Benda

Le Bergsonisme.......... 2 »
Sur le succès du Bergsonisme.................. 3.50

Georges Bohn

Alfred Giard et son Œuvre.................. 0.75

H.-B. Brewster

L'Ame païenne........... 3.50

Thomas Carlyle

Essais choisis de Critique et de Morale.............. 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus........... 3.50

Frédéric Charpin

La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen

Le Salaire, ses formes, ses lois.................. 0.75

Lucien Corpechot

René Quinton............ 0.75

Gaston Danville

Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard

La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure

Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*) 3.50

Emerson

Les Forces éternelles...... 3.50

Jules de Gaultier

Le Bovarysme............ 3.50
Comment naissent les dogmes.................. 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs................. 3.50

La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert...... 3.50
De Kant à Nietzsche....... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique.......... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont

Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série................ 3.50
Promenades philosophiques, 3e série................ 3.50

Havelock Ellis

La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle...... 5 »
L'Inversion sexuelle....... 5 »
Le Monde des Rêves...... 3.50
La Sélection sexuelle...... 5 »

Helvétius

Les plus belles pages d'Helvétius................. 3.50

P.-G. La Chesnais

La Révolution russe et ses résultats.............. 0.75

Pierre Lasserre

Les Idées de Nietzsche sur la Musique............ 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon

La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb

La Fécondation chimique.. 5 »

Percival Lowel

Mars et ses Canaux....... 5 »

Louis Maeterlinck

Péchés primitifs.......... 3.50

Maurice Maeterlinck

La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse

L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu.................. 0.75

D. Mérejkowsky

Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier

Le Végétarisme........... 0.75

Stanislas Meunier

Les Harmonies de l'Evolution terrestre........... 0.75

Multatuli

Pages choisies............ 3.50

Frédéric Nietzsche

Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore.................. 3.50
Le Cas Wagner........... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist.................. 3.50
Ecce Homo.............. 3.50
Le Gai savoir............ 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)................. 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes.............. 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie).............. 3.50

Georges Palante

La Philosophie du Bovarysme................. 0.75

Péladan

Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce ... 1 »

Edmond Picard

Gustave Le Bon et son Œuvre ... 0.75

Etienne Rabaud

Le Génie et les théories de M. Lombroso ... 0.75

Marcel Réja

L'Art chez les fous ... 3.50

Claire Richter

Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines ... 3.50

G. de Rougemont

La Graphologie ... 0.75

Jules Sageret

Henri Poincaré ... 0.75
Paradis laïques ... 3.50

Sénancour

De l'Amour ... 3 »

Carl Siger

Essai sur la Colonisation ... 3.50

Léon Tolstoï

Dernières Paroles ... 3.50

L.-L. Trouessart

Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire ... 0.75

A. Van Gennep

En Algérie ... 3.50
La Question d'Homère ... 0.75
Religions, Mœurs et Légendes ... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série ... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série ... .50
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série ... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série ... 3.50

H.-G. Wells

Anticipations ... 3.50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat ... 3.50
Une Utopie moderne ... 3.50

Collection de Romans

Claire Albane

L'Amour tout simple ... 3.50

Anonyme

Lettres d'amour d'une Anglaise ... 3.50

Aurel

Les Jeux de la Flamme ... 3.50

Marcel Batilliat

La Beauté ... 3.50
Chair mystique ... 3.50
La Joie ... 3.50
La Vendée-aux-Genêts ... 3.50
Versailles-aux-Fantômes ... 3.50

Maurice Beaubourg

Dieu ou pas Dieu ... 3.50
La rue Amoureuse ... 3.50

Aloysius Bertrand

Gaspard de la Nuit ... 3.50

Alia Berzell

Tamara ... 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan

Au Pied de l'Echafaud ... 3.50

Léon Bloy

Le Désespéré ... 3.50
La Femme pauvre ... 3.50

Francis Carco

Jésus la Caille ... 3.50

R.-Gaston Charles

La Danseuse nue ... 3.50

Judith Cladel

Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford

Lettres d'amour d'une Femme du monde ... 3.50

Joseph Conrad

L'Agent secret ... 3.50
Le Nègre du « Narcisse » ... 3.50

J.-A. Coulangheon

Le Béguin de Gô ... 3.50
L'Inversion sentimentale ... 3.50
Les Jeux de la Préfecture ... 3.50

Stephen Crane

La Conquête du Courage ... 3.50

Gaston Danville

L'Amour Magicien ... 3.50
Contes d'Au-delà ... 6 »
Le Parfum de volupté ... 3.50
Les Reflets du Miroir ... 3.50

Jacques Daurelle

La Troisième Héloïse ... 3.50

Albert Delacour

L'Evangile de Jacques Clément ... 3.50
Le Pape rouge ... 3.50
Le Roy ... 3.50

Louis Delattre

La Loi de Péché ... 3.50

Grazia Deledda

Les Tentations ... 3.50

Eugène Demolder

L'Arche de M. Cheunus ... 2 »
Le Jardinier de la Pompadour ... 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande ... 3.50
La Route d'Emeraude ... 3.50

Charles Derennes

L'Amour fessé ... 3.50
Le Peuple du Pôle ... 3.50

Dostoïevski

Carnet d'un Inconnu ... 3.50
Le Double ... 3.50

Édouard Ducoté

Aventures ... 3.50

Édouard Dujardin

L'Initiation au Péché et à l'Amour ... 3.50
Les Lauriers sont coupés ... 3.50

Louis Dumur

Le Centenaire de Jean-Jacques ... 3.50
Un Coco de génie ... 3.50
L'Ecole du Dimanche ... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour ... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire ... 3.50

Georges Eekhoud

L'Autre Vue ... 3.50
Le Cycle patibulaire ... 3.50
Escal-Vigor ... 3.50
La Faneuse d'amour ... 3.50
Mes Communions ... 3.50
La Nouvelle Carthage ... 3.50

Albert Erlande

Jolie Personne ... 3.50
Le Paradis des Vierges sages ... 3.50

Laurent Evrard

Le Danger ... 3.50
Une Leçon de Vie ... 3.50

Gabriel Faure

La Dernière Journée de Sapphô ... 3.50

André Fontainas

Les Etangs Noirs ... 3.50
L'Indécis ... 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide

L'Immoraliste ... 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite ... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes ... 3.50

A. Gilbert de Voisins

La Petite Angoisse ... 3.50

Maxime Gorki

L'Angoisse ... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête ... 3.50
Les Déchus ... 3.50
Les Vagabonds ... 3.50
Varenka Olessova ... 3.50

Jean de Gourmont

La Toison d'Or ... 3.50

Remy de Gourmont

Les Chevaux de Diomède ... 3.50
Un Cœur virginal ... 3.50
Couleurs ... 3.50
Histoires magiques ... 3.50
Une Nuit au Luxembourg ... 3.50
D'un Pays lointain ... 3.50
Le Pèlerin du Silence ... 3.50
Sixtine ... 3.50
Le Songe d'une femme ... 3.50

Thomas Hardy

Barbara ... 3.50

Frank Harris

Montès le Matador ... 3.50

Lafcadio Hearn

Chita ... 3.50
Fantômes de Chine ... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges ... 3.50
Kotto ... 3.50
Kwaidan ... 3.50
La Lumière vient de l'Orient ... 3.50

A.-Ferdinand Herold

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise ... 2 »
Les Contes du Vampire ... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles.................. 3.50
En plein air............. 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession............. 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour....... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues............. 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins........ 2 »
Pomme d'Anis.............. 2 »
Le Roman du Lièvre....... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes........ 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile............ 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence.................. 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions....... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts.... 3.50
Le Chat Maltais........... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim..................... 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle..................... 3.50
La plus belle Histoire du monde................. 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie............. 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains
Amours rustiques........ 3.50
Le Pain noir............... 3.50

Marie Krysinska
La Force du Désir........ 3.50

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit).......... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices...... 3.50

Jules Laforgue
Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta
La Gloire de don Ramire... 3.50

Pierre Lasserre
Henri de Sauvelade........ 2 »

Paul Léautaud
Le Petit Ami.............. 3.50

Georges Le Cardonnel
Les Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier
La Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey
Le Manteau parti.......... 3.50

Alfred Machard
Les Cent Gosses.......... 3.50
Souris l'Arpète............ 2 »
Titine.................... 3.50

Henri Malo
Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour..... 3.50
Les Surprises du Bachelier Petruccio............... 3.50

Raymond Marival
Chair d'Ambre............ 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély
Les Immémoriaux......... 3.50

Charles Merki
Margot d'Eté............. 3.50

Albert Mockel
Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas
Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel
Les Boers................ 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière
La Mouette............... 3.50

Marie et Jacques Nervat
Célina Landrot............ 3.50

Novalis
Henri d'Ofterdingen....... 3.50

Julien Ochsé
D'Ile en Ile.............. 3.50

Walter Pater
Portraits Imaginaires...... 3.50

Péladan
La Licorne............... 3.50
Modestie et Vanité........ 3.50
Le Nimbe noir............ 3.50
Pérégrine et Pérégrin..... 3.50

I.-L. Péretz
Bontché le Silencieux..... 3.50

Louis Pergaud
De Goupil à Margot 3.50
La Guerre des Boutons.... 3.50
La Revanche du Corbeau.. 3.50
Le Roman de Miraut..... 3.50

Edgard Poë
istoires étranges et merveilleuses............... 3.50

Pierre de Querlon
La Boule de Vermeil...... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50
La Liaison fâcheuse....... 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier
Les Amours de Leucippe et de Clitophon............ 3.50

Pierre Quillard
Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey
De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde
Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous............... 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature........... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse............. 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
Son Printemps............ 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell
Le Diable est à table...... 3.50

Henri de Régnier
Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène............ 3.50
Le Bon Plaisir............ 3.50
La Canne de Jaspe........ 3.50
Couleur du Temps......... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
La Flambée............... 3.50
Le Mariage de Minuit...... 3.50
Le Passé vivant........... 3.50
La Peur de l'Amour....... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot.................. 3.50
Romaine Mirmault......... 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage............ 3.50

Jules Renard
Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard
Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile....... 3.50

William Ritter
Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons.................... 3.50

Jean Rodes
Adolescents.............. 3.50

Lucien Rolmer
Madame Fornoul et ses Héritiers.................. 2 »

J.-H. Rosny
Les Xipéhuz.............. 2 »

Eugène Rouart
La Villa sans Maître...... 3.50

Saint-Pol-Roux
De la Colombe au Corbeau par le Paon............ 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin.................. 3.50

Albert Samain
Contes.................... 3.50

Robert Scheffer
Les Frissonnantes......... 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel.......... 3.50

Marcel Schwob
La Lampe de Psyché...... 3.50

Emile Sicard
Les Marchands............ 3.50

R.-L. Stevenson
La Flèche noire........... 3.50

Ivan Strannik
L'Appel de l'Eau.......... 3.50

Auguste Strindberg
Axel Borg................. 3.50
Inferno................... 3.50

Jean de Tinan
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse........ 3.50
Penses-tu réussir?........ 3.50

P.-J. Toulet
Mon amie Nane........... 3.50
Les Tendres Ménages...... 3.50

Mark Twain
Le Capitaine Tempête...... 3.50
Contes choisis........... 3.50
Exploits de Tom Sawyer detective.............. 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins............. 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès.................. 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Arnold Van Gennep
Les Demi-Savants....... 3.50

Eugène Vernon
Gisèle Chevreuse.......... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam
Contes cruels............. 5 »
Derniers Contes........... 3.50
L'Eve future.............. 5 »

Jean Viollis
Petit Cœur................ 2 »

H.-G. Wells
L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique.......... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste................ 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir................ 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps................ 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters.............. 3.50
Le Pays des Aveugles..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants......... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune............... 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy et Colette Willy
Claudine en ménage....... 3.50

Colette Willy
La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes... 3.50

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.............. 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve.............. 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski............ 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)............... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale............ 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin.............. 3.50

Aurel
Jean Dolent............. 1 »
La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.............. 3.50
Lettres à Léon Bloy....... 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes....... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse................ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.............. 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo................ 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens........... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon....... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure.......... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II.............. 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............. 3.50
Le Mendiant ingrat....... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies........... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre....... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam..... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I................ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.................. 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. III.................. 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation.................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine................ 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort

Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

Paul Claudel

Connaissance de l'Est...... 3.50
Art poétique........ 3.50

Jean des Cognets

La Vie intérieure de Lamartine........ 3.50

Charles Collé

Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville

Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon

Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon

Témoignages........ 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance

Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

Paul Delior

Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

Eugène Demolder

L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil

Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche

De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

Diderot

Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

Dostoievski

Correspondance et Voyage à l'étranger........ 7.50

Pierre Dufay

Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel

Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin

La Source du Fleuve chrétien........ 3.50

Louis Dumur

Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet

Héliogabale........ 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck........ 0.75

Paul Escoube

Préférences........ 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre........ 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant........ 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin........ 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal........ 3.50

André Gide

Oscar Wilde........ 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments........ 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies........ 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils........ 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre........ 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*........ 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse........ 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém........ 3.50
Esthétique de la langue française........ 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)........ 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration........ 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin........ 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon........ 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine........ 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie........ 6

Alexandre Herzen

Pages choisies........ 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge........

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne........

Francis Jammes

Feuilles dans le vent....... 3.50
Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine........ 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........ 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*........ 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon........ 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos

Lettres inédites........ 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne........ 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université........ 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle........ 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)........ 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I........ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II........ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II........ 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre........ 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*.......... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel.............. 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.... 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert................. 3.50
Scarron et son milieu 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................ 3.50

Henri Malo

Les Corsaires............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II......... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière.......... 3 »

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue............ 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant........... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs.................. 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie...... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature...... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes.................. 3.50
Variations sur la Vie et les Livres.................. 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière.......... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande................ 3.50

Gabriel Mourey

Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset

Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon

Napoléon raconté par lui-même, 2 vol .... 7 »

Gérard de Nerval

Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo

Le Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont

La Poésie française du Moyen-âge 3.50

Léon Paschal

Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan

Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot

Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 3.50

Edmond Pilon

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis.................. 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques.................. 3.50

Camille Piton

Paris sous Louis XV....... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan

Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 3.50

Georges Polti

Les trente-six situations dramatiques............ 3.50

J.-G. Prodhomme

Ecrits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome

Oscar Wilde.............. 3.50

Henri de Régnier

Discours de Réception à l'Académie française....... 1 »
Figures et Caractères...... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne

Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz

Les plus belles pages du Cardinal de Retz........ 3.50

Arthur Rimbaud

Les Illuminations.......... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50
Une Saison en Enfer....... 2 »

William Ritter

Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol

Les plus belles pages de Rivarol.................. 3.50

E. de Rougemont

Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre

Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin

La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys......... 3.50

Saadi

Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret

Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant

Les plus belles pages de Saint-Amant............ 3 »

Saint-Evremond

Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 3.50

Saint-Simon

Les plus belles pages de Saint-Simon............ 3.50

Sainte-Beuve

Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier......... 3.50

P. Saintyves

Les Reliques et les Images légendaires............. 3.50

Léon Séché

Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol............ 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française................. 3.50
Delphine Gay.............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50

Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2 vol. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut

L'Évolution du Théâtre contemporain 3.50

Octave Séré

Musiciens français d'aujourd'hui 3.50

Nahum Slousch

La Poésie lyrique hébraïque contemporaine 3.50

Joseph de Smet

Lafcadio Hearn 3.50

Georges Soulié

Essai sur la Littérature Chinoise 3.50

Robert de Souza

La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental 3.50

André Spire

Quelques Juifs 3.50

Stendhal

Les plus belles pages de Stendhal 3.50

Casimir Stryienski

Soirées du Stendhal-Club .. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet

Soirées du Stendhal-Club (*2e série*) 3.50

Tallemant des Réaux

Les plus belles pages de Tallemant des Réaux 3.50

Archag Tchobanian

Les Trouvères arméniens .. 3.50

Teï-San

Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure ... 3.50

Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure .. 3.50

Adolphe Thalasso

Anthologie de l'Amour asiatique 3.50

Le Théâtre Libre 3.50

Théophile

Les plus belles pages de Théophile 3

Tolstoï

Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol. 10.50

Tristan L'Hermite

Les plus belles pages de Tristan L'Hermite .... 3 »

Jules Troubat

Sainte-Beuve et Champfleury 3.50

La Salle à manger de Sainte-Beuve 3.50

Octave Uzanne

Le Célibat et l'Amour 3.50

Parisiennes de ce temps ... 3.50

A. Van Gennep

La Question d'Homère 0.75

Jean Variot

L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1

E. Vigié-Lecocq

La Poésie contemporaine 1884-1896 .... 3.50

Alfred de Vigny

Les plus belles pages d'Alfred de Vigny 3.50

Léonard de Vinci

Textes choisis 3.50

Jean Viollis

Charles Guérin .... 2 »

Tancrède de Visan

L'Attitude du Lyrisme contemporain 3.50

Oscar Wilde

De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading 3.50

Les Origines de la Critique historique 3.50

Stefan Zweig

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre 3.50

Théâtre

René Arcos

L'Ile Perdue 3.50

Aurel

Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel

Théâtre I 3.50

Théâtre II 3.50

Théâtre III 3.50

Théâtre IV 3.50

Marcel Collière

Les Syracusaines .... 1 »

Georges Duhamel

Le Combat 3.50

Édouard Dujardin

Antonia 3.50

Albert Erlande

Le Titan 3.50

André Gide

Saül. Le Roi Candaule 3.50

Maxime Gorki

Dans les Bas-Fonds 3.50

Les Petits Bourgeois 3.50

Remy de Gourmont

Lilith, suivi de Théodat 3.50

Fernand Gregh

Prélude féerique .... 1 »

A.-Ferdinand Herold

Andromaque .... 1 »

L'Anneau de Çakuntalâ .... 3 »

Les Hérétiques .... 1 »

Le Jeune Dieu .... 1 »

Maisonseule .... 2 »

Sâvitri .... 1 »

Les Sept contre Thèbes .... 1 »

Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières

Les Ailes closes 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold

Prométhée .... 1 »

Charles Van Lerberghe

Les Flaireurs .... 1 »

Pan 3.50

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme ... 3.50

F.-T. Marinetti

Le Roi Bombance 3.50

Jean Moréas

Iphigénie, tragédie en 5 actes 3.50

Alfred Mortier

La Logique du Doute ...... 1 »

Marius vaincu .... 2 »

Sylla 3 50

Gabriel Mourey

Psyché 3.50

Lucien Nepoty

Le Premier Glaive .... 1 »

Louis Payen

Les Esclaves .... 1 »

Siséra .... 1 »

Péladan

Œdipe et le Sphinx .... 1 »

Sémiramis .... 1 »

René Peter

La Tragédie de la Mort .... 1 »

Georges Polti

Les Cuirs de Bœuf 3.50

Rachilde

Théâtre 3.50

Paul Ranson

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants* 3.50

Ernest Raynaud

L'Assomption de Paul Verlaine .... 1 »

Henri de Régnier

Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains

L'Armée dans la Ville 3.50

Saint-Pol-Roux

La Dame à la faulx 3.50

Albert Samain

Polyphème. 2 actes ...... 1 »

Paul Souchon

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes .... 1 »

Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »

Le Tasse .... 2 »

Émile Verhaeren

Deux Drames 3.50

Philippe II 3.50

A NOS LECTEURS

—

Nos abonnés et nos lecteurs, tous ceux qui veulent bien s'intéresser à notre effort de vingt-cinq années pour édifier un monument d'une architecture spéciale, ont compris que nous n'avions qu'à nous taire lorsque nous nous sommes tus. En face de l'événement formidable, qui renversait subitement toutes les valeurs, que pesaient la littérature, la poésie, l'art, la philosophie, la science même, toutes choses qui sont notre joie et notre raison de vivre ? Nos travaux devenaient des jeux de mandarins, auxquels il eût été indécent de s'adonner parmi le recueillement grave que suscitait l'agression du peuple fou. Et, nous étant effacés, nous avions résolu de ne reparaître qu'après l'internement au cabanon du dangereux dément.

Mais nos lecteurs de France et de l'étranger nous font, puis-je dire, affectueusement violence, et nous aurions par trop mauvaise grâce à résister à leurs pressantes exhortations. Nous reparaissons donc. Nous les prions seulement de ne pas oublier que le *Mercure de France* est un organisme compliqué, dont le fonctionnement normal suppose la paix dans le monde, l'intégralité des relations et des échanges internationaux, les manifestations théâtrales et artistiques, l'activité des maisons d'édition, enfin la présence, dont la mobilisation nous prive en partie, d'un grand nombre de rédacteurs attentifs au mouvement intellectuel universel. On voit aisément,

par exemple, tout ce que perd de substance en ce moment notre « Revue de la Quinzaine », qui va d'ailleurs, pour un délai, redevenir la « Revue du Mois » qu'elle fut jadis.

Nous ferons de notre mieux en ces temps provisoires, après quoi nous aurons vite retrouvé notre équilibre. Et nos cadets, plus heureux que nous, pourront célébrer les « noces d'or » de la revue dans la longue paix conquise précisément à l'heure que nous aurions dû fêter ses « noces d'argent (1) ».

A. V.

(1) On trouvera en tête de nos *Echos* un avis relatif au fonctionnement administratif de la revue.

LA FAILLITE DE LA « KULTUR »

—

Dans le domaine militaire et guerrier, où elle s'était proclamée invincible, nous assistons à la faillite de l'Allemagne. Or, cette supériorité l'Allemagne la revendiquait en toutes choses : *Deutschland über Alles*. Son Mommsen n'avait-il pas déclaré que les Allemands possèdent une intelligence d'une espèce plus élevée que celle des autres peuples ? Chacun est bien libre d'avoir de soi une opinion même excessive et on ne discute pas avec un voisin qui prend d'abord le soin malveillant de s'armer jusqu'aux dents pour vous débiter ses rodomontades.

Néanmoins, de temps en temps, un des compatriotes de ces « surhommes » donnait sur eux une opinion quelque peu différente. Heine et Nietzsche, entre autres, avaient dénoncé avec virulence et ironie la stupidité et l'arrogance des Germains, et il n'y a pas longtemps que le prince de Bülow admettait volontiers que l'Allemand est un âne en politique.

Nous n'avons pris, nous autres Français, aucune part à ces querelles de famille ; notre attitude fut toute de réserve. Mommsen a raison : l'intelligence allemande est loin de la nôtre. *Kultur*, *Kulturmensch*, *Kulturgeschichte*, nous nous inclinons devant ces grands mots avec plus de politesse que de conviction.

§

C'est pour hâter l'avènement du *Deutschtum* que les Allemands ont fait la guerre, et, depuis l'échec de son agression, on examine de plus près les prétentions de l'ennemi. On essaie d'établir le bilan de la Kultur dans les diverses branches de l'activité humaine. On pèse et on évalue. Dans le domaine de la science, où la supériorité teutone n'admettait pas qu'on la

mît en doute, les savants des pays alliés et neutres ont élevé des protestations appuyées d'arguments troublants et de noms qui imposent le respect. Ils ont établi des priorités, restitué à chacun le mérite de ses découvertes, dépouillé plusieurs geais allemands des plumes dont ils se paraient.

Les relations intellectuelles de la France avec l'Allemagne ne remontent guère qu'à un siècle et demi, si nous en croyons l'histoire. C'est en Allemagne surtout qu'on a essayé, en d'indigestes ouvrages bourrés de références, d'analyser et de déterminer ce qu'ont pu être nos rapports littéraires avec la pensée allemande; il paraît en résulter que ce sont les Allemands qui ont presque constamment subi notre influence et que la littérature française n'a guère cherché par delà le Rhin ses inspirations. Certes, il faut admettre que de 1810 à 1850 on a goûté la littérature d'une Allemagne qui n'était pas encore prussianisée; ensuite et jusqu'en 1870, on a étudié avec curiosité sa philosophie; après quoi ce fut le tour de sa science et de sa pédagogie.

S'il est vrai, ce que Saint-Beuve a nié, que le mouvement romantique eut son origine en Allemagne, il est facile de prouver que nos romantiques n'ont connu l'Allemagne que de fort loin, une Allemagne de convention et d'images. Pour la plupart, ils ne connaissaient pas les pays qui constituaient l'Allemagne disparate d'alors, ils ignoraient sa langue, et sa littérature ne fut traduite qu'assez tardivement. C'est d'après Mme de Stael que nos romantiques ont accepté les yeux fermés l'Allemagne de Gœthe.

Depuis 1870, les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne ont été fréquents, continus même. On apprit beaucoup l'allemand et on a beaucoup traduit les ouvrages allemands. Il ne semble pas qu'on ait découvert outre-Rhin un génie qui pût éblouir le monde. On nous répétait là-bas que la science allemande, que l'intelligence allemande, que la Kultur allemande étaient supérieures à toutes les autres; on proclamait sur tous les tons le triomphe du « génie germanique »... Nous laissions dire, poliment, car il ne convient pas de contredire, même avec des formes, quiconque affirme avec arrogance qu'il vaut mieux que nous; mais, avouons-le, au fond, nous ne croyions pas plus au génie allemand qu'à son prétendu triomphe.

Plus nous devenions familiers avec l'Allemagne intellectuelle, et moins elle nous séduisait. De leur propre aveu, sa littérature ne retira aucun profit de leur victoire de 1870, et pourtant bien des critiques d'alors avaient prédit pour elle un âge d'or. Le génie national, ce fut Bismarck qui le personnifia, et l'on sait que le Chancelier de fer ne s'est jamais beaucoup soucié ni de la littérature ni des arts.

Les historiens allemands constatent cette décadence, et désignent sous le nom d'âge de plomb cette période de vingt ans qui suit la guerre. Ensuite, « il y eut là des cris », des efforts, de l'application, des contorsions et de la turbulence, et si l'on objectait qu'on mettait un empressement peut-être excessif à accueillir de bien médiocres œuvres, on nous disait à voix basse, mystérieusement, qu'il y avait, outre ceux-là, des écrivains colossalement étonnants, mais qu'il fallait d'abord bien connaître les autres, procéder avec méthode, dans l'ordre chronologique et des valeurs, subir ainsi une sorte d'initiation, avaler la médiocrité des Hauptmann et des Sudermann...

En réalité, la période qui a suivi l' « âge de plomb » ne paraît guère avoir été d'un métal plus précieux. Les novateurs ne trouvèrent pas mieux que d'imiter fort platement les naturalistes, les Goncourt et Zola, de copier au moins dans leurs défauts Tourguenieff, Dostoïevski, Tolstoï, Bjœrnson, Ibsen. Les ultra-modernes outrèrent la virtuosité morose de Huysmans.

Les poètes, dont plusieurs vinrent mener au Quartier Latin la vie de café et de noctambulisme, se réclamèrent de Baudelaire, de Verlaine, de l'impressionnisme et du symbolisme, qu'ils suivirent avec servilité, encore qu'on puisse dire que c'est assurément dans le lyrisme — celui d'avant la guerre — que les littérateurs allemands ont montré le plus d'originalité. Pour le reste, rien ne se signale à l'attention que par le manque de qualités de premier ordre.

Le « poète » Lissauer a reçu la croix de fer pour son Hymne de Haine. Tous les Kulturmensch sont à la remorque de l'enthousiasme féroce d'un peuple qui est retourné à la plus sauvage barbarie.

§

Ce sera un travail à faire après la guerre de démontrer que la littérature contemporaine allemande n'avait rien qui lui per-

mît de partager le prestige, usurpé du reste, de l'activité germanique, de cette science, de cette Kultur à qui était réservé le *Weltimperium*.

La Kultur ne pouvait produire ni art ni littérature, elle a été créée pour donner aux Allemands la tradition qui leur manque, pour remplacer une civilisation qu'ils n'ont pas. La Kultur, c'est la conscience d'une intelligence soi-disant supérieure, c'est une attitude. C'est la philosophie pratique de l'Allemand : Sois Allemand ! Et tout le reste deviendra allemand. Tout ce qu'on fait outre-Rhin, c'est pour être Allemand et parce qu'on est Allemand. L'enfant va à l'école par patriotisme allemand, on croit au bon vieux dieu allemand, le Kaiser a dit aux Allemands qu'ils sont un peuple conquérant, il le tient de son illustre grand-père, qui le tient de Dieu, et tout le monde le croit, et la Kultur se coiffe du *Pickelhaube* pour asservir l'humanité et faire son bonheur définitif. « La véritable histoire a commencé lorsque l'Allemand a saisi dans sa main puissante l'héritage de l'antiquité », a dit l'un de leurs théoriciens, et c'est par le massacre et la dévastation que la Kultur veut s'emparer de cet héritage. Donc la Kultur est un prétexte, auquel l'Allemand ne parvient lui-même à croire qu'en criant très fort pour ne pas laisser prise au doute. « Avec des mots, a dit Gœthe, on peut faire de grandes choses. » La Kultur a été l'évangile de la force brutale, une discipline factice qui a permis de diriger les esprits vers la guerre, de la préparer, d'en faire une raison d'état, une nécessité inéluctable, l'espoir d'une race, et elle s'efforce à présent de justifier et de légitimer sa propre monstruosité.

HENRI DE RÉGNIER.

LES BAIGNEUSES DE RUBENS

Dans ces jardins ornés, suivant un net dessin,
De bois, de canaux et d'allées,
Des lumières intercalées
Entre de hauts massifs baignent les vieux bassins.

Très haut,
Les jets,
Y fusent en bouquets ;
Puis l'on entend de vasque en vasque
Les eaux
Retomber flasques.

De lourds tritons de plomb cornent, l'œil dilaté,
En leurs conques tordues ;
Et sur les gerbes épandues
Un mouvant arc-en-ciel fait danser sa clarté.

Par groupes lents, des femmes belles
S'y rendent pour le bain
Et s'y mirent le long des bords ;
Et voici que l'une d'entre elles
Plonge et ramène soudain,
Entre ses doigts, un poisson d'or.

Sous les arcades d'eau et les ponts de lumière
Ses deux compagnes familières
La rejoignent et leur troupe s'exalte et rit ;
Et le bassin s'emplit de bruit
Quand d'autres femmes survenues
S'y poursuivent, belles et nues,
Et que le flot rapide et clair
Semble le vêtement transparent de leur chair.

Et l'on devine au seul jeu de leurs gestes
Et leurs reins prestes

Et leurs muscles tendus du col jusqu'aux jarrets;
Et l'on devine
Un long fuseau de jambes fines
Dont seul le talon frais
Sort de la vague et disparaît.

Dites les belles corbeilles
Que font les torses hauts dont se bombent les seins
Quand le brusque soleil recueille
La lumière endormie aux ombres du bassin
Et que les souples bras et les hanches tendues
S'illuminent, sous l'eau courbée et suspendue.

Un tumulte de jeux
Fougueux,
Unit et désunit et sépare les groupes:
Les plus jeunes sous les gerbes s'attroupent,
Formant, avec leurs mains creuses, des coupes
D'où retombent les flots.
Quelques-unes s'en vont goûter la sieste douce
Parmi les mousses
Et l'heure passe et le soleil s'en va
Et la frêle mésange au branchage accrochée,
Le corps en l'air, la tête en bas,
Regarde longuement les baigneuses couchées.

Bientôt sonne l'instant du nocturne départ.
Un son de cor lointain perce de part en part
Le dédale mouvant et sonore des feuilles.
Le vieux parc obscurci s'endort et se recueille.
Mais néanmoins au bord des eaux on voit encor
Au hasard, ci et là, flotter des cheveux d'or
Que de rapides mains massent et nouent
Tandis que le déclin du jour tranquille et beau
Dore les doigts menus qui lissent les bandeaux
Et les serrent contre les joues.

ÉMILE VERHAEREN.

UNE EUROPE NOUVELLE

« Une Europe nouvelle doit sortir de la crise mondiale. » C'est là une opinion qui s'exprime généralement, — qui est formulée par les personnes les plus dissemblables de tendances, de tempérament, d'intellectualité, et dans tous les pays à la fois, neutres ou belligérants. Elle est même la seule, à l'heure présente, qui réunisse une quasi-unanimité.

L'idée que l'Europe ancienne puisse subsister, avec ses incertitudes, avec les menaces incessantes qui pesaient sur sa paix fiévreuse, est rejetée sans réserve. Les Allemands ne l'acceptent pas plus que les Français, les Anglais ou les Serbes. On veut du certain, du définitif, chacun cristallisant dans ce « définitif » ses revendications et ses espérances. Les Allemands abhorrent l'Europe de 1914, parce qu'ils s'y trouvaient à l'étroit, et que leur dessein d'oppression ne s'y était pas réalisé. Les adversaires de l'Allemagne sont très peu soucieux de restaurer le régime d'hier, parce qu'en somme il consacrait une certaine primauté germanique. Les neutres d'aujourd'hui, Hollandais et Américains, Suisses et Suédois, n'avaient aucun motif de se féliciter d'un état de choses instable, gros de périls, contraire à tous leurs intérêts matériels et moraux. Bref, à beaucoup de personnes, le statut d'avant août 1914 paraissait préférable à la guerre, mais, la guerre ayant éclaté, elles en attendent un statut plus conforme à l'idéal qu'elles se sont forgé.

L'expression « Europe nouvelle », dont on use quotidiennement, est d'ailleurs très vague ; elle recouvre l'Europe territoriale, l'Europe sociale, l'Europe politique, l'Europe morale : de même qu'un Allemand ne l'entend pas comme un Français, de même un socialiste ne l'interprète pas comme un catholique, ni un absolutiste comme un libéral ou un démocrate.

Nous sommes arrivés à l'une de ces heures de l'histoire, très rares d'ailleurs, où les esprits même les moins audacieux font table rase de tout ce qui était. La secousse mentale, que

tous les peuples ont éprouvée en 1914, est de la même ampleur, sinon de la même qualité, que celle que subirent, il y a un siècle et quart, nos ancêtres et les ancêtres de tous les hommes actuellement vivants. Si Kant avait « pensé », au début d'août dernier, il eût renversé peut-être le sens de sa promenade. Si Gœthe eût assisté à la bataille de la Marne, il aurait écrit : « De ce moment date une ère nouvelle... » Il est vraisemblable que la Révolution n'a pas plus ébranlé le monde que la double déclaration de guerre du cabinet de Berlin à la France et à la Russie, et cette guerre a été si vaste, si féconde en péripéties de toute espèce qu'à nos yeux elle doit balayer définitivement beaucoup de choses. Nous sentons que nous sommes à un recommencement, que nous écrivons sur une page tout à fait blanche, qu'il y aura comme une rupture entre l'ordre de choses d'avant et l'ordre de choses d'après. Cette impression est vraie ou fausse; elle correspondra à une réalité ou sera partiellement corrigée par les faits. Pour l'instant, elle est très vive en nous, et de simples arguments dialectiques ne suffiraient pas à la combattre ou à l'affaiblir.

Je ne veux parler, en adoptant cette formule de « l'Europe nouvelle », ni de l'Europe sociale, ni de l'Europe morale, ni de l'Europe politique, constitutionnelle, administrative, mais de l'Europe territorialement réorganisée. Mon projet revient à établir la carte de cette Europe, telle qu'elle pourrait être, si le principe des nationalités était partout respecté, — en d'autres termes, s'il n'y avait plus de peuples opprimés, spoliés, mutilés.

§

On a beaucoup discuté ce point : la guerre européenne est-elle imputable à des causes ethniques ou à des causes économiques? De toute évidence, les causes économiques ne sont pas absentes. L'explication de la crise par l'antipathie traditionnelle entre les Allemands d'un côté, les Français et les Russes de l'autre, est superficielle et puérile. Il n'y a pas d'antipathies perpétuelles. Les forces allemandes et russes ont coopéré dans le passé : les Anglais et les Prussiens, il y a un peu plus d'un siècle, étaient étroitement solidaires : pendant près d'un demi-siècle, l'Angleterre et la Russie se sont épiées et défiées.

Les facteurs économiques jouent un très grand rôle dans l'é-

volution des peuples, comme dans les rapports des peuples entre eux. Il faut être aveugle pour méconnaître l'intensité de la concurrence industrielle et commerciale qui s'était instaurée entre l'Angleterre et l'Allemagne. Lorsque l'Autriche-Hongrie et la Russie se disputaient la primauté dans les Balkans, ce n'était point pour des raisons purement morales : elles convoitaient également un marché à conquérir. Toutes les grandes puissances, dotées d'un outillage de production perfectionné, étaient menacées, à un moment quelconque, de surproduction, c'est-à-dire d'une grave perturbation, et étaient incitées par suite à se saisir, fût-ce par la force, de débouchés nouveaux.

Ces facteurs économiques ne sont point visibles en surface dans la crise actuelle : ce qui apparaît le plus nettement, ce sont les facteurs ethniques, qui se sont d'ailleurs subordonnés aux autres. Le pangermanisme et le panslavisme, qui font appel à l'instinct de race, qui ont mis en pleine activité tous les ressorts de l'ambition germanique et de l'ambition slave, correspondent l'un et l'autre à des groupements d'intérêts. Ce ne sont pas uniquement des aspirations sorties du plus profond de l'âme d'un peuple : ce sont aussi des théories forgées par des écrivains et mises au service d'une cause politique : je ne dis pas qu'ils n'aient point exploité certains élans intimes, certaines solidarités naturelles ou créées par l'usage et devenues comme une seconde nature : mais leur principe est d'ordre à la fois sentimental et intellectuel. Ils méritent d'être placés sur le même plan que l'impérialisme anglo-saxon ; ils étaient des instruments de classement et des outils d'expansion pour l'Etat, auquel ils s'offraient, ou qui provoquait leur formation.

Les facteurs ethniques et les facteurs économiques se sont associés, en une mesure difficile à déterminer, pour engendrer la guerre de 1914. Mais il faut encore s'entendre sur ces mots « facteurs ethniques ». La grande opposition ethnique qui est à la base de la lutte est une opposition de races, et non une opposition de nationalités.

L'Autriche n'est pas un Etat national : — elle est Allemande, Tchèque, Magyare, Slovaque, Slovène, Serbe, Croate, Polonaise, Italienne, Roumaine ; mais sa politique était dominée par le pangermanisme. La Serbie est un Etat national, et qui reven-

diquait ce qu'il considérait comme son domaine national; mais le conflit n'a revêtu toute son ampleur que parce que la Russie slave a embrassé la défense de la Serbie slave. Et ainsi le pangermanisme et le panslavisme se sont heurtés l'un à l'autre.

Ils se sont heurtés, faut-il ajouter, jusqu'à l'effusion du sang, car depuis quelques années (et je l'ai montré ici même à maintes reprises) leur choc était quasi-permanent. L'annexion de la Bosnie-Herzegovine à l'Autriche, en 1908, fut un succès pour le pangermanisme. Quand les Serbes protestèrent contre cette annexion, le cabinet de Vienne concentra 300.000 hommes contre eux, et dépensa plusieurs centaines de millions. Le cabinet de Pétersbourg manifesta sa sympathie au cabinet de Belgrade. Alors l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Pourtalès, celui même qui, l'été dernier, remit l'ultimatum, puis la signification de rupture à M. Sasonof, déclara que l'Allemagne serait derrière l'Autriche, avec toutes ses ressources militaires et navales. La Russie se replia. Mais en 1912, les quatre royaumes balkaniques, fédérés sous la suggestion russe, infligent un terrible désastre à la Porte déjà à demi germanisée. L'année suivante, lorsque la Bulgarie, soutenue par Vienne, donc aussi par Berlin, veut prendre pour elle toute la Macédoine, elle est vaincue par ses alliées de la veille, coalisées avec la Roumanie. Le pangermanisme est battu sur toute la ligne. C'est de cette défaite qu'il a voulu prendre sa revanche dans la guerre actuelle.

Le pangermanisme est plus réaliste, et s'enveloppe aussi plus volontiers de l'appareil scientifique. Le panslavisme est plus mystique : il ne fait pas appel seulement à la communauté de race, qu'il perçoit entre les Slaves balkaniques, ceux de l'Autriche et les Russes : il évoque chaque fois qu'il le peut la solidarité religieuse. — Le pangermanisme, façonné dans les universités, adopté par les hobereaux et par la caste militaire, n'a jamais été répudié par le gouvernement allemand, et, en fin de compte, il a été avoué par une partie de l'entourage du Kaiser. En 1906, me trouvant à Berlin, je fus présenté au professeur Delbruck, qui est un des conseillers du souverain, et qui a été le précepteur du kronprinz.. Ce conservateur prussien, qui n'était pas dépourvu d'un certain bon sens, me dit : « L'Allemagne ne peut plus faire un pas sans

provoquer contre elle une coalition continentale. » C'était la vérité même, comme les faits le prouvent, mais à cette vérité Guillaume II et Bethmann Hollweg et les diplomates allemands — je laisse de côté les généraux — sont devenus réfractaires, l'été dernier. Le pangermanisme a été érigé en doctrine d'Etat. La Révolution Française avait proclamé la guerre des peuples aux rois. L'Etat allemand, infecté du virus pangermaniste, a rêvé d'une Europe nouvelle, où la Belgique, la Hollande, une douzaine de départements français, sept à huit cantons Suisses, un cinquième ou un quart de l'Autriche avec le débouché de Trieste sur l'Adriatique, — les provinces Baltiques enfin, enlevées à la Russie, lui seraient incorporés.

Le panslavisme n'a jamais joué qu'un rôle théorique dans les conseils du Tsar. Ni Lamsdorf, ni Isvolski, ni Sasonof, ni Stolypine, ni Kokotsef, ni Gorémykine ne lui ont cédé. Je veux dire que, s'ils ne répudiaient pas certaines de ses directions essentielles, ils n'ont jamais tenté de réaliser ses vues d'ensemble. Aucun d'eux n'a pensé, par exemple, à rattacher la Bohême et la Moravie à la Russie. Ils ont voulu exercer une influence prépondérante dans les Balkans (et ceci est une idée panslaviste atténuée) : — ils n'ont pas songé à supprimer les nationalités slaves des Balkans, pour faire de la Serbie ou du Monténégro des dépendances directes de l'Empire.

Le pangermanisme est une doctrine de conquête territoriale, qui, par suite, présuppose la violence; le panslavisme est une doctrine de conquête morale, beaucoup moins dangereuse, en dépit des périls qu'elle comporte pour la paix et l'équilibre. Le pangermanisme a eu une action immédiate sur la guerre actuelle, car ce sont les pangermanistes, après avoir échoué, dit-on, auprès de Guillaume II en août 1913, qui ont réussi, en août 1914, à fomenter la conflagration. L'action des panslavistes n'apparaît que très médiocre en l'occurrence : jusqu'à plus ample informé, et si l'on fait état des recueils diplomatiques publiés, le gouvernement russe n'a répudié aucune des formules pacifiques proposées par la France, l'Angleterre, l'Italie, pour le règlement du conflit austro-serbe.

Mais dans cet antagonisme des deux thèses impérialistes — la pangermaniste et la panslaviste, — c'étaient des races qui se heurtaient, non des nationalités. Et l'Europe de demain, celle qui s'élabore sur les champs de bâtaille, devra être fondée

sur le respect des nationalités. Ces nationalités ne vivront en pleine liberté que si le pangermanisme et le panslavisme sont définitivement relégués au magasin des vieux accessoires. Avant de penser à l'avenir, et aux formations qui devront prévaloir, il fallait qualifier la formidable opposition ethnique qui a pesé sur l'Europe des débuts du xxe siècle.

§

La nationalité repose sur le consentement des peuples. Je ne crois pas qu'on puisse, sans risque d'erreur grave, lui assigner une autre base. La communauté de langue n'est pas un critérium. L'Angleterre et l'Union Américaine parlent la même langue, et pourtant forment deux unités essentiellement distinctes. La nationalité suisse et la nationalité belge étaient et sont des réalités indéniables, et pourtant trois langues coexistent en Helvétie et deux langues en Belgique. La communauté de religion n'est pas davantage un critérium (et elle l'est de moins en moins par l'affaiblissement du sentiment confessionnel) : à ce compte la Prusse devrait englober le Danemark, mais la Bavière devrait se rattacher à l'Autriche. La communauté des souvenirs historiques n'a pas plus de valeur, car cette solidarité peut avoir été forgée par la violence, et, dans ce cas, elle ne s'oppose nullement, bien au contraire, aux scissions nécessaires. Les Serbes, les Bulgares, les Grecs, les Roumains ont été durant des siècles des Ottomans, et jamais ils n'ont cessé de revendiquer leur indépendance.

Les individualités nationales ne sauraient donc trouver de justification, de raison d'être plus sérieuses que la volonté des hommes qui les composent. Dans l'Europe nouvelle, dans l'organisation politique qui doit sortir de la conflagration de 1914, c'est la préférence des groupements qui devra faire la loi à la diplomatie. Le congrès qui mettra fin à la guerre et qui construira l'édifice où vivront nos descendants accomplira une œuvre diamétralement opposée à celle du congrès de Vienne. Il n'enchaînera pas les nationalités ; il ne les livrera pas aux convoitises des dynasties et des gouvernements ; il ne distinguera pas, entre elles, celles qui seront souveraines et celles qui seront vassales, celles qui se glorifieront de leur puissance d'oppression et celles qui gémiront de leur asservissement. Il reconnaîtra à toutes les nationalités des droits égaux, et en

particulier le droit à la vie. Il suffira qu'il proclame cette conception pour que le vieux monde s'écroule et que sur ses ruines s'érige une architecture toute différente.

§

Le rêve du pangermanisme sera à jamais dissipé et banni. Rien ne subsiste de ses ambitions monstrueuses, du moment qu'on en appelle au libre choix des communautés humaines. Prenez toute l'histoire de l'Allemagne : elle a été faite par la force. De siècle en siècle, le Brandebourg, puis la Prusse s'élancent vers de nouvelles conquêtes : conquêtes de la ruse, conquêtes du rapt juridique, conquêtes de la brutalité insolente et ostentatoire. Frédéric II n'a consulté ni la Silésie, ni la Pologne ; Guillaume I et Bismarck ont spolié le Hanovre et imposé leur joug aux Etats du Sud. Je ne discute pas le point de savoir si l'Allemagne, où l'on parle et pense en allemand peut encore être dissoute : je ne rechercherai pas non plus ici s'il faut confondre cette Allemagne, qui est, après tout, devenue une nation, qui aspirait à l'unité, — avec l'unité impériale qui a été construite par et pour la Prusse. Ce sont là des problèmes qui seront passionnants et vitaux demain, mais qui ne rentrent pas dans le cadre que je me suis tracé aujourd'hui. On peut supposer une Allemagne qui ne serait ni impériale, ni prussienne ; on ne peut supposer, du point de vue du droit des nationalités, une Allemagne qui garderait des populations arrachées à leur propre nationalité, et dont la protestation, depuis des décades, ne s'est jamais atténuée.

Le vice radical du pangermanisme a été d'aller à l'encontre de toutes les aspirations modernes, de concevoir on ne sait quel empire asiatique où la tyrannie serait l'unique principe d'organisation. Au nom de quelle formule — sinon de celle qui fut chère à tous les conquérants — revendiquait-il nos départements du Nord, la Belgique, la Hollande, et jusqu'à Trieste ? Il va se voir arracher (car nous ne saurions admettre une autre hypothèse) les territoires sur lesquels il croyait avoir assis sa domination, mais qu'il n'a jamais assimilés.

On dit qu'à Berlin beaucoup d'hommes politiques, en présence de la coalition européenne, se sont résignés, dès le mois d'octobre, à la perte de l'Alsace-Lorraine, je veux dire à son retour à la France. Ce qui est étrange, c'est que l'Allemagne

d'hier ait pu croire que ces provinces lui demeureraient éternellement liées; — c'est que, dans cette Allemagne, les partis qui se donnaient comme les plus avancés aient toujours voulu esquiver la question. Comme si certaines questions se pouvaient indéfiniment exclure ou ajourner ! Des Bismarckiens fidèles — et l'on sait s'ils étaient accessibles aux considérations de sentiments ! — reconnaissaient volontiers, vingt ans après la guerre de 1870-71, que l'annexion de l'Alsace-Lorraine avait été une faute, la « première » faute du Chancelier de Fer, et ils la rejetaient pour une forte part sur l'état-major prussien.

D'aucuns ont discuté, et avec une certaine âpreté, l'éventualité d'un plébiscite alsacien-lorrain dans l'avenir. On demanderait à ceux qui furent annexés par force en 1871, et aux descendants de ces annexés, s'ils préfèrent redevenir Français ou rester Allemands. Deux thèses sont en présence. — Du moment qu'on s'en réfère à la volonté des peuples, il faut que cette volonté trouve son expression dans un plébiscite : le formalisme, en pareille matière, ne saurait être trop respecté. Au surplus, la préférence des Alsaciens-Lorrains (abstraction faite des fonctionnaires immigrés, qui n'auraient pas voix au chapitre) n'est pas douteuse, et il n'y aurait qu'avantage à en solliciter la déclaration. En sens inverse, — il est inutile de consulter les annexés d'outre-Vosges, puisqu'ils n'ont jamais cessé de s'élever contre la dictature germanique; il serait abusif et même monstrueux de faire jouer la procédure du plébiscite, puisque ce serait reconnaître, à certains égards, la validité du traité de Francfort, qui n'est pas issu de négociations ordinaires, mais de l'écrasement du plus faible. La guerre fait tomber toutes les stipulations de ce contrat léonin; nous revenons à la situation antérieure; nous nous bornons à déchirer un chapitre d'histoire. — Voilà les deux thèses.

La question du Slesvig surgira nécessairement à côté de celle d'Alsace-Lorraine. Ou bien l'on peut considérer que les provinces du Slesvig et du Holstein, aujourd'hui accolées (elles contiennent Kiel et Altona), doivent être enlevées à la Prusse, qui les a elle-même, de concert avec l'Autriche, arrachées au Danemark il y a un demi-siècle ; ou bien l'on restreindra cette opération au seul Slesvig, l'élément danois y restant prépondérant dans plusieurs districts et n'ayant

cessé de manifester son irrédentisme à tous les scrutins pour le Reichstag. Les droits du germanisme sont nuls sur le Slesvig, mais la pénétration allemande s'était effectuée de longue date au Holstein. Le plus simple sera, quoi qu'il advienne, de consulter les habitants des deux provinces, qui statueront dans la liberté de leur conscience. Ce referendum avait été prévu par le traité de Prague (23 août 1866), qui stipulait, pour le Slesvig du Nord, le droit d'opter par plébiscite pour la réunion au Danemark. Mais le traité de Prague avait été conclu entre la Prusse et l'Autriche, qui avait été vaincue à Sadowa, et le cabinet de Vienne, lorsque s'effectua son rapprochement avec le cabinet de Berlin, en 1878, renonça à se prévaloir de la disposition qui avait été inscrite sur sa demande. Le retour du Slesvig-Holstein au Danemark constituerait pour l'Angleterre une satisfaction de premier ordre, — pour l'Allemagne un notable affaiblissement sur mer.

L'Etat germanique doit être enfin amputé de la portion de la Pologne qu'il occupe. Si l'on admet que l'autonomie de l'infortuné pays, trois fois partagé, s'impose dans la nouvelle structure européenne, la Posnanie échappera à la direction du gouvernement de Berlin. C'est avec joie qu'elle se soustraira à sa tutelle, car elle n'a jamais eu à se louer de ses maîtres. Des trois Pologues, russe, autrichienne, prussienne, la dernière est encore celle qui a le plus souffert; l'administration de la Prusse avait apporté à la germaniser, c'est-à-dire à la torturer, l'esprit de système et de minutie qu'elle met en toutes choses. Elle faisait la guerre aux survivances nationales, à la culture traditionnelle, aux usages, à la langue : les moindres velléités de liberté étaient par elle qualifiées de tendances subversives et réprimées comme telles. Les préfets prussiens se montraient d'autant plus durs que tous leurs efforts d'assimilation restaient piteusement stériles. Au Reichstag, les députés posnaniens formaient une opposition à peu près irréductible, et qui, en particulier, rejetait tous les crédits d'armement. Nulle part l'impuissance de l'Allemagne à séduire les esprits, à gagner la confiance, à tuer les souvenirs, ne s'est marquée plus nettement qu'ici.

Imaginons que, demain, l'Alsace-Lorraine, la Posnanie, et le Slesvig-Holstein (d'autres, mais moindres, rectifications peuvent encore être envisagées) soient rendus à leur nationa-

lité ou à leur statut ancien, l'Allemagne perd 62.000 kilomètres carrés, et 5.600.000 habitants : un peu plus du neuvième de son étendue, un peu plus du douzième de sa population. Mais elle ne saurait se plaindre d'être mutilée : on ne lui aura pris que des annexes conquises par la violence.

Dans l'Europe nouvelle, la part de la France et du Danemark sont ainsi délimitées. Celle de la Belgique est plus malaisée à fixer : un agrandissement dans l'Eifel aura peu de valeur pour le pays, que les uhlans ont foulé et incendié : le Luxembourg lui sera plus précieux, et il est certain que, consulté, ce petit pays, qui a toujours été réfractaire au germanisme, et dont la neutralité a été violée dès la première heure, ne répugnera pas à se dire Belge (1).

§

A l'orient du continent, j'entrevois une Finlande autonome et une Pologne autonome, — tampons entre le Slavisme du Nord, le Scandinavisme et les Etats Allemands. Le gouvernement Russe, au début de la guerre, avait recueilli des suffrages libéraux, étonné quelque peu les esprits avancés d'occident, en promettant aux Polonais le rétablissement de leur vie nationale. Il ne pourra moins faire pour les Finlandais, qui, si longtemps, ont possédé un statut spécial et qui représentent un des éléments les plus civilisés et les plus cultivés de l'Europe septentrionale. Son intérêt bien entendu lui commandera, au surplus, au lendemain d'une conflagration si vaste, d'améliorer le régime qui pesait sur tous les « allogènes ».

La Pologne, si elle retrouve ses limites naturelles, comprendra les 29.000 kilomètres carrés de la Posnanie, avec 2.100.000 âmes, les 84.000 kilomètres carrés de la Galicie et de la Bukovine du Nord avec 8.400.000 âmes et les dix gouvernements russes de Kalish, Kieltsy, Lomza, Lublin, Petrokow, Plock, Radom, Siedlets, Suwalki, Varsovie, soit 127.300 kilomètres carrés et 12 1/2 millions d'âmes : en tout 240.000 kilomètres carrés et 23 millions d'habitants. Cet Etat sera suffisamment vaste et peuplé pour pouvoir vivre de ses propres forces, à condition qu'il sache s'organiser, faire leur place légitime aux divers éléments ethniques qui divisent la

(1) On remarquera qu'il n'est question que de l'*Europe territoriale*. On ne saurait donc envisager ici les compensations d'ordres divers que la Belgique pourr revendiquer.

famille slave, et abolir toutes les survivances des autres âges. Il deviendra, pour le Continent, un facteur d'équilibre, et supprimera des contacts redoutables.

§

Mais la restauration de la nationalité polonaise se lie à la destruction de l'Empire des Habsbourg, et ici nous touchons à l'un des plus graves problèmes, parmi ceux qui vont requérir leur règlement.

On a bien souvent répété le mot fameux de l'historien Palacky : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Ce mot n'était qu'un mot. — Je ne vois pas pourquoi le maintien du grand Etat Danubien a été et resterait une nécessité. S'il est une construction factice, bâtarde, hétérogène, sans cohésion ni fondement, c'est bien celle-là. L'intérêt des peuples soumis à la domination des Habsbourg a toujours été, hormis pour une minorité d'entre eux, contraire à l'intérêt de cette dynastie. On conçoit très bien pourquoi celle-ci voudrait garder le plus large domaine possible; mais si l'on consulte un jour les groupements humains qui habitent le territoire compris entre le Vorarlberg et l'Herzégovine, entre le Tatra et l'Adriatique, on peut être certain que la plupart d'entre eux émettront un vote d'évasion, d'affranchissement. Les Habsbourg, selon la formule connue, ont arrondi leur patrimoine par des mariages; ils l'ont défendu par les pires procédés. L'heure a sonné de longue date où les nationalités ne se dépècent plus comme des quartiers de bœuf, où il ne suffit plus de fusillades et de pendaisons pour les réduire au silence et à la servitude.

Le mot de Palacky n'a cessé d'être démenti par les faits. Depuis qu'il a été écrit, l'Autriche a été chassée d'Allemagne, et de l'Italie n'a plus gardé que quelques lambeaux. A la rigueur, cet empire aurait pu, en dépit de sa constitution bizarre, de la hiérarchie d'oppressions qu'il organise, retenir les sympathies des esprits timorés et respectueux de ce qui est, s'il n'était devenu l'un des principaux perturbateurs du vieil ordre européen. Mais l'occupation militaire de la Bosnie, après la guerre russo-turque, l'avait jeté dans des voies nouvelles : en annexant cette province, au mépris des arrangements internationaux, en 1908, il avait marqué ses velléités

d'expansion, tracé l'orientation de son impérialisme, menacé les petits Etats balkaniques dans leurs aspirations. Du jour où d'Œrenthal a proclamé la souveraineté austro-hongroise sur Sarajevo, il a ouvert la grande crise, dont la guerre de 1914-1915 a été le développement, — car on ne mettra jamais trop en lumière le lien qui existe entre l'annexion de la Bosnie, les deux luttes balkaniques et les événements présents. Il est apparu maintenant que l'Autriche-Hongrie devait se dissoudre au nom du principe même qui semblait justifier sa vie, — au nom aussi d'un autre principe qui est justement celui des nationalités.

Examinons la composition ethnique de l'empire danubien. Nous trouvons 96.000 kilomètres carrés de terres allemandes (Haute et Basse Autriche, Tyrol du Nord, Salzburg, Styrie, Carinthie), avec 7 1/2 millions d'habitants; 160.000 kilomètres carrés de terres hongroises avec 12.700.000 habitants; 79.000 kilomètres carrés de terres tchèques (Bohème et Moravie) avec 10.200.000 âmes. Le reste : 347.000 kilomètres carrés et une vingtaine de millions d'âmes, — revient aux éléments polonais, serbes, roumains, italiens.

On peut supposer que l'Autriche germanique formera un Etat séparé, ou qu'elle demeurera accolée à la Hongrie, ou encore qu'elle constituera avec la Bohème et la Hongrie un Etat triunitaire. Le maintien d'un Etat trialiste, mais où la Bohème aurait des droits égaux à ceux de l'Autriche allemande et de la Hongrie magyare, — où les Tchèques seraient totalement libérés de la tutelle germanique, séduit certains esprits. Cette solution éviterait que la propagande allemande ne s'exerçât activement à Vienne, Linz, Innsbrück et Gratz. Ce sur quoi l'on tombe d'accord, c'est que le gouvernement de Vienne doit cesser de régir le Tyrol du sud et la Galicie, — le gouvernement de Budapest, la Transylvanie, — le ministère commun, la Bosnie-Herzégovine, etc., etc. L'écroulement, que l'on attendait, à tort ou à raison, pour la mort de François-Joseph, se produirait de son vivant, si le congrès final de la paix intervenait à une échéance assez proche. L'Autriche-Hongrie, qui a été la plus grande officine d'asservissement bureaucratique dont l'histoire fasse mention, cesserait de la sorte d'être nuisible. Les nations étreintes, étouffées par elle, commenceraient à respirer et mèneraient une vie plus large,

conforme à leurs aspirations et à leurs besoins. La Transylvanie irait rejoindre la Roumanie,—la Croatie et la Bosnie, pour ne parler que d'elles, la Serbie, — Trente et Trieste, l'Italie, etc. Tous les peuples, qui s'échelonnent sur le territoire de l'Autriche-Hongrie, et qui ont été spoliés par elle, qu'elle a frustrés de certains de leurs éléments indispensables, retrouveraient leur unité, la plénitude de leur existence.

§

L'Italie sera peut-être territorialement le pays qui s'enrichira le moins. Elle obtiendra Trente, Trieste, l'Istrie, une partie de la côte Dalmate. Politiquement et moralement, elle gagnera beaucoup, parce qu'elle s'appropriera la maîtrise de l'Adriatique. Trente et Trieste! Tel a été depuis cinquante ans le mot d'ordre de ses irrédentistes. Tout Italien éduqué, qui a le sens de la culture et de l'histoire, souffre à voir la haute vallée de l'Adige aux mains des Autrichiens brutaux; il souffre encore, lorsque, partant de Venise pour franchir en quelques heures la mer, il arrive dans le grand port de la Vénétie Julienne, où chacun s'exprime en Italien, mais où l'administration relève de Vienne. Tant que Trente et Trieste ne seront pas revenues à la Péninsule, l'œuvre entamée en 1848, poursuivie en 1859, en 1866, en 1870, paraîtra incomplète. Et l'on se représente tout de suite pourquoi l'Autriche s'est refusée, et se refuse encore, malgré certaines sollicitations intéressées de l'Allemagne, à restituer à son ex-alliée du Midi les deux villes symboliques que celle-ci réclame: c'est qu'elle doit perdre à la fois l'accès vers cette riche vallée du Pô qui a toujours attiré les peuples du Nord, — et le débouché vers l'Adriatique, qui était nécessaire à l'expansion d'un grand Etat. Installée à Trieste en même temps qu'à Venise, à Ancone, Tarente, Otrante et Vallona, la nation italienne tient toute l'Adriatique. Tel est son plan, qui n'a rien de chimérique, plan qu'elle ne peut accomplir qu'au détriment de l'Autriche, et que celle-ci tâche vainement d'éluder : car il est dans l'ordre logique des choses. L'Autriche ne doit pas plus toucher à l'Adriatique qu'à l'Archipel. Elle se résignera au sort de la Suisse; elle deviendra un Etat privé de contact avec la mer; elle ne pourrait garder ce contact que par une violation prolongée ou renouvelée du principe des nationalités.

§

Toutes les communautés balkaniques, en vertu de ce même principe, peuvent prétendre à des agrandissements territoriaux plus ou moins notables. La structure, qui s'érigera demain, dans les Balkans et au Nord et au Nord-Ouest de cette péninsule, sera toute différente de celle d'aujourd'hui et plus encore de celle d'hier. Les guerres de 1912 et de 1913, en arrachant la Roumanie et la Vieille Serbie à la Turquie, avaient déjà forcé les générations vivantes à apprendre à nouveau la géographie de toute une région. La guerre de 1914-1915, si l'on applique strictement la théorie que nous avons esquissée, aboutira à des remaniements plus amples encore.

Après la conclusion de la paix de Bucarest, il y a dix-huit mois, la Serbie possédait 4.550.000 habitants et couvrait plus de 87.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'elle avait gagné 1.680.000 âmes et 39.000 kilomètres carrés. Elle peut escompter l'annexion de 113.000 kilomètres carrés et de 4 1/2 millions d'individus qui relèvent de sa culture, et qui se rattachent à elle par leur origine : Bosniaques, Croates, Slaves de la Dalmatie et de la Carniole. Selon toute apparence, elle ne tardera pas à absorber en elle le Monténégro. Voilà une nation homogène de plus de 9 millions d'hommes, qui surgit sur un domaine de 200.000 kilomètres carrés, et qui touchant, d'une part, au Danube par Belgrade, et de l'autre à l'Adriatique par les ports Albanais qui lui seront cédés, sera assurée d'une belle carrière. Elle n'aura pas à se plaindre finalement d'avoir été, tant d'années durant, menacée par les manœuvres tortueuses et par les armements de l'Autriche-Hongrie. Le comte Berchtold, en juillet dernier, parlait de lui infliger une correction, une exécution militaire. Dans l'Europe nouvelle, la Serbie pourra évoquer sans amertume les époques d'épreuves.

La Roumanie sortira également agrandie de cette crise. A la veille de la guerre, elle couvrait, avec la Dobroudja bulgare annexée de par le traité de Bucarest, 140.000 kilomètres carrés, peuplés de 7 millions d'habitants. On sait comment sa politique a évolué de 1912 à 1914. Pendant de longues années, l'Autriche-Hongrie, exploitant la rancune qui animait les Roumains contre les Russes depuis 1878, et aussi la solidarité qui existait entre les Hohenzollern de Bucarest et ceux de

Berlin, avait réussi à lier le royaume Danubien à sa cause. Une convention diplomatique et militaire avait été signée. Elle n'avait pas seulement l'avantage, pour le cabinet de Vienne, de lui donner un auxiliaire éventuel contre la Russie ; elle lui assurait encore une garantie contre l'irrédentisme roumain, contre les revendications et les soulèvements possibles des Roumains de Transylvanie, que François-Joseph avait traités avec dureté, souvent même avec cruauté. Mais le réveil balkanique de 1912 se manifesta à Bucarest comme à Sofia, à Belgrade et à Athènes. L'Autriche, pendant la première guerre de la Péninsule, avait été favorable à la Turquie contre les quatre peuples confédérés ; pendant la seconde, elle prit parti pour la Bulgarie contre la Grèce et la Serbie, et comme par la force des choses, par la logique des situations, la Roumanie devait lutter contre toute tentative d'hégémonie bulgare, les relations devinrent beaucoup moins amicales entre le gouvernement du roi Carol et celui de François-Joseph. Au début de la crise européenne, en août 1914, l'Allemagne et l'Autriche n'en réclamèrent pas moins le concours de la Roumanie ; le roi Carol eût peut-être accédé à leur démarche, s'il n'avait appréhendé une révolution, car les Roumains ne dissimulaient pas leur réprobation de la politique de Berchtold et de Bethmann Hollweg. La Roumanie proclama donc sa neutralité, puis, après la mort de son vieux souverain, certains de ses hommes d'Etat, qui s'appuyaient nettement sur l'opinion publique, préconisèrent la coopération avec la Triple-Entente. Ils alléguaient que, jamais plus, le pays ne rencontrerait une semblable occasion de faire consacrer ses aspirations historiques, de réaliser les revendications légitimes de l'irrédentisme... L'entrée en ligne de l'armée roumaine ne fait plus doute pour personne, et l'on n'a jamais discuté que l'heure et les conditions de la rupture avec l'Autriche.

Les Roumains ont d'ailleurs eu soin de faire savoir au monde, par une brochure quasi-officielle, ce qu'ils attendent du règlement final : la Transylvanie, le banat de Temesvar, le Maramuresh, la Krichana, soit environ 123.000 kilomètres carrés et 6 millions 1/2 de citoyens nouveaux. Leur nationalité occuperait alors environ 250.000 kilomètres carrés, où vivrait une population libre de près de 14 millions d'individus.

Il se peut que telles exigences roumaines se heurtent à telles exigences serbes qui se disent tout aussi justifiées, mais quoi qu'il advienne, — dans l'Europe nouvelle, la Roumanie aura une place de beaucoup élargie.

Tout au plus perdra-t-elle la portion de la Dobroudja bulgare qu'elle rendra à la Bulgarie. Le sort de ce dernier Etat ne sera pas d'une fixation aisée. Il se plaint d'avoir été spolié, en 1913, par la Roumanie, par la Serbie, par la Grèce, et réclame, de chacun de ces royaumes, des rétrocessions plus ou moins amples. Depuis six mois, la diplomatie française, anglaise, russe, s'évertue à mettre d'accord Athènes, Nisch et Sofia — Bucarest étant plus conciliant. C'est l'éternel problème de Macédoine qui a surgi au premier plan, et nul n'ignore combien il est difficile de délimiter le domaine de chacune des races qui se heurtent en cette contrée, sur une superficie relativement étroite. Mais on peut supposer que si la Serbie et la Grèce reçoivent des agrandissements par ailleurs, l'une au détriment de l'Autriche, l'autre aux dépens de l'Albanie du Sud et en Asie Mineure, elles accepteront des rectifications de territoire au profit des Bulgares. Ceux-ci, prenant le vilayet d'Andrinople, n'auront plus de raisons de se plaindre.

§

La Turquie, comme l'Autriche, fera les frais de la réorganisation de l'Europe sud-orientale. Ayant commis la faute, ou mieux la folie de se jeter tête baissée dans la conflagration continentale, elle doit avoir compris qu'elle a encouru les suprêmes périls. C'est sa vie qui est en jeu, tout l'Empire ottoman chancelle sur ses bases : l'amitié impérieuse de l'Allemagne lui aura été funeste. Dans l'Europe nouvelle, le Turc n'apparaîtra plus que pour mémoire. Constantinople, ville essentiellement cosmopolite et en réalité très peu musulmane, recevra un statut particulier, sous un contrôle international, et ainsi s'évanouira, — du moins sous sa forme ancienne, — cette question d'Orient, qui a fait couler tant d'encre et tant de sang. Si les peuples balkaniques conçoivent leur intérêt, ils demeureront désormais tranquilles dans leurs frontières élargies, et ne créeront plus de souci à la diplomatie occidentale. Constantinople ne saurait revenir ni à une grande, ni à une petite puissance.

Le remaniement de la carte d'Europe aura pour corollaire le remaniement de la carte de l'Asie antérieure. Mais il est trop tôt encore pour discuter les destinées de l'Anatolie, de l'Arménie, de la Syrie, de la Palestine, de la Mésopotamie : du golfe d'Alexandrette au golfe Persique, et du Sinaï à l'Ararat, les problèmes ethniques et économiques requièrent des solutions, sur lesquelles le futur Congrès pâlira quelque temps.

Dans le monde renouvelé, qui sera issu de cette guerre gigantesque, toutes les possibilités de conflits ne seront pas abolies, loin de là. Tant que se survivra le régime de productions et d'échanges actuellement en vigueur, les chocs de convoitises commerciales entretiendront la discorde et le péril de querelle armée. Mais s'il n'y avait plus de peuple asservi, si chacune des nationalités, qui coexistent sur notre continent, recevait enfin sa liberté intégrale et la totalité de son domaine naturel, les garanties de paix seraient moins précaires. On peut espérer que le règlement de demain donnera à notre Europe ce statut plus équitable,et, en tout cas, c'est vers cette structure rajeunie que doivent tendre tous les hommes de bonne volonté.

PAUL LOUIS.

LE NEUTRALISME EN NORVÈGE

Si la situation européenne actuelle avait pu se produire vers 1840, elle aurait été envisagée, en Norvège, tout autrement qu'aujourd'hui. En ces temps lointains, la langue allemande y était peut-être déjà aussi répandue que maintenant, mais la philosophie et la science allemandes n'y tenaient pas la place prépondérante qu'elles ont conquise depuis. Les idées générales directrices étaient d'origine anglaise et surtout française plus souvent qu'allemande. Au mouvement pour l'indépendance s'étaient associées les idées françaises du XVIIIe siècle, dont la constitution norvégienne porte la marque. Il n'y avait là, d'ailleurs, aucune imitation, aucun asservissement de la pensée. Chacun se choisissait ses maîtres selon son goût. Un Schweigaard était de culture allemande. Un L. Kr. Daa, de culture anglaise. Henrik Wergeland, le plus grand poète et la plus haute figure de son temps, avait trouvé en Angleterre, et plus encore en France, les directions qui lui convenaient. De plus, s'il était généreux et bon profondément, il était aussi capable de justes colères. Il ne me paraît pas douteux qu'il aurait vu dans la guerre actuelle la cause du droit des peuples engagée comme l'était la cause des droits de l'homme dans la Révolution française. Car sa nature militante ne lui aurait pas permis de ne pas prendre parti, et le sens de la guerre n'aurait pu lui apparaître différent. Le public norvégien d'alors ne se fût sans doute pas refusé à la comprendre ainsi.

Aujourd'hui, les dispositions d'esprit sont tout autres. En Norvège comme ailleurs, l'enthousiasme idéaliste paraît suranné en politique. Et l'Allemagne a, par ses universités, acquis une influence grandissante sur la formation des esprits. On ne se contente pas d'admirer l'organisation du travail universitaire allemand, beaucoup de Norvégiens croient à la supériorité de l'Allemagne dans le domaine intellectuel, et l'idée

de la communauté de race entre les Scandinaves et les Germains, idée à laquelle on n'a guère pensé que depuis un demi-siècle environ, a beaucoup contribué à faire ainsi reconnaître une sorte de suzeraineté spirituelle de l'Allemagne.

Et puis, la Norvège veut être neutre. Militairement, d'abord. Mais nul ne lui demande rien sous ce rapport. Et aussi neutre par l'abstention de tout jugement. Cette volonté d'être neutre se manifeste dans la presse, mais s'y réalise souvent assez mal. Il arrive que les éditoriaux, et la présentation des manchettes, soient fort tendancieux. Les journaux les plus conservateurs se révèlent pro-germains, les journaux de gauche, plutôt pro-alliés. Les correspondants envoyés dans les pays belligérants sont généralement favorables chacun au pays dont il est l'hôte, et la neutralité s'établit ainsi par compensation. Sur la violation de la neutralité belge et sur les atrocités allemandes, sur les destructions de Louvain, de Reims et autres lieux, etc., bien des phrases de blâme ont été visiblement atténuées par la préoccupation des écrivains norvégiens de ne pas violer leur propre neutralité.

Ils ne se sont pas rendu compte qu'une telle neutralité d'opinion est une injustice certaine, car si, de deux parties en cause, l'une a raison, et l'autre tort, ou même seulement si l'une a moins de torts que l'autre, il est profondément injuste de les traiter de même.

Je prendrai comme exemple à la fois des progrès récents du germanisme en Norvège et de cette volonté de ne faire pencher d'aucun côté la balance du jugement, un article de M. Gerhard Gran, professeur à l'université de Kristiania et directeur de la revue *Samtiden*, article qui a paru sous le le titre « Guerre, Science et Patrie », qui a été reproduit dans plusieurs journaux, et que j'ai lu dans *Morgenavisen* de Bergen des 10, 12 et 13 octobre. Je le prendrai comme exemple précisément parce qu'il n'a pas été inspiré à son auteur par un esprit de malveillance envers qui que ce soit, mais au contraire par un souci très noble, et qui devrait être commun à tous ceux qui ont le respect de la science,— le souci des relations internationales entre les savants, et généralement entre tous les hommes de travail intellectuel.

Evoquant le souvenir de diverses réunions internationales récentes auxquelles il a pris part, et où ne cessait de régner la

plus aimable cordialité, et même, de la part des Allemands, « une politesse presque excessive », M. Gerhard Gran se demande ce qui serait arrivé si un Anglais avait dit alors aux Allemands : Vous n'êtes que des barbares, des Huns, des brigands? — si un Allemand avait dit : Celui-là est Anglais, il appartient à une nation d'hypocrites? — si un Français avait accusé les Allemands d'avoir volé toutes leurs idées et leurs découvertes chez les deux autres nations ? On les aurait tous considérés comme fous. Et il déplore les violences de langage qu'échangent aujourd'hui « des représentants très distingués » des trois nations.

La manière dont le contraste est ainsi souligné entre certaines attitudes d'aujourd'hui et les attitudes d'hier serait, en effet, assez ingénieuse et topique, à une double condition. Il faudrait d'abord que les faits reprochés par un savant à l'autre ne fussent pas fondés, ou du moins que l'autre n'y eût aucune part. Il faudrait, ensuite, que des reproches de ce genre eussent en effet été formulés par un nombre considérable d'intellectuels éminents dans chacun des trois pays. Telle est la double hypothèse qu'il a faite, implicitement, sans éprouver le besoin ni de la formuler, ni même de la vérifier. Et alors, considérant la guerre comme régulière, aggravée seulement par d'inévitables horreurs d'un caractère accidentel, admettant qu'elle est un fait sans aucun rapport avec la personne de ses collègues aux congrès scientifiques, et supposant que, malgré cela, ces collègues sont également aveuglés par la haine dans chacune des trois nations occidentales, M. Gerhard Gran a très facilement raison, dans les conclusions qu'il tire, de telles prémisses arbitraires. S'il en était ainsi, on devrait reconnaître avec lui que l'âme collective, créée par l'état de guerre dans chaque pays, est caractérisée par un affaiblissement de la force de jugement, et que même les esprits que l'on s'imagine les plus hauts et les plus indépendants y participent lamentablement.

Mais la double hypothèse de M. Gerhard Gran est fausse.

Il ne croit pas aux atrocités. Il emprunte à la *Deutsche Tageszeitung* du 15 septembre une accusation portée par deux témoins allemands contre la population d'Anvers, et ajoute : « On n'est heureusement pas obligé de croire à tout ce qu'on lit. Par exemple, il m'est tout à fait impossible de croire que

les gouvernements français, allemand, autrichien, aient vraiment autorisé l'emploi des balles dites dum-dum. » Certes, il ne faut pas croire à tout ce qu'on lit. Il faut s'informer, le mieux que l'on peut, ou faire appel à des juges impartiaux. Mais il est peut-être excessif, aujourd'hui, de se refuser d'avance à croire aux balles explosibles, dont l'emploi paraît tout naturel même à un neutre (M. Karl Meyer, *Politiken*, 9 février.) Il faut même une certaine obstination pour maintenir encore d'aussi formelles négations que celles-ci :

Personne non plus ne me fera croire que les Allemands ont, *pour le plaisir de détruire*, anéanti l'irremplaçable bibliothèque de Louvain, et bombardé la cathédrale de Reims. Il était simplement ridicule, ce télégramme d'un correspondant norvégien d'un médiocre talent, d'après lequel le jugement de l'étranger sur la destruction de la cathédrale n'avait produit aucun effet à Berlin. Il est d'ailleurs apparu plus tard que nul, plus que les Allemands, n'a déploré cette destruction, ce à quoi, naturellement, nous pouvions nous attendre de la partde cette nation hautement cultivée, qui, depuis des années, a tenu la tête dans les recherches sur l'histoire de l'art.

Je ne sais pas à quoi l'on a pu voir que les Allemands ont déploré la destruction de la cathédrale. Je ne doute pas, d'ailleurs, que *des* Allemands en aient éprouvé une véritable douleur. Mais ceci n'est nullement contradictoire avec l'affirmation du correspondant norvégien. Il se peut que beaucoup d'Allemands aient accueilli avec un sentiment de défi le blâme de l'étranger. Et j'observe, en ce passage, le germanisme de l'auteur : « Nul, plus que les Allemands... » La cathédrale de Reims était un monument français, familier aux Français, qui devait naturellement les toucher à la fois par sa beauté, qu'ils fussent historiens de l'art ou non, pourvu qu'ils fussent artistes, et parce qu'il était un morceau de leur histoire nationale.

En somme, M. Gerhard Gran ne veut pas, ou ne peut pas croire aux atrocités allemandes. Pour lui, la guerre comporte fatalement des horreurs, il a dû s'en produire, mais ce sont des exceptions. Il est inutile d'y regarder de plus près. Certes, nous voudrions tous pouvoir ne pas y croire. Ceux qui, en France, en ont le plus longtemps douté, ceux qui ont continué à en douter lorsque les témoignages s'accumulaient, ont fait appel à l'enquête impartiale des neutres, qui se réservent

pour plus tard. Livrés à eux-mêmes, ils ont tardé encore à conclure, et ils ont éprouvé une véritable angoisse lorsqu'ils ont senti la conviction se faire dans leur esprit. Ils n'ont plus la sereine quiétude qui permet à M. Gerhard Gran d'écrire cette phrase :

Nous ne voulons pas croire à la barbarie française, anglaise, allemande, belge, bien que nous ne puissions douter que les Anglais, les Allemands, les Belges, tous, commettent aujourd'hui des actes de sauvagerie que nous aimons mieux oublier.

Non, la question existe. Il faut avoir le courage d'approfondir cette première prémisse du raisonnement de M. Gerhard Gran. Le peuple allemand actuel n'était pas connu, ne se connaissait pas lui-même. Il s'est révélé aux populations de la Belgique et du nord-est de la France. Un diagnostic de cette maladie est nécessaire. Il faut voir l'étendue du mal. Tâche rebutante, qui exige un cœur solide, avec beaucoup de sang-froid et un esprit de justice sans faiblesse. Qui en sera capable ? Personne, je le crains. Mais que le problème existe, cela n'est que trop certain. On ne l'éludera pas en « oubliant » parce que l'on « aime mieux » cela.

Lorsqu'il fait dire par l'Anglais à l'Allemand : « Qui voudra vous écouter, vous qui n'êtes que des barbares, des Huns, des brigands, dont la parole ne peut avoir aucun poids entre gens civilisés ? » M. Gerhard Gran présente cette phrase comme l'expression d'une haine aveugle. Mais, en réalité, sous une forme qui ne serait pas celle dont se servirait un intellectuel anglais, l'accusation repose sur des faits que l'on ne peut écarter aisément, et dont le professeur norvégien, et tous les neutres, sont invités à se rendre compte.

De plus, l'Anglais est parfaitement justifié d'adresser cette accusation à son collègue l'intellectuel allemand, puisque les professeurs, écrivains et artistes de l'Allemagne ont déclaré si fréquemment leur solidarité avec le militarisme allemand, et approuvé les doctrines qui ont conduit le peuple allemand au point où nous le voyons aujourd'hui.

Voilà donc détruite la première hypothèse sur laquelle repose le raisonnement de M. Gran : les faits reprochés par un savant à l'autre sont fondés, et l'autre y a part. Il en est ainsi, du moins, dans le cas des reproches adressés à l'Allemand.

Reste la seconde hypothèse : les reproches ont-ils été formulés par un nombre considérable d'intellectuels éminents dans chacun des trois pays ?

En fait, je ne vois pas que, ni en Angleterre, ni en France, il y ait eu, contre la science allemande, de la part des sommités intellectuelles, une campagne de dénigrement. Les professeurs d'histoire d'Oxford, en analysant dans leur ouvrage *Pourquoi nous sommes en guerre* la philosophie des Treitschke et des Bernhardi, se sont gardés de toute généralisation. Le romancier H.-G. Wells, un des adversaires les plus passionnés du militarisme allemand, parle du peuple allemand et de sa culture sans trace d'antipathie. Bernard Shaw se montre, envers l'Allemagne actuelle, d'une indulgence excessive. Et de même en France, combien de fois nos écrivains, ayant justement réprouvé l'attitude présente des intellectuels allemands, n'ont-ils pas éprouvé aussitôt le besoin, par compensation, de rappeler la grandeur de Leibnitz, de Kant, de Goethe et de Beethoven? Fait curieux, Heine, chez qui l'on pourrait trouver aliment à la haine anti-prussienne, n'est pas des plus souvent nommés. Wagner lui-même est défendu par M. Vincent d'Indy, qui passe pour un nationaliste. Sans doute, il y a eu des exemples d'écrivains français assez connus, qui n'ont pas craint le ridicule de vitupérer même Goethe, mais ils n'ont fait ainsi que continuer à se manifester tels qu'on les connaissait. Je ne crois pas qu'en fait il y ait eu progrès sensible de la tendance à l'exclusivisme national. Sans doute encore, on a recherché quel lien existe entre la « culture » allemande d'aujourd'hui, la mentalité allemande actuelle, et les faits auxquels nous assistons, — notamment les atrocités, — et il est probable qu'en traitant un sujet aussi difficile on a parfois formulé des conclusions trop absolues. Mais ce sujet doit être traité, car le lien existe, les intellectuels allemands le proclament.

Le reproche à l'adresse des Allemands que M. Gerhard Gran met particulièrement dans la bouche des intellectuels français consiste en ceci, que toutes les pensées et découvertes allemandes seraient, en réalité, d'origine anglaise ou française. Cela est adroit de sa part de mettre ainsi en évidence la vanité, qui est un défaut assez commun en France. Mais, sans généraliser à l'excès, n'est-il pas vrai que les Allemands, depuis un certain nombre d'années, ont livré, dans l'ordre intellectuel, une

sorte de campagne d'accaparement? Avec méthode, ils étaient parvenus à régenter le monde de la science, et presque le monde de la pensée. L'importance de la position qu'ils s'étaient acquise avait fini par les faire croire, lorsqu'ils s'affirmaient créateurs, même là où parfois ils ne l'avaient pas été. Je suis, naturellement, incapable de démontrer que telle est la situation. Je pense seulement avoir exprimé fidèlement une opinion qui est assez courante, en effet, parmi les intellectuels français, et que j'ai entendue soutenir par des spécialistes au courant des travaux allemands et parlant de leur spécialité. Cette opinion est d'ailleurs partagée par des étrangers. M. Tscherning, qui est Danois, la défendait récemment dans *Politiken* pour ce qui concerne les sciences médicales. En tout cas, je ne vois pas ce qu'une telle opinion peut avoir de choquant *a priori*. Si l'on raisonne *a priori*, n'est-il pas, au contraire, très vraisemblable que le prodigieux ascendant exercé par l'Allemagne depuis la guerre de 1870-71 ait fait attribuer, même à ses savants pris en bloc, une importance disproportionnée avec leurs mérites ? Ne savons-nous pas que leur passion nationaliste les disposait à exploiter cet ascendant ? Et faudra-t-il s'étonner si de la victoire des alliés résulte, même à cet égard, une mise au point ? Cela ne saurait nuire à la bonne organisation des universités allemandes, ni ne diminuerait la valeur des travaux de leurs professeurs, — pas même de ceux qui, en écrivant ou signant des manifestes à propos de la guerre, ont oublié, pour un moment, toutes les règles de la méthode scientifique.

Ce n'est donc ni chez les intellectuels anglais, ni chez les intellectuels français que l'on peut saisir, autant que j'aie pu m'en rendre compte, la formation d'une âme collective dans laquelle s'abolit la raison individuelle. D'ailleurs, M. Gerhard Gran n'apporte aucune preuve de l'existence de cette âme collective en Angleterre et en France. Il la suppose seulement. Mais c'est une supposition affirmative que la sienne :

Nous la voyons aussi maintenant [la perte de la capacité de juger objectivement], nous la voyons dans les malédictions et les mépris dont aujourd'hui, dans tous les camps, des écrivains habituellement adroits et clairvoyants accablent leurs adversaires.

... Je vais en donner quelques exemples, mais je veux souligner d'abord ce fait, que si je nomme ici seulement des Allemands, ceci

est un pur hasard, parce que je n'ai réussi à mettre la main que sur des écrits allemands de cette sorte; je ne doute pas qu'ils se trouvent en aussi grand nombre dans les autres pays belligérants.

Après quoi, M. Gerhard Gran cite quelques opinions de professeurs allemands sur la guerre, où il souligne particulièrement les passages qui prouvent l'oblitération du jugement. Il cite Eucken, Wundt et Gustav Roethe. Il aurait pu, hélas ! trouver bien d'autres exemples. Et il se demande comment pourront se rétablir, entre savants des trois grands pays, les relations personnelles, si utiles pour le progrès des idées et des recherches scientifiques.

Mais comment est-il possible que M. Gerhard Gran ait laissé si légèrement peser sur les intellectuels anglais et français une accusation que, d'ailleurs, très loyalement, il déclare ne pouvoir justifier ? Comment, ayant été choqué par les déclarations allemandes, n'a-t-il pas au moins espéré que de l'autre côté l'attitude serait plus satisfaisante, au lieu de croire tout de suite, si fermement, qu'elle n'était pas moins choquante ?

La raison en est, je crois, la suivante : M. Gerhard Gran croit trop à la supériorité allemande pour penser que si les savants allemands ont perdu la faculté de jugement, les autres ne l'ont pas perdue également. Si c'eût été une documentation française qui aurait excité en lui la même indignation, il se serait peut-être dit : « Oh, ces Français, quels chauvins ! Heureusement, les Allemands ont plus de fond », et, oubliant la neutralité, il aurait peut-être écrit un article unilatéral.

Or, M. Gerhard Gran n'est aucunement hostile à la France. A l'occasion de son important ouvrage sur Rousseau, il a dû se livrer à des études approfondies sur le dix-huitième siècle français. Il ne s'occupe pas de politique, et, en ce qui concerne la guerre elle-même, il n'écrit rien. Il est neutre, et veut le rester. Il ne se doutait pas que la neutralité est nécessairement injuste. Mieux vaut, si l'on veut être juste, tirer à pile ou face pour savoir quel parti on adoptera, que rester neutre. Il ne voyait pas cela, parce que son souci planait infiniment au-dessus des batailles. Il ne songeait qu'aux recherches scientifiques, à « l'inextinguible soif de vérité » qui est le but de l'humanité. Tout cela est très noble et c'est précisément parce qu'il n'y a dans l'esprit du professeur norvégien aucun préjugé

politique et aucune malveillance consciente à l'égard des pays alliés qu'il m'a paru intéressant d'analyser son état d'esprit.

§

Je me hâte de dire que cet état d'esprit n'est pas général en Norvège. Il est peut-être assez répandu dans les milieux universitaires, ou parmi les hommes qui ont fait en Allemagne leurs études supérieures. Mais en général les Norvégiens sont favorables aux Alliés. Le 30 janvier, M. S.-B. Konow, ancien président du Conseil, a fait à l'Association des Etudiants une conférence sur « notre position en qualité de Neutres ». Parlant des voies qui ont amené la civilisation en Norvège, il disait :

Une partie de ces voies montent du sud. Mais les plus grands et les plus nombreux courants viennent de l'ouest par la mer. Ceci a contribué à imprimer son caractère très net à notre civilisation au moyen âge : sagas, mœurs, vie religieuse, musique et architecture, vie de relation et structure de l'Etat. Dans toute la conception de la vie et la manière de sentir de notre peuple, bien des choses certainement datent de là, — et avant tout le sentiment très fort de l'individualité, de la personnalité — qui semble bien être le trait le plus surement caractéristique du tempérament de notre peuple. Et il arrive encore ceci, que, au moment même où les voies de la civilisation furent coupées du côté de l'ouest, le peuple entra en léthargie. A mesure qu'il se releva, ces voies se rouvrirent. Nous n'oublions pas, bien entendu, la Réforme et sa puissante influence. Mais songez aussi à l'influence de l'ouest — de l'Angleterre et de la France — depuis la Révolution jusqu'à 1814 — même au temps de la guerre et indépendamment d'elle. Notre indépendance comme peuple et comme Etat est sortie de là.

Après avoir jeté sur l'histoire de son pays ce rapide coup d'œil et constaté l'importance du commerce maritime norvégien avec les pays britanniques ou de langue anglaise, il concluait :

Si l'on songe à ces larges traits d'union, je dis que l'on avait toute raison de prévoir qu'au cas d'une guerre mondiale avec un groupement de puissances tel qu'il s'est produit, la sympathie et la faveur de notre peuple devaient être du côté des puissances de l'ouest, c'est-à-dire, en fait, du côté de la triple entente.

Il est difficile de déterminer les impressions et opinions d'un peuple... J'ose toutefois affirmer qu'en ce cas l'expérience répond aux prévisions. Tout ce que j'ai vu et entendu depuis six mois, en somme,

le confirme. En tous lieux où j'ai eu occasion de rencontrer des gens de divers milieux, dans la rue et à la campagne, en chemin de fer et en bateau, l'impression dominante a été la même.

Et, au cours de sa conférence, M. S.-B. Konow n'a pas craint de s'exprimer nettement sur la violation de la neutralité belge et sur les autres violations du droit des gens commises par les armées et la flotte allemandes. Il s'est peu étendu sur ces sujets, mais rarement le blâme des neutres a été aussi net. Et la conférence a été fort applaudie.

Ainsi la neutralité d'un Etat n'exclut pas la liberté d'expression des opinions individuelles, pas même pour un homme politique de l'importance de M. S.-B. Konow. Et il n'a pas manqué, abordant cette question de principe, de dire le rôle que doit jouer de plus en plus la « conscience publique » et la part qu'en particulier les petits Etats doivent prendre à sa formation. Il a déploré qu'une telle conception de la neutralité ait empêché, surtout dans les premiers temps de la guerre, que s'exprimât la sincère indignation des Norvégiens.

Dans le numéro même où il publiait intégralement la conférence de M. Konow, le journal *Aftenposten* publiait en tête, sous le titre : « L'Accusation », un grand article de son correspondant parisien, M. Bjarne Eide, que sa connaissance de nombreux faits avait mis à même d'apprécier la rigoureuse conscience avec laquelle le rapport officiel sur les atrocités allemandes avait été établi.

Nous pouvons conclure de là que l'opinion norvégienne est favorable à la Triple Entente, beaucoup plus favorable que ne l'indique la presse, que la tradition des idées démocratiques à la manière des pays occidentaux d'où elles sont issues n'y est pas perdue, et que la signification attribuée à la guerre en Angleterre et en France comme guerre de libération et du droit serait comprise, surtout si les faits et l'état d'esprit de nos troupes étaient mieux connus. Nous pouvons peut-être conclure aussi, en généralisant un peu, que la cause des Alliés a pour elle beaucoup de sympathies latentes, et de même que leur puissance matérielle est beaucoup plus forte qu'on ne le supposait, et qu'on ne le suppose encore aujourd'hui, de même la force de l'opinion du monde en leur faveur est beaucoup plus grande qu'on ne le croit.

P.-G. LA CHESNAIS.

L'UNIVERSALITÉ ALLEMANDE
ET LES SOURCES DU PANGERMANISME

—

Nous ont-ils assez répété avant la guerre qu'ils étaient le peuple élu dont le génie allait régénérer le monde! En écoutant leurs extravagances nous haussions les épaules, car, derrière la façade d'une Germanie formidablement organisée, nous apercevions la grimace ridicule de la niaiserie allemande. Pouvions-nous nous douter que, pour réaliser leurs desseins insolents, leur orgueilleuse folie irait jusqu'à déchaîner un conflit universel?

La « mission » de l'Allemagne, dont ils nous parlaient avec un sérieux imperturbable, c'était pour nous le placement de leurs marchandises. Comment ce peuple d'imitateurs, d'accapareurs, de contrefacteurs, a-t-il pu s'imaginer que le destin l'avait choisi pour dominer l'univers et rêver d'une humanité nouvelle dont il dirigerait les destinées? Génial dans l'organisation de ce qui ne lui appartient pas; habile à utiliser les trouvailles faites par ses voisins; emprunteur, mais qui ne restitue jamais; savant compilateur et faiseur de fiches; démarqueur entêté, laissant aux autres les recherches pour ne se servir que des aboutissants, avant de duper le monde entier, il s'est fait illusion à lui-même. Sa force prodigieuse, force économique et militaire, force matérielle et morale, est née d'une succession de malentendus dont nous avons trop longtemps accepté les conséquences.

Maintenant que, par une violente secousse, nous nous sommes ressaisis nous-mêmes pour faire tête à la menace, il ne sera peut-être pas inutile de montrer sur quels sophismes l'Allemagne a appuyé son entreprise de suprématie.

Il n'y a pas si longtemps que, divisée et impuissante, rongée par des rêveries stériles, elle semblait condamnée à une stagnation perpétuelle. « On voit que les Allemands ont envie de faire sortir quelque chose de leur tête; mais cette envie est

inutile (1). » Montesquieu, qui fait cette observation, est plein de sécurité. Un siècle plus tard, Prosper Mérimée écrit avec plus d'impatience : « Rien n'est plus enrageant qu'un professeur allemand qui croit avoir une idée (2). »

Pourtant, l'ambition de l'Allemagne ne date pas d'hier, ni même d'il y a cinquante ans, et c'est en plein dix-huitième siècle, chez les « poètes et les penseurs », que nous trouvons les premières traces de la démence pangermaniste. Même quand elle n'était rien elle prétendait déjà régenter le monde.

Ceux qui s'accrochent encore à une « autre Allemagne », ceux pour qui la mainmise de la Prusse sur l'Allemagne inorganique suffit à expliquer l'arrogance impérialiste n'ont point su découvrir, dans les écrits des philosophes, l'affirmation de cette *universalité* qui ambitionnait d'étreindre et d'asservir l'univers tout entier.

§

« L'Allemagne, par sa situation géographique, peut être considérée comme le cœur de l'Europe. » En inscrivant cette phrase au début de son ouvrage, Mme de Staël entendait bien ne pas faire simplement de la géographie. Le cœur de l'Europe! Pour elle, c'était bien ce laboratoire d'idées d'où devait sortir l'humanité régénérée. Les romantiques d'outre-Rhin qui servaient de mentors à la voyageuse exaltée ont dû lui souffler l'expression qui revient souvent dans leurs fantaisies politiques. Nous la retrouvons sans étonnement chez un de ces savants de la nouvelle Allemagne, qui mettent leur science au service de l'Etat tentaculaire. A. Hummel écrit, en effet, dans un *Manuel de géographie* publié en 1876 : « L'Allemagne est le cœur de l'Europe, et, comme dans l'organisme, le cœur a pour fonction de faire circuler à travers les membres un sang qui renouvelle les parties vieillissantes et fortifie les plus jeunes, ainsi l'Allemagne a pour mission dans l'histoire de rajeunir, par la diffusion du sang germanique, les membres épuisés de la vieille Europe. » — Mais ceci c'est du pangermanisme d'aujourd'hui et c'est à sa source même qu'il nous faut tout d'abord découvrir les premiers symptômes du mal.

(1) Montesquieu, Ms 1439 (2150, III, p. 552). Lettres et Arts, fragments inédits. *Ermitage*, 1901, II, p. 146.
(2) Mérimée, *Lettres à une inconnue*, I, p. 182 (9 juillet 1843).

Il ne semble pas qu'au cours de ses périples éperdus à travers les Germanies Mme de Staël ait jamais entendu parler d'un certain Herzberg, ministre d'Etat du roi de Prusse, qui fut certainement l'un des premiers apôtres de la plus grande Allemagne. Si l'Histoire a oublié d'enregistrer son nom, les coryphées du pangermanisme le vénèrent comme un ancêtre. Ewald Frédéric de Herzberg présenta, le 27 janvier 1780, à l'Académie des Sciences et des Beaux-Arts de Berlin, un Mémoire « où sont développées et démontrées les causes de la supériorité des Teutons sur les Romains ». Pour lui le Nord de la Germanie (*der Norden von Teutonien*) est l'officine où s'est élaborée l'humanité (*vagina et officina gentium*). De là à affirmer que la Prusse est le berceau de la civilisation, il n'y a qu'un pas. Nos anthropologistes qui, à tout propos et hors de propos, nous vantent la supériorité de la race germanique, n'ont pas voulu le franchir et il y a lieu de penser que, jusqu'à présent, ils n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur l'origine de l'Arien.

Imaginez cependant que Mme de Staël eût connu Herzberg. Son goût pour l'excessif se fût réjoui de cette trouvaille et la formule assez vide du « cœur de l'Europe » eût pris sous sa plume une signification nouvelle. Peut-être aussi se serait-elle méfiée davantage. N'écrit-elle pas tout de go qu'en Allemagne « la civilisation et la nature semblent ne s'être pas encore bien amalgamées ensemble (1) »?

Il y a d'autres phrases d'une égale justesse et d'une égale sévérité dans ce livre honni qu'on ne consulte plus assez. C'est une bonne lecture de guerre où il faut surtout lire entre les lignes. Certes, *De l'Allemagne* reste avant tout un pamphlet contre l'Empereur. Mais, sous les louanges excessives, la femme de lettres, qui était aussi une femme française, laisse percer l'impatience de devoir subir si mauvaise compagnie. Dans son parti-pris d'admirer elle passa sur bien des choses. Convenons pourtant que, si son verbiage agaça un esprit clairvoyant comme Gœthe, une juive spirituelle comme Rahel Levin, elle dut, à son tour, subir des effusions dont l'incohérence ne parvenait pas à la satisfaire.

C'est surtout chez les philosophes qu'elle cherchait des thèmes à son exaltation. Ce qui la frappe tout d'abord c'est l'u-

(1) *De l'Allemagne*, édition du 1814, tome Ier, page 24.

niversalité de leurs connaissances, et que l'universel soit aussi leur seul souci. « Celui qui ne s'occupe pas de l'univers, en Allemagne, n'a vraiment rien à faire (1) », s'écrie-t-elle avec enthousiasme.

Ils s'occupaient en effet de l'univers, tous ces rêveurs, indifférents du sort de leur patrie, inaptes à concevoir les réalités de la civilisation et qui préparaient déjà les ambitions démesurées de leurs indignes héritiers. A vouloir trop embrasser, on risque d'ouvrir les portes à toutes les incohérences, à toutes les présomptions. Nous a-t-on assez vanté ce propos de Herder : « L'homme est né pour l'humanité! » Et le cosmopolitisme de Schiller, qui sert en France à exalter l'Allemagne d'autrefois au détriment de l'Allemagne d'aujourd'hui, est-il autre chose qu'une formidable vantardise ? « La grandeur de l'Allemagne, disait Schiller, est une grandeur morale, elle réside dans la culture et le caractère de la nation, indépendamment de ses destinées politiques. »

On pourrait glaner à l'infini dans les œuvres touffues des philosophes allemands, au début du siècle dernier, pour trouver des exemples de cet orgueil sans limite qui fait du rayonnement intellectuel le principal objet de la pensée germanique. Fichte apparaît comme le type de ces Allemands universels. Quand il brandit le flambeau de l'humanité, il prétend imposer le germanisme à l'univers. Dans le moment même où Fichte préparait la réalisation de l'Etat national allemand, il formulait encore le souhait que cet Etat « représentât d'une façon abstraite l'idéal de l'humanité ». Son nationalisme n'exclut pas le cosmopolitisme. Pour lui, le germanisme est indispensable au monde. Il incarne une idée divine ; il doit accomplir une mission ; l'Allemagne est une « puissance mondiale de l'esprit ».

Pareillement, le vieux Schelling, revenant en 1841 sur les idées de sa jeunesse, écrivait : « Les Allemands sont le peuple des peuples, prédestinés à représenter l'humanité. »

Si l'on veut étudier la doctrine politique de Fichte il ne faut pas s'arrêter outre mesure aux *Discours à la nation allemande*. Le partisan de 1813 a fait trop souvent négliger le jacobin de 1793. Les critiques d'outre-Rhin n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur le sens véritable des exhortations qui, en décem-

(1) *De l'Allemagne*, édition de 1814, t. Ier, page 154.

bre 1807, firent frémir d'émotion et de surprise les intellectuels berlinois groupés dans la rotonde de l'Académie. Entre les patriotes qui préparaient le soulèvement de la Prusse et le libertaire du *Système de la morale* il y eut toujours un malentendu. A travers toutes les variations de sa pensée, Fichte resta, sa vie durant, un disciple de Rousseau. Mais, quoi qu'il fît, il ne parvint jamais à se soustraire complètement à l'admiration que lui avait inspirée Napoléon. Son idée de la « liberté absolue » est parfaitement compatible avec l'acceptation du joug français. L'épanouissement de l'être moral s'accommode de la tyrannie. Tout en déplorant la contrainte extérieure provoquée par la domination française, il se félicitait de l'« indépendance intérieure » dont il jouissait.

On n'a pas assez remarqué combien la suprématie napoléonienne en Allemagne eut une influence favorable sur l'éclosion des spéculations abstraites. La Germanie longtemps endormie s'éveilla au bruit des batailles. Tandis que nous foulions son sol, nous en faisions jaillir chez elle des sources d'inspiration qui avaient paru à jamais taries. Il fallut la secousse française pour réveiller l'âme allemande. Incapable de faire quoi que ce fût par elle-même, l'Allemagne se refit à notre contact. Elle eut, pour la première fois, la notion de la patrie. Qu'on ne vienne pas dire que ce sont ses malheurs politiques qui retardèrent chez elle l'éclosion de la conscience nationale. Les déchirements intestins auxquels elle était livrée depuis la guerre de Trente ans, chez un peuple mieux doué pour l'honneur, eussent précisément exalté le patriotisme. C'est dans l'adversité qu'une nation se sent vivre de sa vie propre. Mais ces gens-là n'ont de goût que pour la férule et, tant qu'on les abandonna à eux-mêmes, ils ne surent que s'entre-déchirer.

Il ne faut cependant pas croire que l'idée de la patrie soit née spontanément d'une aspiration populaire. Elle est une construction artificielle des écrivains et des philosophes. Cela encore n'est possible qu'en Allemagne. Alors qu'autour d'elle, depuis des siècles, de grands Etats, basés sur des intérêts communs, s'étaient librement constitués autour d'une dynastie traditionnelle, l'Allemagne ne savait pas encore vers quoi devait tendre son idéal. Les conceptions les plus simples qui ailleurs s'étaient imposées par le libre jeu des instincts sociaux ne devinrent évidentes qu'après de laborieux efforts intellec-

tuels. Hésitante dans ses moyens, inapte à discerner ce qui lui appartient en propre de ce qui est l'héritage de son voisin, l'Allemagne a édifié, de toutes pièces, un système de l'Etat où le patriotisme n'a pas de place. Relisez les magnifiques définitions que Renan rassembla dans sa conférence du 11 mars 1882 : *Qu'est-ce qu'une Nation ?* Aucune d'elles ne saurait s'appliquer à l'Allemagne. « Une nation, s'écrie Renan, est une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a fait et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose une pensée ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. »

L'incohérence où vécut si longtemps l'Allemagne est l'expression même de l'âme de sa race. L'aventure prussienne séduit le peuple allemand au même titre que le cosmopolitisme germanique de ses philosophes. D'un côté les formes rigides de l'Etat, basé sur la conquête voulue et la domination acceptée, de l'autre le messianisme universel qui projette les ambitions nationales bien au delà des frontières. Les deux conceptions ne sont pas contradictoires. L'Allemagne a longtemps hésité de l'une à l'autre, mais elles ont parfaitement pu coëxister toutes les deux, sans que la logique en souffrît. C'est ainsi que fut formulé ce principe que l'Allemand, s'établissant à l'étranger, alors même qu'il changeait de nationalité, continuait à appartenir à son pays et représentait au dehors ce rayonnement de la pensée allemande dont s'enorgueillissaient les philosophes. Nous en avons un témoignage qui date d'hier. M. Delbrück, lorsqu'il présenta au Reichstag, le 21 février 1912, le projet de loi sur la nationalité allemande dont il est l'auteur, fit une déclaration significative. « Il est indispensable, affirma le ministre, de partir du principe que la qualité d'Allemand que nous avons obtenue de naissance ne peut jamais se perdre. On a même concrétisé cette revendication dans la formule *semel Germanus semper Germanus.* »

Ce document contemporain démontre une fois de plus que, pour l'Allemand, qu'il se réclame de Schiller ou de Guillaume II, la nationalité et la patrie sont deux choses différentes.

§

Pendant cinquante ans encore, après que le choc napoléo

nien lui eut fait reprendre conscience, l'Allemagne ne parvient point à se décider. Tour à tour démocrate et impérialiste, unitaire et fédérative, traînant avec elle son cortège de chimères, passant par des alternances d'extase et de brutalité, elle ne savait pas encore où elle voulait aller lorsqu'elle trouva enfin son maître. Tout lui avait paru possible et elle ne réalisait rien. Bismarck traça des bornes à ses aspirations. Par le fer et par le sang, il forgea l'unité. D'un coup de sabre il débrouilla ce que les philosophes avaient embrouillé. C'en était fini des rêves impossibles.

L'empire voulu par l'homme d'Etat prussien, selon les moyens précis dont il disposait, dans la mesure exacte de ses forces, était une construction limitée. Il ne s'agissait plus que d'en développer le mécanisme pour l'amener à son plein rendement. Ce qu'il fut pendant vingt-cinq ans, on ne le sait que trop bien. Dans cette machine formidable il y avait peu de « ratés ». Il fallait faire rendre aux possibilités présentes tout ce qu'elles recèlent virtuellement. Les rêveurs et les dénigreurs, Bismarck savait les écarter. Il faisait de la politique réaliste, une politique à sa taille. Pour lui l'Allemagne était *rassasiée*.

L'œuvre dura tant que dura l'homme. Il avait fixé les ambitions allemandes, il ne sut point arrêter définitivement leur essor. On ne corrige pas d'une génération à l'autre les mauvaises habitudes d'un peuple. L'orgueil germanique se réjouissait des avantages qu'il tirait de l'empire. Mais il voyait déjà au delà du but et rêvait de conquêtes nouvelles. On avait si bien commencé, pourquoi s'arrêter en chemin ? D'autres territoires devaient faire retour à l'Allemagne par droit historique. Pourquoi ne pas refaire le coup des Hohenstaufen, dont le souvenir glorieux était resté vivant dans la mémoire des peuples ?

Et voilà qu'à un siècle d'intervalle le même grouillement allait recommencer. Encore une fois, des horizons illimités s'ouvraient à la nation. Seulement, les nouveaux remueurs d'idées ne s'appelaient plus ni Fichte, ni Schleiermacher, ni Schiller. On avait tourné ses vues vers les biens matériels depuis qu'on jouissait des avantages de l'empire et l'on se souciait peu de conquérir le royaume des esprits. Foin des spéculateurs désintéressés, c'étaient des acquisitions tangibles qu'il fallait aux champions du néo-germanisme !

Mais le vieux forgeron de l'unité veillait dans son coin ; il

n'entendait pas qu'on compromît son œuvre par des entreprises démesurées. Il tenait les fils de la politique européenne. Allait-on le brouiller avec la Russie en soulevant la question d'Orient? Il ne sacrifierait pas « les os de ses grenadiers » pour les intérêts balkaniques. De colonies, il se souciait peu, car il tenait à l'amitié de l'Angleterre. Ce n'est pas lui qui eût lancé les paroles compromettantes du souverain gâcheur dont il n'attendait que des sottises. L'avenir de l'Allemagne pour lui n'était pas sur la mer. Si l'intérêt de l'empire avait été en jeu, il eût encore une fois, sans hésitation, attaqué la France. Mais il ne voulait pas que l'empire s'embarrassât de nouveaux territoires. Les Polonais, les Alsaciens-Lorrains, les Danois du Schlesvig étaient assez difficiles à digérer pour qu'il lui répugnât de compliquer sa tâche.

Cependant la chute de Bismarck coïncida avec une nouvelle levée de boucliers des chauvins, mécontents des restrictions qu'il avait apportées à leurs projets. Dès lors, une propagande active fut organisée.

Dirigée au début par un tout petit clan, dépourvu de toute autorité, elle fut menée avec tant d'énergie qu'elle ne devait pas tarder à porter ses fruits. La *Ligue pangermaniste* avait été fondée le 28 septembre 1890. « Le but qu'il faut atteindre, disait une brochure de propagande, c'est le développement de la puissance allemande avec toutes ses conséquences. Le groupement en un même faisceau politique de tous les membres d'un peuple a toujours constitué l'objet des efforts d'une nation vivace. » Personne du reste ne prenait garde à ces billevesées. A cette époque déjà lointaine les chauvins faisaient surtout du bruit et tous les gens raisonnables considéraient les membres de la Ligue comme des maniaques verbeux et vains.

Cependant l'idée de la *Weltpolitik* malgré la résistance de l'opinion faisait lentement son chemin. Ce n'est pas à dire que les agités du pangermanisme furent seuls à l'imposer au public allemand. Trop de gens étaient alors intéressés au développement matériel de l'empire pour que la politique d'expension, une fois surmontée la première hésitation, ne devînt pas rapidement populaire. Le prince de Bülow, dans son ouvrage sur la *Politique allemande*, estime que si Bismarck avait continué pendant quelques années à diriger les affaires il s'y serait rallié

à son tour. Il n'en est pas moins vrai que ce sont les pangermanistes qui donnèrent à cette nouvelle orientation son caractère agressif. Un quart de siècle à peine leur a suffi pour s'emparer de l'opinion allemande tout entière. Aujourd'hui la Ligue a ses sections dans toutes les villes d'Allemagne, ses ramifications s'étendent aux principaux centres du germanisme des deux mondes; de nombreux journaux sont à sa dévotion, les ministres redoutent sa puissance et ses exhortations ont fini par faire « marcher » Guillaume II. La guerre déchaînée par les deux empires germaniques a été préparée et voulue par elle. Inutile de chercher ailleurs le foyer d'infection de ce formidable détraquement qui a fait d'une population de 65 millions d'habitants une bande de fous furieux mûrs pour le cabanon.

§

Quand on revoit cependant les premières manifestations de la Ligue, on est stupéfait de s'apercevoir sur quel amas de sottises s'appuyaient les revendications de ses protagonistes. Quel que soit le milieu auquel ils appartiennent, ceux-ci sont tous grands écrivassiers. Historiens, philologues, avocats, anciens officiers, ils déversent leur fiel dans d'innombrables brochures dont la nomenclature fastidieuse serait comme le répertoire de la niaiserie allemande. Que nous voilà loin des spéculations « désintéressées » de nos bons philosophes ! A passer du plan intellectuel dans le plan matériel, le rêve de domination universelle se mue en une mesquine rancune de parias. L'Allemand, né pour dominer le monde, ne cherche plus dans l'affirmation de sa « grandeur morale » un exutoire à ses ambitions comprimées. Victime de l'Histoire universelle, il se croit mis à l'écart par l'injustice du sort et par l'ingratitude des autres peuples. Parce que les hordes germaniques, au commencement de notre ère, ont délaissé leurs forêts pour aller piller l'Europe, il veut s'imposer en maître partout où ces hordes ont laissé leurs traces. Incapable de se suffire à lui-même et de prévoir pour sa descendance un avenir proportionné à ses moyens, il a jeté ses enfants par delà les océans et il entend que lui revienne l'héritage d'une lignée qui, sitôt établie au dehors, avait eu hâte d'effacer le souvenir de ses origines.

Il y a tout cela dans les écrits des pangermanistes. Il y a le

souvenir des colonisations les plus lointaines comme les plus récentes, du royaume des Austrogoths et de celui des Visigoths, des émigrations en Hongrie, en Russie et dans les deux Amériques. Mais il y a surtout la hantise perpétuelle du Saint Empire romain germanique. Avant de revêtir l'aspect sous lequel la Ligue a été fameuse durant ces dernières années — lutte contre le slavisme, encouragements aux flamingants, remontrances aux Allemands d'Amérique, propagande de politique intérieure — elle eut surtout et avant tout une pointe agressive contre notre pays. Les premières brochures publiées par ses membres visaient toutes à une nouvelle amputation de la France. Il serait fastidieux de les passer toutes en revue. J'en retiendrai une qui, par son langage à la fois provoquant et puéril, semble particulièrement caractéristique. Au surplus elle est dûe à la plume d'un écrivain, si l'on peut ainsi parler, qui depuis vingt-cinq ans, par des articles et des discours, n'a cessé d'exciter ses compatriotes à la haine de tout ce qui est français. M. Kurd von Stranz est l'auteur d'un volume qui, s'intitule : *Le Germanisme devenu welche, au delà des Marches occidentales de l'Empire; réponse aux cris de revanche français* (1). On excusera la longueur du titre. Je l'ai traduit pour le rendre plus intelligible, sans y être complètement parvenu. Une première édition publiée en 1887 fut remaniée et complétée par l'auteur en 1903.

Selon M. Kurd von Stranz « la question allemande n'a pas encore trouvé sa solution ». Ce n'était pas assez d'avoir battu la France, il fallait encore lui prendre tous les territoires qui jadis, de près ou de loin, avaient eu des liens de vassalité avec l'Empire germanique. Si les populations qui peuplent ces provinces n'ont pas le sentiment qu'elles doivent faire retour au nouvel Empire, héritier de l'ancien, c'est parce que, à l'heure qu'il est, elles sont profondément dégénérées, oublieuses de leur passé jusqu'à s'être laissé franciser, *verwelschen*. Car c'est, toujours d'après le même auteur, le vice fondamental de l'Allemand d'avoir honte de son origine et de se laiser dénationaliser. Pour « national », M. de Stranz invente du reste un terme qui lui paraît plus approprié à désigner les vertus germaniques, le mot *voelkisch*, qui n'a d'équivalent dans aucune

(1) *Das verwelschte Deutschthum*, etc. Berlin, Friedrich Luckhardt, 2e édition, 1903.

langue. Il faut que les Allemands redeviennent *voelkisch*, qu'ils aient conscience d'appartenir au peuple élu et qu'ils étalent partout cette virilité (*Mannesart*) qui faisait tant redouter les vieux Germains ; ce n'est que par ce moyen qu'ils parviendront de nouveau à se faire respecter.

Les géographes comme Daniel, Hummel, Langhaus, etc., avaient déjà tracé la voie à M. Kurd von Stranz. Les Flandres, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté, la Bourgogne sont selon eux des pays allemands qui se trouvent « actuellement encore » sous la domination étrangère. Aux arguments historiques et ethnographiques dont ces savants appuyaient leur thèse, notre pangermaniste ajoute des arguments linguistiques. Ce qui, à ses yeux, démontre l'origine germanique des populations françaises voisines de l'Allemagne, depuis Dunkerque jusqu'à Lyon, c'est que toutes les localités des régions habitées par elles ont des noms allemands. Et le voilà qui, à court de fantaisies toponymiques, invente des dénominations qui n'ont jamais existé que dans son esprit. Parce que, dans les Flandres, en Lorraine, en Alsace, certains lieux sont connus à la fois sous une forme française et sous une forme germanique, il affirme que partout une romanisation artificielle s'est accomplie au cours des derniers siècles. Et, après un exposé méticuleux, il conclut : « Cette énumération représente une lourde accusation contre la conscience populaire allemande qui toléra ces manquements nationaux. La France, par contre, a immédiatement revêtu ses conquêtes d'un vêtement de dessus (*sic*) welche... Tirons enfin un enseignement des procédés de nos adversaires. »

Mais M. Kurd von Stranz ne se contente pas de germaniser les noms des localités, il débaptise aussi les habitants. C'est lui qui, toujours dans le même volume, affirme que Jeanne d'Arc était allemande. On a déjà signalé cette mirifique trouvaille, mais on n'a jamais indiqué comment son auteur l'avait motivée. Voici donc, traduit tout cru, ce passage qui restera comme la preuve la plus monstrueuse de la présomption teutonne :

On admet généralement qu'à l'époque de la pucelle d'Orléans, au début du xve siècle, la romanisation était presque achevée et qu'alors déjà la Lorraine, sinon de droit, du moins de fait, était devenue un Etat vassal de la France. Cela est inexact. L'histoire et l'origine

ethnique avaient encore élevé une haute cloison entre les deux pays voisins. Jeanne d'Arc — son nom de famille devait être très probablement à l'origine *Bogen*, ainsi que c'est le cas pour Arco dans le Tyrol italien — Jeanne d'Arc déclare expressément qu'elle va en France, comme dans un pays étranger.

N'insistons pas davantage, car le morceau, à être commenté, perdrait beaucoup de sa saveur. Les historiens d'outre-Rhin ont été du reste contraints d'avouer que, même à Metz annexée par l'empire, jamais à aucun moment on ne parla l'allemand. Mais M. Kurd von Stranz s'embarrasse peu de la vérité historique. A peine consent-il à admettre que le comté de Provence, dont la capitale s'appelle selon lui *Welsch-Achen*, comme nous disons Aix-la-Chapelle, pour Aachen en Prusse, n'appartint que passagèrement à l'empire et ne saurait par conséquent être revendiqué par ses amis.

On m'excusera d'avoir insisté plus qu'il n'était peut-être nécessaire sur un des petits côtés de la propagande pangermaniste. L'ensemble de ce mouvement a été étudié en France dans tous ses détails (1). Mais on n'a pas assez dit de quels pauvres cerveaux était composé le petit groupe d'où partit le premier cri d'alarme. Qu'importe que plus tard il y ait eu parfois quelque bon sens chez les hommes qui, d'un cœur léger, menèrent le peuple allemand à la curée, qu'importe que le clan des braillards ait pu convertir à sa cause quelques personnalités aux noms illustres, il n'en reste pas moins vrai que leur œuvre à pour origine la rancune des petites gens et le maboulisme des imbéciles.

Les généraux Keim, de Liebert, de Bernhardi sont venus dans la suite, pour mettre au service de l'idée pangermaniste leurs prodigieux moyens d'action. M. Paul Rohrbach, avec son copieux ouvrage *Der deutsche Gedanke in der Welt* (« l'Idée allemande dans le monde ») lui a conquis les centres intellectuels des universités ; des économistes ont proclamé la nécessité de l'hégémonie mondiale; et la masse du peuple allemand, longtemps rébarbative, finissait par être remuée par la

(1) Signalons surtout l'ouvrage très documenté de M. Paul Vergnet, *la France en danger* (*la Renaissance du Livre*, 1913), où le *côté politique* du problème pangermaniste est étudié, et un excellent article de M. Paul-Albert Helmer, *Guillaume II et les pangermanistes* (*Revue de Paris*, 15 avril 1913).

propagande intensive de la Ligue pangermaniste. Le moment était enfin venu pour la pieuvre d'étendre ses tentacules sur le monde.

M. Daniel Frymann, dans son récent ouvrage : *Si j'étais l'empereur*, en montrant à Guillaume II qu'il était temps de monter à cheval à la tête de ses armées, mesure une dernière fois l'espace qui sépare l'Allemagne bismarckienne de la grande Germanie organisée pour la conquête du monde :

On peut dire que, depuis la retraite de Bismarck, il y a eu un revirement complet dans notre opinion publique. Le mot que l'*Allemagne est rassasiée* n'est plus en vogue. Notre développement historique et nos besoins économiques prouvent que nous avons de nouveau faim, une faim qui réclame de nouveaux territoires, et cette situation impose à la politique allemande des destinées qui dépassent les prévisions de Bismarck...

... S'il y a un Etat qui doit réclamer un agrandissement de son territoire, c'est bien l'empire allemand : car le nombre de sa population augmente rapidement, son industrie a besoin de nouveaux débouchés, il faut à sa vie économique du terrain pour produire des matières premières dont l'acquisition nous fait dépendre d'autres peuples d'une façon tout à fait intolérable...

Ce n'est donc plus seulement « partout où résonne la langue allemande », comme le disait le poète Arndt, que doit s'étendre la domination impériale, il faut que l'Allemagne soit maîtresse de tous les pays où ses intérêts sont en jeu.

§

La Ligue pangermaniste avait basé toute son action sur l'éparpillement des Allemands dans le monde. Sa propagande partait de ce principe que l'usage de la langue allemande ou des dialectes germaniques suffit à déterminer la nationalité des habitants d'une région.

Il nous reste maintenant à étudier, après le pangermanisme linguistique, le pangermanisme *raciste*, qui, bien qu'il n'intervînt jamais dans la politique active, fut peut-être le plus redoutable de tous.

Dans son *Anthropologie politique* (1), le docteur Ludwig Woltmann écrit :

(1) *Politische Anthropologie*, Türingische Verlagsanstalt, 1903.

La race germanique est appelée à étendre sa domination sur le monde, à exploiter les trésors de la nature et du travail, et à introduire les races passives comme membres serfs de son évolution culturel (*sic*). Il y a une politique sentimentale qui rêve d'une alliance entre toutes les branches germaniques. Le pangermanisme est cependant un fait historique déjà accompli et l'on se demande avec étonnement contre qui cette alliance devrait être dirigée. Car le Germain est pour le Germain l'ennemi le plus grand et le plus redoutable. Supprimer du monde cette inimitié, ce serait abolir l'évolution culturelle dans ses conditions fondamentales; effort enfantin de briser des lois naturelles par des rêveries !

Inutile de convier les Germains du monde entier à s'unir, car l'établissement d'une fraternité universelle, en supprimant la lutte pour la vie, ébranlerait le principe même de la société. Woltmann a lu Darwin et il établit une doctrine politique sur la théorie de la descendance. L'apport du sang germanique est pour lui la condition même de la civilisation ; partout où il y a eu jamais des peuples civilisés, soyez certain que le germanisme y était pour quelque chose. A l'enfantillage de la Ligue pangermaniste, Woltmann oppose un autre enfantillage. Mais linguistes et racistes sont d'accord pour affirmer qu'il n'y a dans le monde qu'un seul peuple supérieur, les Allemands.

Pour propager ses idées, le docteur Woltmann fonda, en 1901, la *Politisch-Anthropologische Revue*, qui groupa une série de savants, tous convaincus de la mission divine de la race dite germanique. On y préconisait une sociologie biologique basée sur la sélection, un aristocratisme d'allure scientifique; on rétablissait les castes tout en flirtant avec les monistes. Quand Woltmann mourut en 1907 il laissait une entreprise florissante, une clientèle composée d'adeptes nombreux, car tout ce qui est étrange et incohérent parvient en Allemagne à une renommée certaine.

Dans deux monographies : *les Germains et la Renaissance italienne*, et *les Germains en France*, Ludwig Woltmann s'est appliqué à démontrer que tous les grands hommes du monde latin ne pouvaient être que d'authentiques descendants de la race privilégiée. Ses moyens d'investigation étaient des plus simples : l'indice céphalique, la couleur des cheveux et des yeux suffisaient à lui faire découvrir du premier coup le pur arien. Qu'il rencontrât un dolichocéphale blond aux yeux bleus

immédiatement il le reconnaissait pour son frère. C'est ainsi que nous avons appris que Dante, Léonard, Michel-Ange, Raphaël Santio, lequel s'appelait probablement Sandt, étaient incontestablement de souche allemande.

Si l'Italie septentrionale doit aux incursions successives des barbares du Nord toute sa vitalité, il en est de même, à plus forte raison, de la France, qui a subi vingt-huit invasions germaniques. Les portraits de nos célébrités, leurs noms mêmes attestent leur origine. Les La Rochefoucauld ont pour père le chevalier Foucauld de la Roche, et Foucauld serait une corruption de Fulkwald. Montesquieu a déclaré qu'il descendait des Francs. Bonaparte vient du lombard Bonipert; Napoléon n'est qu'une « variante gracile » de la race nordique ; il avait les yeux bleus et, dans sa jeunesse, les cheveux blonds. Le docteur a vu, chez M. Psichari, une mèche blonde coupée sur la tête de Renan enfant. Il assure que les ancêtres de M. Briand devaient s'appeler Brandt. Il sait que Vauban, Condé, Colbert, Pascal, Descartes, Voltaire, Cuvier, Laplace, Lafayette, Robespierre furent dolichocéphales et ariens, par conséquent germaniques, comme Balzac, Lamartine, Hugo, Musset, Zola. Il va même jusqu'à retrouver les signes de l'arianisme chez Alexandre Dumas, dont les ancêtres n'étaient cependant pas blonds. La conclusion, c'est qu'il y a en France assez d'éléments germains pour maintenir à notre pays une certaine distinction iutellectuelle, mais pas assez pour affirmer notre supériorité dans le monde (1).

Quoi d'étonnant, après cela, si le vieux Dieu allemand (son fils Jésus-Christ étant arien, ainsi que l'a démontré M. Houston-Stewart Chamberlain avec preuve à l'appui), n'a voulu étendre sa bonté qu'à la race choisie par lui, pour incarner toute grâce et toute vertu ! . . . .

Ce bon M. de Gobineau ne se doutait certes pas du mauvais usage que l'on ferait un jour de sa brillante improvisation raciste. Est-il responsable des scandaleuses déformations que lui ont fait subir les savants pangermanistes ? Il semble bien que non, car les préférences de ce gentilhomme diplomate allaient à une conception de la noblesse humaine qui est à l'opposé de celle que ses apologistes d'outre-Rhin ont inscrite

(1) J'ai consacré à l'ouvrage du docteur Ludwig Woltmann : *Die Germanen in Frankreich*, ma chronique du *Mercure de France* du 1er avril 1905.

sur le drapeau. L'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* a basé toute sa théorie sur le fait qu'il n'existe plus, à l'heure qu'il est, de races absolument pures. Il exalte le passé au détriment du présent et attribue au *métissage* toutes les calamités du monde contemporain. Or, le pays où les races sont le plus mêlées, où la prééminence des éléments pré-ariens exerce la plus fâcheuse influence, est précisément l'Allemagne. Si l'on voulait un moment admettre comme exactes les déductions de Gobineau, c'est encore dans le Nord de la France et en Angleterre que l'on rencontrerait le plus de spécimens du type parfait dont il s'est plu à écrire l'apologie.

Les Allemands n'inventent rien. Ils ont ramassé chez nous un paradoxe tombé dans l'oubli pour le mettre au service de leur mauvaise cause. Tout leur est bon pour nourrir leur orgueil démesuré et peu leur importe de falsifier des textes, s'il s'agit de trouver des arguments en faveur de leur messianisme universel. Entre la petite secte de la *Gobineau-Vereinigung* et la clique tonitruante de la Ligue pangermaniste il n'y a pas, après tout, de différence très sensible. Leurs moyens de propagande peuvent différer, leurs fins sont identiques. On l'a bien vu, quand, dans ces dernières années, les deux organisations se rapprochèrent. L'un des plus ardents protagonistes de la Ligue, le professeur Ernest Hasse, de Leipzig, avait déclaré dans sa *Deutsche Politik* que l'avenir de l'Allemagne est dans le sang : *Unsere Zukunft liegt im Blut!* C'en fut assez pour attirer l'attention des gobinistes.

En 1904, la Société Gobineau mit à la disposition de la Ligue pangermaniste cent exemplaires de la traduction allemande de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, à seule fin de marquer la communauté d'aspirations qui unissait les deux associations. Les *Alldeutsche Blaetter*, organe officiel de la Ligue, dans leur fascicule du 5 mars, rendirent compte de l'usage qui en a été fait. Des groupements similaires, dont quatre avaient leur siège social en Autriche, purent bénéficier au même titre de la distribution (1). Tous les partisans du germanisme agressif, si médiocre qu'eût été leur éducation pre-

(1) On trouvera des détails complémentaires sur les rapports entre les gobinistes et les pangermanistes dans le copieux ouvrage de M. Ludwig Schiemann : *Gobinaus Rassenwerk* (Stuttgart Fr. Frommann, 1910), pp. 248-264.

mière, purent s'initier de la sorte aux théories des gentilshommes français et contribuer à la falsification de celles-ci.

Tous ces efforts, d'où qu'ils partent et quels que soient leurs moyens d'action, insinuants et cauteleux chez les uns, violents et brutaux chez les autres, tendent tous au même but : imposer à l'univers la certitude que l'Allemand est prédestiné à exercer une domination perpétuelle. Ils ne prévaudront pas contre une autre affirmation qui en quelques mots met à néant toute cette vaine phraséologie. Et c'est un Allemand, qui, il y a plus d'un siècle, jeta au visage de ses compatriotes ce jugement péremptoire qui paraît bien être le dernier mot de la sagesse raciste :

Der Germane ist ein Raubtier, das schlaeft, wenn es nicht jagt oder frisst.

« Le Germain est un animal féroce qui dort quand il ne chasse ni ne mange. »

Encore, pour en goûter toute la saveur, que la traduction affaiblit, il faut se rappeler qu'en allemand *fressen* (manger) ne se dit que des animaux.

Adelung, dans sa *Plus ancienne Histoire des Allemands*, publiée en 1806, opposait ainsi d'avance, à toutes les velléités germaniques, un obstacle qu'ils ont été depuis lors incapables de franchir. En vain, la bête de proie a-t-elle pris le masque de la civilisation. Aux moments pathétiques de l'Histoire, quand il s'agit de montrer ce que l'on vaut, un peuple redevient toujours lui-même. Aujourd'hui, l'Allemagne croit réaliser enfin son rêve formidable. Elle se précipite à la conquête et... « la bestialité se révèle (1) ».

§

« Les Allemands de nos jours, écrit encore Mme de Staël, n'ont pas ce qu'on peut appeler du caractère (2). » Une fois de plus, ils ont prouvé qu'ils en sont totalement dépourvus. Les meneurs de la grande ruée leur montraient la Terre promise ; aucun d'eux n'a su résister à la tentation. Un même vertige les a poussés au cataclysme dont ils ont été les propres artisans. Que seront-ils demain ? C'en est fini pour jamais de la politique d'expansion mondiale. Trouveront-ils eux-mêmes le

(1) Gœthe, *Faust*, scène de la taverne d'Auerbach.
(2) *De l'Allemagne*, édition de 1814, tome III, p. 168.

remède qui les guérira de leur intoxication ? Tels que nous les avons vus, pareillement chimériques alors qu'ils s'agitaient dans le vide ou qu'ils tendaient leur essor vers un authentique butin, il ne semble pas qu'ils soient jamais à même de reprendre par leurs propres moyens le rang modeste qui est le leur, et que personne ne leur dispute.

« Partout où il y a un maître, c'est l'Allemand qui est l'esclave. » Qui donc disait cela ? Leur Grillparzer, qui lui aussi les connaissait bien. Rendons-leur un maître.

HENRI ALBERT.

VILLES FLAMANDES DÉVASTÉES

—

LOUVAIN, MALINES, YPRES

—

Le dix-neuf août, vers trois heures, les troupes de S. M. Royale et Impériale faisaient leur entrée dans Louvain, ville paisible. Elles allaient, supposait-on, s'y comporter convenablement. Aucune résistance n'avait été opposée à l'envahisseur. Les citoyens, gardes civiques, avaient été désarmés par les soins et sous le contrôle des autorités communales. Le plus grand calme, une patience absolue avaient été recommandés à la population. Une fois installés, les chefs de l'armée exigèrent que les habitants, sans retard, leur remissent les armes qu'ils pouvaient avoir gardées. Les habitants, il est permis de le croire, ne se firent pas faute d'obtempérer à un tel ordre, et les Allemands, au surplus, ne se gênèrent pas pour pratiquer, chez les suspects, des visites domiciliaires, à leur convenance.

Donc Louvain, en dépit de l'occupation, continuait de vivre, paisible et calme. Soudain, dans la soirée du 25 août, après six jours de contrainte, on entendit de toutes parts crépiter des coups de feu, tirés on ne savait d'où ni à quel propos. Puis, de longues flammes jaillirent ; des passants tranquilles furent arrêtés, des fusillades ordonnées. La vieille ville universitaire était mise à feu et à sang.

Plus tard, comprenant à quel point la systématique destruction d'une ville inoffensive et innocente avait soulevé l'indignation de tous les peuples civilisés, le Gouvernement allemand a tenté, à plusieurs reprises, sinon de justifier, tout au moins de pallier et d'atténuer son double et horrible forfait.

Si l'armée impériale s'était trouvée, à son grand regret, dans la nécessité de châtier la ville de Louvain, c'est que des civils avaient, de leurs fenêtres, tiré sur des soldats; par conséquent, il avait été indispensable de faire un exemple. Au

surplus, l'incendie n'avait pas anéanti la ville entière, mais seulement une aire soigneusement circonscrite; et, au péril de leurs jours, les Allemands avaient même assuré la préservation de l'Hôtel de Ville, qui est une merveille de l'architecture civile du xve siècle.

Les Allemands, le plus souvent, prennent le soin d'introduire au milieu de leurs mensonges les plus audacieux une part de vérité. Ils comptent, de cette façon, donner le change aux esprits qui désirent se maintenir impartiaux, comme si l'impartialité n'était pas, maintenant plus que jamais, une attitude purement illusoire et irréalisable. D'ailleurs, quand même ils auraient réussi à faire naître chez certains des doutes momentanés et des hésitations, ces doutes et ces hésitations ne tardent jamais à se transformer contre eux, ainsi qu'il convient, en exécration et en horreur.

Les Belges, les Alliés, les Neutres mêmes, peu disposés à admettre que des civils, dans une ville deux fois désarmée, se soient, de gaîté de cœur et sans but définissable, pour la maigre satisfaction d'abattre un ou deux soldats envahisseurs, exposés, eux et les leurs, aux plus atroces représailles, ont accueilli avec scepticisme la version du Gouvernement impérial. Ils se sont souvenus que, ce jour-là, le 25 août, un détachement allemand venait d'éprouver une défaite dans un combat avec les troupes belges, dans la direction de Malines; qu'il avait été forcé de battre en retraite et de se replier en désordre vers Louvain. Alors, dans la confusion de la déroute et de la nuit, les soldats qui occupaient la ville avaient cru à une surprise, à une attaque; ils avaient tiré sur leurs camarades. Plusieurs étaient tombés. Dans le but de dissimuler cet affolement et cette stupide erreur, on s'en était pris à la ville et à ses habitants; on les avait punis inexorablement d'une sottise et d'une faute imputables aux seuls Allemands!

Il est vrai que la façade merveilleuse de l'Hôtel de Ville n'est pas détruite, ni même endommagée, assure-t-on. Est-il, néanmoins, vraisemblable que les incendiaires aient beaucoup cherché à préserver l'admirable édifice, si l'on songe que l'intérieur, où s'était pourtant installé leur état-major, en est absolument dévasté?

Toutes les maisons anciennes qui environnaient l'Hôtel de Ville et l'église Collégiale de Saint-Pierre, l'église elle aussi,

n'existent plus. Quelques pans de murs branlants, des décombres, un effondrement de pierres et de gravats, c'est tout ce qui subsiste de la portion la plus riche, la plus curieuse et la plus belle de Louvain.

N'ont-ils pas soutenu, d'une égale impudence, que les otages, qu'ils y ont pris, avaient eu la vie sauve? et que les accuser d'avoir fusillé au hasard les passants appréhendés dans la rue, c'était élever à leur endroit la plus infâme des calomnies? *La Gazette de Cologne*, avec un dédain superbe, repoussait cette imputation.

Le bruit se répandait que l'exécution sommaire avait été accomplie, devant la gare, sur la place de la Station, et que les cadavres avaient été enfouis précipitamment dans un trou creusé au pied de la statue de Sylvain Van de Weyer, un des fondateurs, en 1830, de l'indépendance de la Belgique.

Le Commandant de la place, Colonel Lubbert, se trouvant être un homme de bonne foi, estima qu'il était aisé de confondre les calomniateurs.

Accompagné du professeur Nerinckx, faisant fonctions de bourgmestre, d'un autre professeur de l'Université, d'un juge d'instruction, et de représentants de la presse des pays neutres, il présida, en leur présence, à des recherches qu'il avait ordonnées dans les lieux désignés. On a lu, dans les journaux du début de février, le récit de cette opération par un rédacteur du *Tyd*, journal néerlandais. En voici quelques passages:

Par bonheur, il ventait frais ce jour-là, car l'odeur dégagée par la tombe ouverte était irrespirable. Les objets trouvés sur les cadavres étaient aussitôt glissés dans un sac numéroté. Vingt corps furent exhumés, après un travail épouvantable, vingt corps entassés dans un trou qui ne mesurait pas plus de quatre mètres carrés!

Il fallut prendre d'infinies précautions pour ne pas ramener des jambes ou des bras appartenant à d'autres corps, tant les membres étaient mêlés...

L'émotion étreignait tout le monde. Même le colonel allemand Lubbert ne put s'empêcher de dire au bourgmestre : « Aboutir à un tel résultat, c'est incompréhensible lorsqu'on sait combien notre peuple est instruit, cultivé! » Et l'aide de camp d'ajouter : « Je suis heureux de ne m'être pas trouvé à Louvain en ces moments tragiques. »

§

De la ville, des édifices, des maisons de Louvain, que subsiste-t-il ?

En vérité, sur les photographies, prises après l'effroyable désastre, et publiées en Angleterre ou en Hollande, on découvre, à perte de vue, une mer de débris informes entassés de toutes parts ; d'ici de là il en émerge, écueils dans ces espaces désolés, quelque pignon calciné, des morceaux de façades chancelantes, une cheminée, une armature de fer tordu et brisé, une toiture défoncée; c'est l'immobile succession de pierres informes, comme des vagues figées, qui, dans leur chute, déferlent au milieu d'une accumulation de platras, de poutrelles déchiquetées, jusqu'à la hauteur, par places, d'un premier étage.

De rares bâtiments se maintiennent debout, exhibent leurs croisées béantes, leurs murailles éventrées, gardent peut-être leur forme pantelante à peu près intacte dans l'ensemble, mais leur âme est anéantie, leur signification, leur vie à jamais perdues.

Du Mont-César qui, avec le grand Monastère des Bénédictins, domine les vieux remparts au Nord, en les suivant en deçà de la Porte de Malines vers l'Ouest, au delà de la gare qui en marque l'extrémité orientale, les ravages se sont étendus plus loin, dans le centre, que la grande église, que la Grand'Place, que l'Hôtel de Ville ! D'une cité superbe de 45.000 habitants, le tiers, pour le moins, des maisons et des rues est aboli réellement.

Et, au milieu d'une telle dévastation, l'Hôtel de Ville est préservé. La façade de pierre ouvragée n'a été noircie que par le souffle des siècles. Sur un plan simple et régulier, dans une largeur de trente-trois mètres, la plus fantastique végétation de tourelles, de pinacles, de dais, de motifs décoratifs envahit de son millier de sculptures entrelacées la paroi chantante. Les épisodes de l'Ancien Testament s'y déploient en magnificences aériennes. La façade frémit, s'exalte, légère et pimpante, monte et fuse en un jet hardi. La minutieuse complication de ces broderies se distribue dans la montée de grandes lignes verticales et parallèles qui se prolongent de la base au faîte, et jusqu'au delà du faîte, par les six tourelles qui équi-

librent la beauté de cet étonnant chef-d'œuvre d'ordonnance et de proportion.

L'Hôtel de Ville de Louvain, à côté des Hôtels de Ville de Bruxelles, plus sobrement et immédiatement grandiose, d'Audenaerde, moins fleuri mais non moins élégant, de Bruges, svelte et harmonieux, de Gand, inachevé, restera un des édifices les plus remarquables qu'ait élevés, en Belgique, en Europe, l'architecture civile du XVe siècle, et le renom de son auteur, Mathieu de Layens, devrait être universel.

Hélas ! lorsque Louvain sera reconstruite et repeuplée, il ne se présentera plus aux regards, dans le fouillis de ses rues serrées et tortueuses avec leurs pignons et leurs toits en auvents, dont l'ensemble participait au même aspect ancien qu'il répercutait à l'infini.

La place, vaste, était bordée, de chaque côté de l'Hôtel de Ville, par des maisons étroites à trois étages, percées de fenêtres nombreuses dans leurs cadres à redans, et ornées de moulures dorées, de médaillons, d'oves et de coquilles ; tout le fond était occupé par la Collégiale, dédiée à l'apôtre Pierre.

Deux fois, elle avait été incendiée, quand on la réédifia, dans sa forme dernière, sur les plans de Sulpice van Vorst, de Diest, aidé, pour la partie sculpturale, par son fils et par un « ymaigier » nommé Eustache. La voûte devait être surmontée de cinq flèches ; les tours n'ont jamais dépassé la hauteur des combles ; on n'y trouvait pas la force d'essor, de montée vers le Ciel qui fait la beauté des grandes églises chrétiennes. Elle avait trop visiblement été arrêtée dans sa construction ; elle apparaissait inachevée.

Mais l'intérieur était splendide. Outre les proportions de la voûte et des nefs, l'église composait tout entière un vaste trésor d'art. Au milieu de son vaisseau ample et regorgeant, se déployait la magnificence d'un jubé à trois arcades, compliqué d'un feuillage exubérant et animé de figures nombreuses. Un lustre de cuivre était attribué à Quentin Matsys, l'illustre peintre-forgeron d'Anvers. La chaire en bois sculpté, touffue, très chargée d'ornements un peu lourds, groupait, sous de hautes palmes étendues, des personnages de grandeur naturelle. Elle datait des débuts du XVIIIe siècle comme aussi la charmante balustrade d'Alexandre van Papenhoven, sculpteur anversois,

tandis que l'étonnant tabernacle, tout ciselé dans sa hauteur de plus de 15 mètres remonte au milieu du XVe siècle. De la même époque sont la plupart des pierres tumulaires et les plus remarquables des tableaux, c'est-à-dire *la Descente de Croix*, probablement de Rogier van der Weyden, et les deux chefs-d'œuvre redoutables et précieux de Thiéry Bouts, *la Cène* et *le Martyre de saint Erasme*, à mettre en comparaison avec *la Légende de l'Empereur Othon*, du même peintre, et que conserve le Musée royal de Bruxelles.

L'incendie a, sans doute, fait disparaître toutes ces merveilles. L'armée allemande n'aura pas mis en péril ses jours pour tenter de les préserver des atteintes du feu. Elle n'a pas davantage songé à en préserver l'antique Université, dont le bâtiment principal, un peu sombre et grave, mais d'une pompe décorative à la fois simple et grandiose, avait été élevé en 1317 pour servir de halle et d'entrepôt à la Corporation des drapiers. Leur puissance avait été annihilée par les ducs de Brabant à la suite de séditions incessantes. Toute industrie s'était retirée de Louvain. La Halle était abandonnée, vacante, lorsque, en 1679, s'était, autour du grand vestibule de piliers et d'arcades en rotonde, établie l'Université. L'année suivante, un étage avait été ajouté à la primitive bâtisse, et plus tard on y aménagea la Bibliothèque, fondée au XVIIIe siècle par le chanoine Beyerlinck. Enrichie depuis à diverses occasions, elle comptait environ 100.000 volumes, une importante collection d'incunables, et plus d'un millier de manuscrits. C'était en Belgique la plus précieuse des bibliothèques publiques, après la Bibliothèque de Bourgogne, qui est, à Bruxelles, le fonds de la Bibliothèque royale.

Par les longues rues silencieuses qui traversent la cité et rayonnent autour de la Grand'Place, à l'ombre des murailles sévères de ses vieilles églises : Sainte-Gertrude, avec son grand clocher, Saint-Michel, de style jésuite, Saint-Jacques, Notre-Dame-des-Fièvres, Notre-Dame-des-Dominicains, le long du collège Marie-Thérèse, du collège Adrien-VI ou du collège du Saint-Esprit, sur les quais de la Dyle ou au parc Saint-Donat, une foule joyeuse circulait à de certains jours; l'animation devenait même tumultueuse; c'était parmi les étudiants quelque jour de fête.

Mais en général l'aspect des rues était calme, un peu assoupi. La ville semblait rêver de son passé évanoui, du temps où son commerce florissait, où sa vie surabondait.

L'Université, de réputation très ancienne, une des premières de l'Europe au cours des xve et xvie siècles, avait été supprimée en 1797. Vingt ans plus tard, contre le gré et en dépit des protestations du clergé belge, le Roi des Pays-Bas, appartenant au culte réformé, l'avait remplacée par un Collège Philosophique. En 1835 seulement l'Université, reconstituée deux années auparavant à Malines, fut ramenée à Louvain avec ses 2.000 élèves, et depuis lors l'enseignement, sous le contrôle de l'Episcopat, y a repris son cours un peu traditionnel, respectueux du dogme et des vérités révélées.

Et, de la sorte, avec son Université catholique, ses églises nombreuses, ses couvents, Louvain est demeuré le grand centre religieux de la Belgique, mieux même que la métropole ecclésiastique, Malines.

§

Lorsque, sous la fraîche lumière d'une matinée de printemps, après avoir traversé un pays de prairies et de sites apaisés, où, comme les a chantés Verlaine, reposaient des troupeaux de vaches et de doux taureaux dans le calme de « cette nature faite à souhait pour Fénelon », on descendait du train en gare de Malines, on éprouvait une sensation de bien-être et de soulagement. « A Malines », notait Baudelaire, « chaque jour a l'air d'un dimanche. » La clarté du soleil frémissait délicatement, et, par-dessus les grands ormes des canaux dont s'entourait la ville, par-dessus les toits luisants d'ardoises bleues, les maisons proprettes et bien rangées des faubourgs riches et bourgeois, quelque chose d'indéfinissable et de bien accueillant essorait des ombres tremblantes, et, sous le ciel irisé, à peine violettes, et des saillies ambrées de la haute tour de Saint-Rombaut, dont le cadran gigantesque en cuivre doré marquait allègrement l'heure sonore.

On pénétrait dans la ville par une rue banale ; bientôt on franchissait sur un vieux pont voûté l'eau lente et noire de la Dyle, offerte aux caresses des feuillages tapissant les murs rouillés dont la base s'y baigne, — et, par le Bruel, voie commerçante relativement animée, on débouchait sur la vieille

place irrégulière, avec ses maisons pittoresques aux pignons capricieusement arrondis et découpés. Au milieu, la statue morose de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui avait fixé sa résidence à Malines. A droite, les vieilles Halles sous leur toit trapu flanqué de quatre tourelles d'angles et surmonté d'une tour carrée soudain interrompue. Vers la gauche, dans un retrait, comme à l'écart, la Vieille-Boucherie prolongée par les Bailles de fer, terrain réservé au marché, où vont et viennent, parmi l'étalage diapré des fruits et des légumes, les vieilles femmes en mantes noires au capuchon rejeté sur le dos, les jeunes plus pimpantes avec leurs yeux pâles qui rêvent, leurs joues roses, leurs chevelures à bandeaux lissés sur les oreilles, et la plupart portant un seau de cuivre rutilant.

A l'autre extrémité de la Grand'Place s'élevaient les bâtiments divers de l'Hôtel-de-Ville, dont une grande partie avait perdu toute physionomie pittoresque, tandis que les vestibules intérieurs, les escaliers et les salons conservaient leur décoration primitive.

Cependant, sur la place de la Boucherie, vers la Cathédrale, ce qu'on appelait le Vieux-Palais, — c'était, en 1473, le Grand-Conseil, plus tard le *Schepenhuis*, ou maison échevinale, et ce fut, en dernier lieu, le Musée, — montre une façade jolie avec deux pignons à gradins.

Tout à coup, une musique emplissait l'air, frémissait et animait la ville entière. Le carillon dispersait une sorte de joie pensive dans l'espace : brève, suggérée à peine, quand elle marquait le quart d'heure, plus impérieuse à la demie, pleine et regorgeante au moment où elle sonnait l'heure, et débordante à midi. C'était une fée ponctuelle, qui secouait sur les citadins assoupis la grâce grêle de ses gestes menus. L'atmosphère en était échauffée, ondoyait et s'enchantait. Victor Hugo, dans *les Rayons et les Ombres*, célébrait, en 1837, le carillon de Malines, *Sur la vitre d'une fenêtre flamande* ;

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au Midi !
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,

Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux ;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore !

Le carillon, c'est aussi comme une guirlande animée de dentelle sonore qui s'épanche en flamme ondoyante sur la cité silencieuse. Malines est la ville de la dentelle souple, fine, aérienne. Malines épanouit les fleurs de sa dentelle par le réseau sinueux de ses rues ; c'est la scintillation du jour diffus sur la surface des canaux ou de la Dyle, dans l'opacité des vieux ponts de pierre voûtés; ce sont les motifs enlacés de la sculpture aux façades de ses maisons, c'est le tremblement de lueurs discrètes aux verrières de ses églises. « J'admire », écrivait encore Victor Hugo, « la ténuité et la délicatesse des meneaux de pierre auxquels s'attachent les verrières des fenêtres. Cette cathédrale de Malines a une vraie chemise de dentelle. »

Elle date de l'an 960, mais fut constamment remaniée et agrandie. La nef et le transept sont du XIIIe siècle ; elle a été achevée en 1451, mais son ample tour, haute de 99 mètres et que devait surmonter une flèche effilée, a été élevée, dans sa forme dernière, de 1452 à 1513, sur le plan de Wautier Cooman.

Ce fut une des plus grandes et des plus belles églises qu'il y eût en Belgique.

A présent, les verrières sont détruites; une partie de l'abside, la toiture ont été endommagées par les bombardements réitérés auxquels se sont livrées comme par plaisir les troupes de l'Empereur Allemand. L'intérieur est ravagé; l'admirable chaire en bois ouvragé, qui formait une des œuvres exemplaires de la sculpture flamande au XVIIIe siècle, a été brisée, brûlée, pulvérisée; tous les trésors d'art qui fourmillaient sont probablement à jamais perdus.

. . . . . .

Il y avait là, dans les chapelles, auprès des portails, au pied des piliers, dans tout le majestueux vaisseau, une profusion de sarcophages, des bancs de communion, des confessionnaux, des tabernacles, des retables, une abondance de bois, de marbres et de métaux, — et ce Van Dyck si beau, ce Christ sur la Croix, livide, les pieds baignés des pleurs de la Vierge et de saint Jean, avec, à ses côtés, les deux larrons grimaçant sur leurs potences, un bourreau se dressant à demi nu et le soldat superbe, raidi sur son cheval, détournant son visage où de la pitié se manifeste.

Quel aura été le sort réservé aux statues, aux tableaux de Malines ?

Malines était un musée. La sculpture flamande de bois et de pierre s'y révélait en chefs-d'œuvre éclatants. L'église Notre-Dame d'Hanswijck, avec sa coupole hardie, construite en 1678 par Lucas Fayd'Herbe, architecte et sculpteur élève de Rubens, renfermait les plus importants ouvrages de ce maître. Il en existait également dans l'église du Béguinage, dans l'église Saint-Pierre ; le gigantesque maître-autel de la Cathédrale était de lui.

Et de Rubens, ces deux triptyques ! A Saint-Jean une *Adoration des Mages*, qui est la forme dernière, plus libre et plus riche, des tableaux du Louvre et du Musée de Bruxelles ; à Notre-Dame-au-delà-de-la-Dyle, église dont l'architecture est proche de l'architecture de Saint-Rombaut, mais qui n'a pas moins été bousculée par les Teutons, un des plus émouvants chefs-d'œuvre qui fussent signés de lui, *la Pêche miraculeuse*, aurait, assure-t-on, été détruit !

Eugène Fromentin, quand il visita la Belgique, avait vu ce tableau étendu sur le sol en raison de certains travaux qu'on faisait aux murs. C'est là que, avec tant de prestesse aiguisée et savante, il surprit si clairement les procédés matériels, simples et puissants, dont usait le Maître dans ses grandes décorations. Il raconte cela dans ses *Maîtres d'Autrefois*, et cette page du peintre-écrivain évoque admirablement la splendeur et la force du triptyque dans l'esprit de ses lecteurs. Le souvenir en demeure fixé, grâce à lui, heureusement ; mais est-il véritablement possible que le tableau lui-même, on ne le puisse jamais revoir ?

Malines, en plus de ses nombreuses églises, de sa grand'-

place aux maisons curieuses, abonde en coins charmants, évocateurs et fériques. Au bord de ces canaux que hantent les péniches trapues et bariolées, le long des quais, se groupent des habitations d'autrefois. La Maison du Saumon est la plus célèbre et l'une des plus complètement belles ; elle fut construite vers 1530. D'autres, de la même époque, se font suite sur le quai aux Avoines : le *Duyvelsgevel* ou le Pignon du Diable, la Maison de l'Enfant prodigue, la Maison d'Adam et d'Eve. Quelques maisons en bois aux étages débordants; la Maison des Archers, aux Bailles de fer, surtout l'hôtel délicieux que s'était construit le chanoine Jérôme Buysleden, fondateur à Louvain du Collège des Trois Langues. C'est, avec des arcades ogivales de briques roses au fond d'un frais et joli jardin, un corps de logis dont le pignon s'étage en gradins et que surmonte le plus élégant campanile. Le Mont-de-Piété, qu'on y avait installé en 1672, avait fait place plus récemment au Conservatoire de musique.

Plus loin, enfin, s'étendait le vaste bâtiment du Palais de Justice, qui fut le Palais où résidait Marguerite d'Autriche ; c'est là que se donnèrent des fêtes fastueuses, que se réunirent les savants, les artistes, les beaux esprits qu'elle appelait à sa cour, et entre lesquels se mêlaient, avec les peintres Michel Coxcie, Jean Mabuse, Bernard Van Orley, avec les musiciens Josquin des Près, Martin Agricola, Pierre de la Rue, les poètes Jean Second, Jean Lemaire de Belges, le philosophe Erasme, le médecin et cabaliste Corneille Agrippa, le savant botaniste Robert Dodoen, et beaucoup d'autres encore, aussi bien du pays que des contrées étrangères.

§

Dans l'oubli, où ont sombré les splendeurs de cette cour fastueuse, les décombres, à présent, des églises, des monuments, des maisons, des trésors de Malines vont-ils aussi s'ensevelir ? Les villes anciennes du Brabant et de la Flandre, désormais tragiques, ne forment-elles plus que la poussière d'un souvenir ?

Aux bords de l'Escaut, où le rejoint la Dendre paresseuse, Termonde est incendiée ; plus proches de la mer, Dixmude, dont la vieille église renfermait un jubé justement célèbre et un très beau Jordaens ; Furnes, précieuse et pure; Nieuport

avec ses curieuses maisons et son église du XIIe siècle sont ruinées et brûlées par des bombardements continuels. Que sait-on de Diest et d'Aerschot, sinon le martyre de leurs populations? Gand, Courtrai et Bruges ne paraissent pas avoir souffert matériellement. Ypres, par contre, a été systématiquement supprimée.

§

Ypres ! refuge de paix et de tranquille bonheur, à l'ombre de son passé déchu, s'illuminait volontiers de douceur et de tendresse pieuses. Rivale longtemps de Gand et de Bruges, non moins qu'elles Ypres, jusqu'à l'époque où Froissart proclamait que « toute Flandre est fondée sur draperie », au XIIIe et au XIVe siècles, avait été active, industrielle, commerçante. Sa puissance laborieuse rayonnait en France, en Angleterre, dans la plus grande partie de l'Europe. Ses artisans, tisserands, foulons, teinturiers, tondeurs, groupés en gildes, surent défendre pied à pied leurs privilèges contre les entreprises de la noblesse féodale et le prestige du haut clergé. Dès 1258, le chapitre de Saint-Martin se lamentait de n'avoir plus à sa disposition d'autres ressources que les offrandes des fidèles, et néanmoins l'échevinage les interdisait. La population ouvrière de la cité allait s'accroissant d'année en année. En 1270, on fut obligé de reculer les limites de la commune ; déjà une bulle d'Innocent IV, en 1247, évaluait la population d'Ypres à 200.000 habitants ; mais ce chiffre était de toute évidence exagéré, et une charte de 1258 le réduisait à 40.000.

Les constantes relations avec l'étranger, les voyages sans cesse entrepris pour les besoins du négoce, la participation des drapiers yprois aux foires annuelles de Provins, de Lagny, de Troyes, de Bar-sur-Aube, les rapports nécessaires avec les banquiers dont aucun, lombard ou florentin, n'entendait une syllabe de flamand, généralisaient, dans la haute bourgeoisie et parmi les patriciens, l'usage de la langue française. Leur caste orgueilleuse, par qui la ville était gouvernée, se fermait de plus en plus. Le populaire, à qui le prêtre pauvre et le moine mendiant inspiraient, avec le sentiment de la dignité humaine, le mépris et la haine des riches, se révoltait fréquemment contre leur puissance arrogante. Les insurrections nombreuses prirent peu à peu un caractère de revendications sociales ; le prétexte en était en général l'inique règlement

des salaires. Les ouvriers de la ville se firent seconder par les ouvriers des villages environnants. Les patriciens menacés appelèrent à la rescousse la puisssance royale. La révolution fut écrasée impitoyablement. Le roi de France était le maître de la Flandre, mais l'industrie était ruinée. Les tisserands, découragés, passèrent en grand nombre en Angleterre.

Les canaux, qui amenaient au cœur de la ville des cargaisons de laines brutes et qui les remportaient tissées et teintes, furent comblés. De grands espaces vides s'étendirent au devant des maisons de commerce et de ces Halles naguère florissantes, qui devaient, durant des siècles, faire l'émerveillement du monde. Selon des descriptions récentes et les dernières photographies, la longue et altière façade en est réduite à la succession de son armature découpée, légère, élégante, de pierres noircies par le feu, ouverte, dans la courbe conservée de ses frêles meneaux, sur un désert désolé. Elles étaient, ces Halles, formidables et un des édifices les plus fiers que l'Europe eût connus.

On en apercevait de très loin, par-dessus les toits pressés, entre les tours de la cathédrale Saint-Martin et l'église Saint-Pierre, la forte masse aux combles d'ardoise argentée, dont le faîte rectiligne et l'inclinaison étaient coupés par l'ascension robuste du beffroi élevé.

Des talus gazonnés du rempart, dont les murs enlierrés plongeaient par endroits dans l'eau épaisse de l'Yperlée, affluent de l'Yser, où hantaient les cygnes et les poules d'eau parmi les joncs clairs au vol vibrant des agrions, la vue double, à travers l'alignement de magnifiques hêtres pourpres, s'étendait à l'infini : d'une part, sur la plaine un peu embrumée dans la délicate vibration de ses colorations irisées ; d'autre part, sur la ville aux toits rouges entremêlés avec ses pignons usés, ses façades peintes, ses portes petites et arquées, toutes ses vitres profondes.

En s'acheminant vers le centre par quelque allée de noyers centenaires, à travers la vaste Plaine d'Amour, où les soldats s'exerçaient, on passait devant des maisons dont les arcs Tudor donnaient à certains coins de la ville une physionomie un peu anglaise, devant des maisons dont les croisées et les ornements s'arrondissaient en éventails, en coquilles entre les gradins ou sous la courbe surbaissée de leurs frontons.

Non loin de la Porte de Lille, on découvrait une solide et belle maison en bois, la dernière qui restât debout; des constructions d'un gothique fleuri ; d'autres, de la Renaissance flamande, d'amples demeures du XVIIe et du XVIIIe siècles. Tour à tour se succédaient le porche de l'Hospice Saint-Nicolas, que décoraient les effigies charmantes de son fondateur Salomon Belle, sieur de Boesinghe, et de sa femme, Christine de Guines, la Boucherie, la Maison des Bateliers au Marché au Bétail, bassin comblé du port d'autrefois, le « Lombard », le cabaret « A la Bonne Volonté », tant et tant d'autres, au Marché au Bois, dans la rue des Chiens, dans la rue de la Bouche, dans la rue du Temple, et dans la rue de Dixmude, de tous côtés, et, enfin, la rue des Fripiers rayonnait des proportions élégantes, avec ses claires et hautes fenêtres, de l'Hôtel-Musée Merghelynck. C'était la construction civile du XVIIIe siècle la plus précieuse que la Flandre possédât. Les propriétaires en avaient, avec un goût averti, conservé l'aménagement intérieur, l'ameublement ; ils y avaient recueilli des dessins, des gravures, des manuscrits, des étoffes. Ces collections ont été sauvées ; elles forment, avec les objets d'art préservés dans les villes et les églises flamandes le fonds précieux d'une exposition d'art belge ancien, actuellement ouverte au Havre. Mais de l'hôtel lui-même, en reste-t-il quelque chose ?

Avec acharnement, comme à Reims, comme à Soissons, comme à Arras, l'ennemi a accablé Ypres de sa rage et a lancé ses obus sur les Halles. Elles sont détruites, et le Beffroi s'est écroulé dans les flammes. On a pu en prendre la photographie au milieu des fumées qui l'enveloppent.

Il se dressait, orgueilleux de son passé de gloire, de la hauteur de ses trois étages sur le toit des Halles, érigeant les quatre pointes de ses tourelles d'angles, et, entre elles, couronnée du dragon de cuivre, symbole des libertés publiques, la lanterne où se tenaient les guetteurs.

A gauche, à droite, la façade crénelée des Halles allongeait ses arcades multiples, et déployait, sur une longueur totale de 133 mètres, la large enfilade de ses quarante-huit fenêtres. La construction en avait été achevée en 1380. L'Yperlée longeait alors cette façade, les bateaux étaient chargés et déchargés au pied même de l'édifice. Les marchands emplissaient l'intérieur de leurs laines et de leurs draps. L'énorme salle, qu'on visitait

au premier étage, faisait presque le tour du vaste bâtiment, mais, depuis que l'importance manufacturière d'Ypres avait pris fin, elle n'avait plus d'affectation spéciale. Elle se montrait vide sous sa charpente apparente et puissante. Les murailles en avaient été décorées, il y a environ un demi-siècle, de peintures historiques. On y avait placé la charmante façade d'une maison de bois démolie. C'était un lieu sonore et désert.

Le bâtiment n'était utilisé qu'au rez-de-chaussée : il servait de marché, et, à l'étage, d'un seul côté seulement, on y avait installé les bureaux de l'Hôtel de Ville. De ce côté, la façade, en retour sur la façade principale, présentait un aspect très différent, d'époque et de style plus récents : le *Nieuwerk*, beaucoup plus fouillé dans le détail, plus joyeux, plus clair, avait été construit de 1575 à 1620, sur les plans d'un architecte gantois, Jean Sporeman.

Sur la place se faisaient suite encore la Conciergerie, noircie mais coquette dans le travail de ses sculptures, diverses maisons de corporations, l'Hôtel de la Châtellenie, avec de grandes figures à mi-corps issues des médaillons de sa façade blanche.

Un passage voûté, entre l'Hôtel de Ville et la Conciergerie, amenait sur une place à jamais silencieuse, où, selon une expression imagée, il semblait qu'on *entendît* l'herbe croître dans les fentes du pavé, et l'on se trouvait devant le triple portail du transept méridional de la Cathédrale. Elle présentait des proportions harmonieuses dans le développement de son vaisseau, ses arcs-boutants bellement cambrés, ses roses polygonales, ses galeries à pinacles, ses clochetons, et la massive splendeur de son clocher.

Le chœur de l'église Saint-Martin, admirable aux regards des artistes, était considéré par les archéologues comme la plus remarquable construction religieuse du XIIIe siècle en Belgique. Elle renfermait d'intéressants tableaux, des stalles sculptées en 1598, particulièrement belles, des fonts baptismaux en cuivre ciselé, une riche clôture de la Renaissance, et de nombreuses dalles tumulaires, dont la plus mémorable est celle qui recouvrait les restes du célèbre évêque d'Ypres, Cornelius Jansen, mort en 1638, et plus célèbre sous son nom latinisé de Jansénius.

§

De ces villes flamandes, même de Louvain, qu'animait davantage, à de certains jours, la turbulence d'une jeunesse universitaire, le caractère frappant, dans leurs décors de splendeur déchue et toujours rayonnante, avec la tenace beauté de leurs maisons corporatives ou privées, de leurs églises et de leurs édifices communaux, était un calme si profond que d'elles on a pu dire aussi aisément et non moins erronément que de Bruges, la plus splendide de toutes, qu'elles ne survivaient pas à leur passé, qu'elles étaient des villes mortes. On les pouvait parcourir sans surprendre en elles un vestige de vie active et actuelle. Le bruit des pas retentissait sur la chaussée déserte et provoquait jusqu'au fond des demeures bien closes une sorte spéciale d'effarement interrogatif. La mousseline des rideaux s'écartait légèrement, et dans ces petits miroirs, précisément appelés des *espions*, fixés obliquement à l'extérieur des croisées, des regards étonnés suivaient aussi longtemps que possible le passage de l'indiscret qui troublait l'assoupissement de toute une rue.

L'entretien méticuleux du pavé, des dalles du trottoir, du seuil, de la porte de bois vernissé, des ferrures du loquet et de la sonnette, la propreté des peintures aux linteaux, la netteté limpide des vitres témoignaient qu'aucune de ces choses ne devait être soumise aux atteintes de la poussière, aux souillures de l'usage. Le souci primordial des habitants, s'il en était, consistait à coup sûr à les sauvegarder de la moindre trace d'abandon ou de dégât. Dans ce décor, rien ne frémissait jamais qu'un émouvant souvenir, à demi aboli. Point d'enthousiasme éperdu, ni audace présente, ni essor vers l'avenir. Rien ne s'y agitait, rien n'y vibrait.

Et cependant, ces dehors étaient trompeurs. En dépit des apparences, une activité constante et obstinée régnait dans ces vieilles villes, au point d'en paraître instinctive ou machinale.

La petite tâche réglée des dentellières s'accomplissait sans répit dans les allées à demi obscures des demeures entrouvertes, derrière les fenêtres du Béguinage, au fond de salles assombries de rideaux dans les logis chauffés. Des besognes exerçaient aussi la ténacité méthodique des hommes : aux confins des faubourgs, les brasseries, les tanneries, les fabri-

ques de meubles étaient nombreuses. Reflet de la grandeur disparue, des manufactures de draps, des ateliers de tissage de toiles et de laines, des corderies subsistaient. La batellerie était prospère. On faisait effort pour introniser des modes de travail plus modernes.

Peut-être la puissance d'Ypres n'était-elle plus qu'un rêve ; la vie y était traditionnelle et menue, mais elle n'avait pas disparu ; elle eût pu croître à nouveau sans l'intervention brutale de la sauvagerie tudesque. Malines n'avait été plus florissante qu'au temps très court où la Gouvernante des Pays-Bas, de 1507 à 1530, y avait résidé ; elle se réveillait de sa léthargie apparente ; elle se remplissait d'un va-et-vient, d'une circulation plus intense ; elle s'ouvrait à des promesses et à des espoirs ; son commerce augmentait, son industrie évoluait.

Mais toute cette force d'expansion, cette sève de renouveau n'ont, pas plus que le renom séculaire de leurs trésors et de leurs richesses d'art, préservé ces nobles cités contre la furie imbécile des hordes disciplinées de l'Allemagne. Que va-t-il en survivre, à part le souvenir ? Peu de chose du décor de naguère, mais un esprit d'indépendance, de fierté et de résolution qui leur assurera un lustre nouveau et une grandeur indomptable dans les siècles futurs.

ANDRÉ FONTAINAS.

QUELQUES MOTS SUR L'UNITÉ ALLEMANDE

—

Des Français, en assez grand nombre, croient sincèrement que la destruction de l'unité allemande est une des conditions premières, une des conditions nécessaires de la paix durable, sinon éternelle, que tous désirent. Sans songer aux principes qui permettent à la nation entière de soutenir, avec un admirable courage, une guerre féroce, ils voient déjà les petits états de jadis rétablis dans leur souveraineté, et ils se réjouissent à penser que l'abaissement de Berlin et le relèvement de Munich et de Dresde, de Stuttgart et de Karlsruhe garantiront à jamais notre sécurité. Ceux qui vivent dans une telle foi commettent une grave erreur, et dont la cause est, semble-t-il, une confusion singulière.

Ils ne se représentent l'Allemagne unifiée que sous la forme de l'empire allemand. L'Allemagne, pensent-ils, n'est arrivée à l'unité que par l'ascendant de la Prusse, et ainsi s'est créé le plus formidable empire militaire qu'il y ait jamais eu : donc, l'Allemagne unifiée sera toujours un empire militaire dominé par la Prusse ; et, parce que le repos de l'Europe exige la disparition de cet empire, il faut rendre toute leur indépendance aux princes qui, aujourd'hui, ne sont plus guère que les vassaux des Hohenzollern. C'est en somme par un retour au passé qu'ils veulent assurer la paix, et ils ne voient pas qu'en restaurant un statut ancien, qui fut la cause de guerres nombreuses, on risquerait fort d'assurer non la paix, mais la guerre.

§

Je négligerai volontairement la part de responsabilité qu'eurent dans le développement de la puissance prussienne les différents états de l'Europe ; on pourrait affirmer, sans s'exposer à la contradiction, que, si la réalisation de l'unité allemande fut l'œuvre de la monarchie prussienne, la France impériale,

par ses victoires au temps de Napoléon I[er] comme par ses défaites au temps de Napoléon III, y contribua pour beaucoup.

Une des causes intérieures du succès qu'obtinrent les Hohenzollern fut l'existence en Allemagne de petits états qui tous étaient gouvernés par des dynasties militaires. Les princes, qu'ils fussent bavarois, saxons ou hessois, ne pensaient pas autrement que leur puissant frère de Prusse. Ne nous étonnons pas qu'ils se soient laissé dominer par lui, qu'ils lui aient prêté le secours de leurs armes.

Les peuples, en quelques contrées d'Allemagne, tentèrent d'affaiblir le pouvoir des maîtres auxquels ils étaient soumis. Mais, parmi les Européens, il n'en est pas qui aient moins de force révolutionnaire que les Allemands. Les séditions furent réprimées sans peine; des concessions insignifiantes contentèrent les plus violents, et les monarchies locales restèrent toutes puissantes. De ces monarchies la plus forte, — la plus habile aussi, par instants, — l'a emporté sur les autres. La confédération d'états militaires ne pouvait donner qu'un empire militaire. Mais la constitution actuelle n'est pas la seule sous laquelle puisse vivre l'Allemagne unifiée.

§

Ceux qui prétendent couper le lien qui unit les divers états de l'Allemagne font trop bon marché des principes pour lesquels luttent aujourd'hui les alliés. Les alliés ont toujours proclamé qu'ils avaient l'absolu respect des nationalités : la Serbie pouvait, avec un soin jaloux, veiller à la sauvegarde de son indépendance ; la Belgique ne devait pas supporter qu'on attentât à ses droits. On a donné l'espoir à la Pologne qu'il n'y aurait plus trace des anciens partages, et la Pologne restaurée jouira de l'autonomie qu'elle désire. L'Alsace verra exaucé son vœu constant : elle sera rendue à la France.

La seule volonté des peuples détermine la nation à laquelle ils doivent appartenir. L'erreur des Allemands et de certains hommes qu'à leur insu, parfois, a pénétrés la culture allemande, est de chercher à la constitution des nationalités des raisons scientifiques. Qu'une province ait, jadis, fait partie du Saint-Empire, ou qu'on y parle allemand, ou que les habitants en paraissent de race germanique, et l'Allemagne revendiquera la possession de cette province. C'est par de tels pré-

textes qu'elle a prétendu légitimer l'annexion de l'Alsace, et il est incontestable que l'Alsace a dépendu longtemps du Saint-Empire et que les paysans s'y servent d'un dialecte allemand. L'annexion brutale de l'Alsace n'en fut pas moins un acte criminel, car pas un Alsacien n'eût, de bon gré, abandonné pour l'allemande la nationalité française.

S'il y avait, dans l'empire allemand, des tendances séparatistes ailleurs que chez les habitants des provinces conquises par la force, le devoir strict des alliés serait de le constater, et de mettre les populations à même de manifester leur volonté d'être indépendantes. Mais il ne semble pas qu'existent de telles tendances. On a fait quelque bruit autour de querelles qui se seraient élevées entre des Prussiens et des Bavarois. Il n'y avait là rien qui répondît à un sentiment profond, et des disputes entre Prussiens et Bavarois ne valent pas plus que des disputes entre Normands et Gascons. On ne saurait prétendre qu'il se trouvât en Bavière un parti sérieux pour le retour à l'indépendance complète ; les Bavarois ont gardé certains privilèges dont ils sont assez jaloux, mais, les en privât-on, ils ne songeraient pas, sans doute, à quitter la patrie allemande. Quant aux Wurtembergeois, aux Saxons ou aux Badois, on ne voit pas qu'ils aient la moindre velléité de se détacher de l'empire.

Les tendances séparatistes n'existant pas, l'idée même pour laquelle combattent les alliés leur interdit de détruire l'unité allemande. Si, par la force, on rompait leur union, les Allemands seraient en droit de crier à la perfidie et au mensonge ; ils seraient en droit de dire que leur cause était juste. Les alliés proclament avec raison que la justice est dans le respect des nationalités ; on doit la justice à ses ennemis, fussent-ils les pires criminels.

§

Admettons que les alliés fassent leur une doctrine chère aux Allemands : ils jugent que la nécessité seule crée la loi. Dès lors, pour assurer la paix de l'Europe, ils brisent l'empire allemand : la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg recouvrent une pleine indépendance. La Prusse reste le plus grand, le plus peuplé parmi les états de l'ancien empire, mais au prince qui la gouverne aucun pouvoir n'est reconnu désormais qui lui permette de primer les autres chefs de l'Allemagne. Les liens

fédéraux sont rompus ; le mot Allemagne n'est plus, comme jadis, qu'une expression géographique.

Les états rénovés n'en sont-ils pas moins soumis aux vieilles dynasties ? Et ces dynasties ne gardent-elles pas leur antique esprit militaire ? On aura détruit le militarisme impérial, on n'aura pas détruit le militarisme prussien, non plus que le militarisme bavarois ni le militarisme saxon.

Tous les princes d'Allemagne, du plus grand au plus petit, sont des chefs militaires. Il n'en est pas un qui ne tienne à commander de beaux régiments, qui ne rêve de s'illustrer par des victoires. Tous sont les compagnons de ces pantins méchants, les deux Guillaume, — ces tout puissants qui obéissent à une caste, — et ils s'efforcent de leur ressembler.

Le père est passé maître en fait de cabotinage. Longtemps, l'Europe l'a cru doué d'intelligence : quelques-uns même vantaient la puissance de son esprit, et l'on se rappelle un temps où il était de mode, en France, de priser haut ses gestes et ses paroles. Et pourtant, quelle preuve réelle a-t-il jamais donnée de sa valeur cérébrale ? Il aime à parler, mais ses discours sont grossiers : les derniers que nous connaissions sont d'un sot mégalomane ; il prétend à l'estime des artistes, mais il a composé de mauvaise musique, et il a dessiné de plates allégories ; son activité est d'un brouillon. Il est vrai qu'il a, dans sa garde-robe, la plus riche collection d'uniformes qui soit au monde. Il semblait autrefois mettre sa gloire à maintenir la paix entre les peuples, mais il se gardait de prendre les mesures qui eussent rendu la guerre difficile, et, à la moindre occasion, il prononçait des phrases maladroites. Enfin, il a cédé aux passions de ceux qui l'entourent ; il a voulu s'illustrer par des victoires. Avant la guerre même, par les ordres qu'il faisait donner aux troupes lors des manœuvres où il assistait, il avait prouvé, assure-t-on, la pauvreté de son génie militaire.

Le fils est un débile mental, et de la pire espèce. Il n'est rien, dans ses actes ni dans ses paroles, qui révèle l'être intelligent.

§

Devenu libre, chacun des souverains allemands voudra renforcer son armée ; il écoutera les seuls conseils que lui donneront ses amis de la caste militaire, il sera plein d'esprit guer-

rier. Il encouragera la rancune de son peuple contre des vainqueurs qui, de leur victoire, auront laissé des marques ineffacées.

L'oubli serait-il facile du temps où l'empire des Hohenzollern faisait trembler l'Europe ? Les regards des populations qu'on en aurait séparées resteraient tournés vers la Prusse. Les traditions nées pendant quarante-cinq ans d'union ne mourraient pas, et le souvenir de la défaite commune ne serait pas pour les affaiblir. Toutes les armées d'Allemagne songeraient à la revanche ; toutes la prépareraient, sous les yeux de souverains qui ne sont que des généraux. On chercherait à s'entendre, on en trouverait mille moyens, et l'Europe observerait avec la même inquiétude que jadis les vastes contrées qui s'étendent du Rhin à l'Oder.

§

Comment empêcherait-on les états d'Allemagne de conclure entre eux des traités divers qui renoueraient, en somme, les liens rompus ? Si les traités politiques et militaires étaient négligés, d'abord, on aurait recours aux traités commerciaux, aux traités financiers. La signature de pareils traités, d'ailleurs, serait-elle nécessaire? Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il existe entre les états allemands une union antérieure même à l'union politique : c'est l'union douanière, le Zollverein.

La dissolution du Zollverein serait une des conditions de la paix qu'on n'en tenterait pas moins de le reformer ; et, pour y réussir, on n'aurait pas besoin d'une extrême ingéniosité. De l'alliance douanière, on passerait à l'alliance militaire, à l'alliance politique. L'unité allemande ne tarderait guère à renaître, et l'unité impérialiste, armée, redoutable. Est-il nécessaire d'obliger l'Allemagne à refaire ce qu'elle a déjà fait ?

Les vainqueurs, il est vrai, peuvent interdire aux vaincus de conclure entre eux des traités, de quelque nature qu'ils soient. On admettrait deux degrés dans la souveraineté des états. Les uns, — l'Angleterre, la Russie, la France, — auraient le droit de conclure entre eux tous les traités possibles : leur souveraineté serait entière. Les autres, — la Prusse, la Bavière, la Saxe, — ne jouiraient que d'une souveraineté limitée : ils ne pourraient pas s'entendre pour une action commune, politique, militaire ni commerciale.

On peut admettre que les états, d'un accord unanime, restreignent leur souveraineté. Il est des hommes qui souhaitent ardemment que, pour le maintien de la paix, les traités futurs créent aux gouvernements des obligations nouvelles : on n'aurait plus droit à des armements illimités et les peuples devraient soumettre leurs différends à des tribunaux d'arbitrage. Rien ne serait plus juste. Mais il faut que tous, vainqueurs et vaincus, fassent le même sacrifice ; il faut que tous coopèrent à l'institution des magistratures nécessaires. Si tous n'abandonnaient pas les mêmes libertés, les mesures prises seraient illusoires : le consentement à leur exécution apparaîtrait comme une déchéance, et il n'est point de peuple qui se résigne à déchoir. Tous peuvent abdiquer une part égale de leur souveraineté; les plus forts n'ont pas le droit d'imposer aux plus faibles une souveraineté réduite.

Personne, dira-t-on, n'exprime une aussi absurde prétention. J'en conviens. Mais, à la réflexion, ceux qui veulent anéantir l'unité allemande verront où ils doivent en venir : si le pouvoir attribué aux états reconstitués d'Allemagne n'est pas un pouvoir diminué, l'Allemagne, plus envieuse, plus féroce que jamais, tendra sans cesse à refaire son unité ; elle y parviendra sans grande peine, et, de nouveau, elle cherchera querelle à l'Europe.

§

Ce n'est pas contre l'unité allemande, c'est contre le militarisme allemand que l'Europe doit prendre des mesures.

On ne peut douter que l'Allemagne n'ait, pour le militarisme, un goût profond. Certains de ses savants prétendent qu'elle a dépassé, en politique, les autres nations, parce qu'elle ne tient nul compte de l'individu et cherche l'organisation par l'Etat seul de toutes les forces humaines. Ils n'expriment en somme que leur admiration du militarisme. Ils ne comprennent d'organisation que celle d'une armée. Un chef d'état qui n'est point un général, dont, par conséquent, on discute la volonté, dont on contrôle les actes, semblerait aux Allemands un étrange personnage, s'ils pouvaient concevoir son existence. Ils ignorent la valeur du régime parlementaire, et ils conservent jalousement un état politique assez primitif.

Croire qu'une guerre malheureuse suffise à leur faire comprendre toute leur erreur serait une illusion singulière. L'Al-

lemagne n'est pas près de devenir libérale. Pourtant, lorsqu'elle se verra ruinée pour de longues années, peut-être s'apercevra-t-elle que la caste militaire ne l'a pas conduite dans le meilleur des chemins, et, sans renoncer encore aux idées, peut-être s'éloignera-t-elle des hommes. Il faut que ses adversaires se gardent de toutes les mesures qui pourraient donner à la caste malfaisante le moindre regain de popularité. Il serait néfaste au repos de l'Europe que les hobereaux prussiens pussent crier : « Nous avions fait l'unité de l'Allemagne ; des barbares l'ont détruite ; suivez-nous encore et nous vous la rendrons. »

Loin de démembrer l'Allemagne, il faudrait réduire le nombre des princes qui la gouvernent aujourd'hui, il faudrait amoindrir leur pouvoir. Tous, le roi de Prusse comme le prince de Waldeck, le roi de Saxe comme le duc d'Anhalt, tous aiment la gloire militaire, et leur joie est d'avoir des sujets belliqueux. Une Allemagne centralisée n'aurait sans doute pas la passion militaire de l'Allemagne fédérale.

Les alliés doivent dire bien haut qu'ils n'en veulent point à l'unité allemande, mais à l'empire allemand. Ils doivent chercher le moyen d'affranchir le peuple allemand, de lui permettre de parfaire son éducation. Que la caste militaire, que les princes et les hobereaux ne le dominent plus, et il pensera déjà plus librement ; il se guérira peu à peu de l'amour maladif qu'il a pour les grands ; il s'inclinera moins bas devant ceux qui portent un titre, et peut-être en arrivera-t-il à concevoir qu'une nation n'est pas des plus civilisées quand elle remet à un homme tout le soin de régler son effort. Elle ne tolérera plus le pouvoir personnel d'un empereur.

Que l'Allemagne conserve son unité, que ses charges militaires soient amoindries, et elle oubliera plus vite et plus facilement que démembrée la fausse gloire qu'elle aura due au militarisme. Et puisse-t-elle comprendre enfin qu'un peuple sage cherche à travailler avec les autres, et non point à les dominer.

A.-FERDINAND HEROLD.

HUIT MOIS DE GUERRE ET DE NEUTRALITÉ

Le kaiser Wilhelm II disait un jour au prince de Monaco que l'armée allemande étonnerait le monde si le destin voulait qu'elle s'ébranlât un jour. Et vraiment, les Prussiens avaient perfectionné à tel point l'industrie de la guerre, qui a été de tout temps leur principal souci, que le prestige de leur armée étendait sur le monde entier son ombre comminatoire. Pour éviter que cette formidable machine à tuer, à dévaster, à piller et à incendier s'ébranlât un jour, selon la menace impériale, les chancelleries s'évertuaient à prévenir tout prétexte à conflit ; les diplomates affirmaient en toute occasion les intentions purement pacifiques de leurs gouvernements ; les nations poursuivaient leur indispensable activité économique à travers le monde, en se surchargeant à contre cœur d'armements écrasants ; elles avaient grand soin que leur politique intérieure, aussi bien que l'extérieure, ne pût jamais paraître menaçante. L'Europe redoutait la guerre, elle en avait peur. L'Europe, sauf l'Allemagne. Cette nation de création si récente, cette parvenue ne pensait qu'à la guerre, faisait pour sa marine et pour son armée des sacrifices hors de proportion avec ses vraies ressources ; elle se préparait à des conquêtes qu'il lui fallut si prochaines que l'agression devint inévitable.

Pendant que la politique des autres nations de l'Europe était conciliante, celle de l'Allemagne était arrogante. La diplomatie allemande avait inauguré la manière brutale, le chantage par la menace du recours aux armes. L'effet était sûr quand tout le monde caressait des rêves de paix. Le tsar, en août 1898, proposait une conférence entre les puissances pour établir la paix par le désarmement ; au mois de mai suivant, la Conférence se réunissait à la Haye, élisant pour président M. de Staal, ambassadeur de Russie à Londres,

et M. de Beaufort, ministre des affaires étrangères des Pays-Bas, lisait une adresse de remerciements au tsar, initiateur de la conférence ; vingt-six Etats représentés là signaient les divers protocoles votés. Depuis lors, la Conférence internationale de La Haye a continué ses travaux auxquels ont pris part les jurisconsultes les plus éminents de toutes les nations du monde. On put croire qu'il n'y aurait plus de conquêtes sanglantes, que les conquêtes se feraient par la paix, et que se réaliserait le vœu exprimé par le Congrès de Paris, en 1856, au lendemain de la guerre de Crimée, « que les Etats entre lesquels s'élèverait un dissentiment sérieux, avant d'en appeler aux armes eussent recours aux offices d'une puissance amie ».

L'Allemagne prenait part à tous ces beaux travaux ; elle signait toutes ces conventions dont elle n'a tenu aucun compte ; elle aussi parlait d'arbitrage et de paix, et trouvait des accents doucereux pour certifier de ses dispositions pacifiques, de ses intentions innocentes. Néanmoins, ses budgets prévoyaient sans cesse des dépenses plus fortes pour sa préparation guerrière ; ses contingents s'augmentaient d'année en année ; le tonnage de sa marine prenait le premier rang après l'Angleterre ; le kaiser éclatait en intermittentes rodomontades ; son histrionique activité se plaisait aux allures provocantes auxquelles les autres Puissances opposaient une attitude de réserve correcte. Il déclinait toutes propositions d'entente en vue d'une limitation des armements. Le peuple allemand tout entier entonnait à tout propos la *Wacht am Rhein* et le *Deutschland über Alles ;* le parti pangermaniste rêvait d'un universel *Deutschtum.* Mais le kaiser-Fregoli, avant d'incarner les Bonnot, surgissait tout à coup avec le rameau d'olivier à la main, et il proclamait que son règne serait pacifique, qu'il n'ambitionnait d'autre titre que celui d'Empereur de la Paix !

Duplicité dont devait s'esclaffer, avec ses Eulenburg, ce vaniteux dont Bismarck disait : « Il faut qu'il célèbre chaque jour de l'année son anniversaire », et sur qui le prince de Hohenlohe portait ce jugement : « Le plus fieffé incroyant, le plus parfait égoïste et le plus ingrat des hommes. »

Cette duplicité était utile. La participation aux travaux de la Convention de la Haye, les intermèdes où le *Kriegsober-*

haupt jouait les colombes, servaient à la même imposture. Le mensonge étant le moyen d'expression naturel à l'Allemand, il faut qu'il dise parfois la vérité pour mieux confondre ceux qui l'écoutent, et qui se demandent : Quand est-il sincère? Est-ce quand il braille son *Deutschland über Alles*, ou lorsqu'il se proclame pacifique? Ainsi les nations voisines de l'Allemagne, éduquées dans des idées de paix, s'abandonnant à leurs tendances humanitaires, avec la haute conscience que la civilisation doit remplacer la passion de tuer et de détruire, se laissaient endormir dans une fausse quiétude. Elles avaient trop d'imagination, trop de bon sens et trop de jugement aussi pour supposer qu'il y aurait un être assez fou pour déchaîner un pareil cataclysme. Elles étaient trop honnêtes pour croire qu'un Chancelier d'Empire, surenchérissant sur la brutale assertion de Bismarck, que la force prime le droit, reconnaîtrait la déloyauté et la félonie comme des moyens qui se justifient parce que « nécessité fait loi », et que la signature d'un peuple sur un « chiffon de papier » n'a pas plus de valeur que celle d'un faussaire. Naïvement, les Français se refusaient à croire que l'Allemagne pourrait forfaire à l'honneur ; elle y était pourtant décidée dès longtemps, elle avait tout préparé dans ce dessein, et, sachant bien que nos lignes de défense de l'Est étaient infranchissables pour son invincible armée, — qui s'épuise encore devant elles à l'heure actuelle, — les hordes prussiennes envahirent le Luxembourg et la Belgique, pour frapper la France par traîtrise. Dès son premier geste d'offensive, l'Allemagne, qui ne se sent pas aussi solide qu'elle le proclame, n'hésite pas à se disqualifier, et depuis lors elle a continué.

S'ils ont bercé leurs ennemis dans une fausse quiétude, les Allemands ont commis une erreur grave en mésestimant des adversaires contre qui ils étaient décidés à employer les moyens les plus déloyaux et les plus barbares pour en venir plus rapidement à bout. Toute leur supériorité est basée sur l'affirmation qu'ils en faisaient en tout lieux et hors de propos, avec la grossièreté du malotru, et en s'étonnant que tout le monde n'eût pas pour eux des sentiments d'amitié. Mais la sympathie ne se commande pas ; on ne la gagne qu'en la méritant. Sans doute, l'Allemagne réussissait dans ce qu'on pourrait appeler le *menial work* nécessaire à la civilisation,

dans les besognes inférieures qu'on laisse au soin des subalternes et de la domesticité ; et n'a-t-elle pas les caractéristiques de la valetaille? Cette soumission d'automate à tous les ordres venus d'en haut et servilement obéis, le mensonge et l'arrogance, la fatuité et l'outrecuidance, les sentiments de haine et d'envie, la dissimulation et cette vocation pour l'espionnage qui sont les traits essentiels de la race. Ces traits se retrouvent en temps de guerre sous d'autres formes : la rapine et le pillage, l'assassinat et la férocité, la dévastation et le vandalisme, la félonie, les ruses déloyales, la constante invocation du vieux dieu allemand, *unser Gott, der gute alte Gott*, qui veut garder l'Alsace et la Lorraine et annexer la Belgique et la France.

§

Les Germains se sont surestimés, et ils ont pu constater que rien ne nous avait persuadés d'accepter leur opinion d'eux-mêmes. Les Français sont partis se battre contre eux comme on se résigne à une tâche qu'on a cherché à éviter, mais qui est inéluctable. Nos soldats se battent contre un adversaire pour lequel ils n'ont ni respect, ni admiration, ni affection ancienne; ils ne sont ni étonnés, ni déçus, ni émus, ni déconcertés. Plus que jamais, l'orgueil germanique nous est apparu comme une outrecuidance; le boniment dépassait trop la valeur de la marchandise, et les manifestes des intellectuels n'ont pas même soulevé notre indignation. Quelques sarcasmes, quelques moqueries ont accueilli ces ridicules balourdises, et posément on a procédé à l'inventaire des prétentions germaniques. Ils ont eu tort de provoquer cette vérification; on s'est aperçu qu'ils étaient aussi voleurs que menteurs, et que la plupart de leurs grands hommes s'étaient arrogé des mérites auxquels ils n'avaient aucun droit, avaient usurpé des réputations qui revenaient à d'autres, à des savants qui n'ont rien de teuton. Nous devons bien peu à l'Allemagne. Elle ne s'est imposée à notre respect par aucune de ces influences vivifiantes, aucun de ces élans régénérateurs devant qui le monde s'incline en les subissant volontiers, comme les idées libératrices de la Révolution Française. Elle n'a gagné notre admiration par aucune de ces pensées généreuses pour qui l'humanité s'enthousiasme, par aucun de ces mouvements

artistiques ou littéraires qui laissent leur marque profonde dans le développement de la civilisation.

Cette grossière servilité de l'Allemand, dont il a honte au fond puisqu'il s'en targue, a aggravé chez lui le besoin de mépriser autrui, de rabaisser ceux dont il faut bien malgré tout admettre la supériorité. Les Allemands voyaient la France comme une nation corrompue, livrée à l'anarchie, dégénérée, en proie à toutes les querelles de partis ; une nation qui n'a plus de respect pour rien, qui a perdu cette foi en un dieu dont on proclame l'alliance sur les casques et les boucles de ceinturon : *Gott mit uns !* Ils disaient même, avec un pli de dérision aux lèvres, que la France était une nation qui respectait les traités et observait les conventions ! Elle n'était pas la seule, et si l'Angleterre a pris les armes, c'est que la conception qu'elle a de l'honneur ne lui permet pas de ne faire aucun cas des traités qu'elle a signés, et l'oblige à tenir sa parole, en repoussant avec dégoût les ignominieuses offres pour s'assurer sa complicité. Tout ce qui s'est échangé de télégrammes et de conversations entre les représentants de l'Allemagne et ceux de l'Angleterre, le premier août et les jours suivants, marque davantage le caractère des interlocuteurs : d'une part, la basse coquinerie du valet, le cynisme du forban qui présume une complicité facile si elle est suffisamment rétribuée, et, de l'autre, l'attitude correcte du gentleman et son refus catégorique d'envisager le moindre marchandage.

L'outrecuidance de l'Allemand, sa suffisance de parvenu, unies à son maladroit dédain d'autrui, l'ont rendu inapte — s'il ne l'est par nature — à comprendre le reste du monde. Il a commis ainsi des fautes diplomatiques et politiques que rien ne pourra réparer.

Il n'a vu que ce but : s'annexer des pays contigus à ses frontières, et *vidés de leurs habitants*, en escomptant une victoire prompte, obtenue par les moyens que ses adversaires n'emploieraient pas parce qu'ils sont réprouvés de la civilisation et interdits par les conventions internationales — moyen que la kultur préconise et codifie.

Dans l'extravagante certitude de leur victoire, les Allemands ne s'étaient pas avisés que la guerre est une affaire sérieuse, surtout quand il s'agit d'une guerre qui menace la liberté et l'existence de toutes les nations. Ils ne se sont pas souvenus

de la parole de Napoléon : « Quand un peuple entier est armé et veut défendre sa liberté, il est invincible. » Ils ont maintenant soulevé contre eux des ennemis qui sont puissants et résolus, et c'est sur eux que retombera tout ce que cette guerre aura coûté de ruines matérielles, de sang et de douleur humaine.

§

Pour mener plus sûrement au succès leur agression, les Allemands n'ont pas hésité à violer la neutralité de la Belgique, qu'ils s'étaient engagés à respecter et à *défendre*. Leur plan d'attaque brusquée exigeait cette félonie que nul n'aurait osé, pensaient-ils, leur reprocher après la victoire. Personne, jadis, n'éleva la voix pour protester contre la façon dont Bismarck, avec accompagnement de grossiers lazzi : — « Un peu de diète fera du bien à la santé de Paris, » — affamait les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, les blessés. En 1870-71, par la faute de Napoléon III, les Allemands ont été les plus forts, mais ils n'ont pas eu la victoire, au beau sens de ce mot. Les Perses, aussi, ont été les plus forts, aux Thermopyles, mais n'est-ce pas Léonidas qui est resté le vainqueur?

La victoire ne va pas sans la gloire. Avec le nombre et par la perfidie, on l'emporte parfois, mais on n'est pas vainqueur sans héroïsme et sans honneur. La preuve? Il n'est pas besoin de la chercher dans l'antiquité. Regardez ce qu'ont fait la Belgique et la Serbie. Vers qui vont la sympathie et l'admiration du monde? A qui le monde adresse-t-il sa réprobation et sa flétrissure?

Quel que soit le résultat de cette guerre, l'Allemagne n'en sortira pas vainqueur. La Germania bardée de fer, casquée de fer, armée et menaçante, a perdu sa défroque de simili-Pallas. Elle fut la mégère de bas-faubourgs qui s'est vautrée dans le sang des habitants paisibles d'un pays neutre, et qui a tout de suite oublié ses rêves d'hégémonie mondiale dès qu'elle put se ruer au stupre et à l'ivrognerie. Les caves de la Champagne comptent sans doute pour quelque chose dans leur défaite de la Marne!

Peu lui importait, au début, d'écrire des pages infamantes au livre de l'histoire. Les jugements de l'histoire? Quand on est le plus fort, on les fausse, et on rejette son opprobre sur

le vaincu. Les témoins se taisent, et les flatteurs approuvent.

> *Donec eris felix, multos numerabis amicos,*
> *Tempora si fuerint nubila solus eris !*

Mais il est une justice immanente, à qui seule appartient la vengeance, et qui eut tôt amené les *tempora nubila.*

Au livre de l'histoire, l'Allemagne a écrit des pages qui sont l'ineffaçable témoignage de son infamie; les forfaits qu'elle y a inscrits sont sans nombre : ses viles propositions de louches marchandages à l'Angleterre; son invasion de la Belgique, dont elle avait garanti l'inviolabilité ; les massacres de non-combattants, les viols, le pillage, les incendies, la destruction de Louvain, d'Ypres, d'Arras, de Furnes, des cathédrales de Malines et de Reims, toute la sauvage dévastation et la souillure des régions que ses armées ont traversées ; la déportation des populations; le jet de bombes par des avions et des aéronefs sur des hôpitaux, sur des ambulances, sur des villes ouvertes où des femmes, des enfants et des vieillards seuls furent tués ou blessés; le bombardement sans aucune excuse militaire de localités sans défense sur les côtes de l'Angleterre; le torpillage sans avertissement, par des sous-marins, de bâtiments de commerce belligérants ou neutres, les calomnies répandues sur la noble et fière Belgique...

§

On a tenu le compte de tous ces crimes; on a énuméré toutes ces atrocités; il y a fallu des volumes, qui ont soulevé l'indignation de ceux qui en ont lu seulement quelques pages. Tout cela, c'est la mise en pratique, par le soldat, des théories de la guerre énoncées au livre de l'état-major allemand, et des savants à livrée impériale ont inventé des pastilles incendiaires à l'usage des armées du kaiser, et fait breveter des appareils à projeter des essences enflammées sur l'adversaire. L'incendie, le pillage, le viol, le meurtre et les fusillades sont recommandés comme des moyens excellents de vaincre en terrorisant. Aux citations qu'on a faites de ce fameux *kriegsbrauch*, il convient peut-être d'opposer un extrait du manifeste adressé, en 1796, aux armées d'Italie par le général Bonaparte :

Il est un devoir qu'il faut que me juriez de remplir : c'est de répri-

mer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats. Sans cela vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de vos frères morts au combat, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaît que les lois de la force. Mais investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage, sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers.

Chaque fois qu'elles se sont avancées en pays envahi, que ce soit en Belgique ou en France, en Serbie ou en Russie, les armées allemandes et autrichiennes, obéissant aux théories de l'état-major, ont perpétré les pires crimes. Depuis qu'elles ont dû reculer en déroute jusque sur l'Aisne et qu'elles ont été vaincues sur l'Yser, sur la Lys et sur l'Oise, les troupes allemandes n'encourent plus d'aussi graves accusations, sans doute parce qu'elles n'ont plus eu l'occasion d'envahir de nouvelles régions. Au contraire, elles les évacuent malgré les menaces du kaiser qui proclamait qu'attaqués de toutes parts par des voisins jaloux les Allemands paisibles allaient se lever pour combattre comme des lions. Mais n'est-cc pas Phèdre qui a dit qu'une armée d'ânes menée par un lion vaut mieux qu'une armée de lions menée par un âne?

Nos soldats s'accordent à dire que les Allemands se font tuer avec courage. Oui, sans doute, il n'y a pas que des pleutres de l'autre côté du Rhin, et, dans la bataille loyale, les combattants arrivent toujours à s'estimer. Mais où est le courage personnel à lancer des jets d'essence enflammée sur les défenseurs de nos tranchées; à placer des ouvriers mineurs, des femmes et des enfants, des civils de tout âge devant une colonne de troupes; à laisser tomber, du haut des nues dans la nuit noire, des bombes sur des gens qui dorment ?

N'est-ce pas là des faits suffisants pour prouver que la guerre actuelle est une lutte d'idéal, un conflit entre deux morales, entre le droit et la négation du droit? Cette guerre menace, par ses excès, d'aboutir à l'anéantissement de tout sentiment humain, à la suppression de tous les usages obser-

vés jusqu'ici par les peuples civilisés. La passion de détruire et de dévaster ne connaît plus de frein. Les Allemands qui exercent de si implacables représailles sur d'innocentes populations, au moindre soupçon de résistance, fournissent eux-mêmes la mesure de ce que mérite un soldat armé des engins les plus meurtriers qui tue sans risque des non-combattants.

§

Ce sera un terrible précédent si le monde accepte en silence le principe qu'il est loisible au plus fort d'avoir recours aux pires moyens pour l'emporter; de survoler des bourgs paisibles en pleine nuit et d'y déverser la mort et l'incendie ; de couler en pleine mer, sans avertissement, sans visite préalable, tous les bâtiments neutres ou autres ; de traiter comme une « sinistre farce », selon le mot du Président Roosevelt, les engagements pris à la Haye. Serait-il besoin, pour protester, d'autre chose que de parler au nom de l'humanité, de la civilisation, du droit des gens?

Les protestations n'ont pas manqué en dehors des pays belligérants. Le plus grand nombre furent individuelles, ou prononcées au nom d'un groupe. On ne saurait ni les citer, ni les énumérer toutes. Du reste, ce fut la tâche de la presse quotidienne, dont M. Alfred Capus a si exactement défini le rôle. « Elle a été, dans chaque pays, entièrement responsable de l'opinion publique, laquelle, dans cette guerre, était un des facteurs essentiels de la situation ». Et c'est elle aussi dont l'effort est prépondérant dans un autre domaine, où il s'agit de « vaincre le commerce et l'industrie ennemis, la philosophie, la littérature et l'art ennemis, en un mot d'arracher à jamais la France, pour ne parler que de la France, à la lourde, à la néfaste, à la mortelle influence de l'Allemagne (1) ».

C'est par la presse que les Allemands ont cherché à influencer l'opinion publique dans les pays neutres, ce qui leur valut de vigoureuses répliques. Celle du savant naturaliste américain, le vénérable Mr John Burroughs, qu'a publiée la *New York Tribune*, est des plus caractéristiques :

Dans la crise actuelle, notre pays doit se montrer très tolérant à l'égard des méthodes auxquelles aura recours la Grande-Bretagne

(1) *Revue hebdomadaire*, 13 mars 1915.

sur la haute mer. L'Angleterre a tout en jeu, et elle livre des batailles qui sont aussi les nôtres. Nous n'y risquons autre chose que les énormes profits de quelques-uns de nos monopoles, de nos rois du pétrole, de nos rois du cuivre, et nous savons qu'ils ont bec et ongles pour réussir à surnager... Les faits sur lesquels nous jugeons l'Allemagne sont écrits en lettres si grandes que n'importe qui peut les lire en courant. Ils sont écrits en lettres de feu et de sang à travers la face de tout un royaume. Ils sont écrits avec des cités en flammes, des cathédrales démolies, des bibliothèques incendiées, des extorsions d'indemnités, des bombes jetées du haut des airs sur des femmes et des enfants sans défense, et soulignés par l'esprit insolent et outrecuidant qui les accompagne... Les douleurs de la Belgique, les crimes de l'Allemagne sont des faits d'aujourd'hui qu'aucun laps de temps ne parviendra à atténuer. Le temps en adoucira la cruauté ou en tempérera la terrible réalité, mais les meurtres et les spoliations commises dans cet admirable et paisible petit Etat resteront à jamais l'une des pages les plus noires de l'histoire moderne.

La cause des Alliés est gagnée pour nous, parce qu'elle est la cause de la civilisation. Elle est la cause de la moralité internationale. Elle est la cause des Etats neutres. Elle est la cause du faible et de l'innocent contre l'inhumain et le puissant. Elle est la cause de notre héritage de paix et de bonne volonté envers les hommes, contre l'infernal esprit de guerre à la fois rampant, arrogant, ivre d'une avidité de conquête.

Non, tant qu'on ne nous bouchera pas les yeux pour nous empêcher de voir, tant que nos cœurs ne seront pas changés en pierre, tant que notre sens de ce qui est juste et de ce qui est injuste n'aura pas été émoussé et obscurci par la kultur germanique, tant que nous serons capables de juger sainement, nos sympathies dans cette guerre ne pourront être que ce qu'elles ont été dès le début.

Je pourrais citer beaucoup d'autres déclarations aussi nettes que celle de Mr Burroughs. Les journaux quotidiens ont donné la version de celles qu'ont faites les Américains qui sont les plus connus de ce côté-ci de l'Atlantique; celle, entre autres, du Président de l'Université Columbia, le professeur Nicholas Murray Butler, qui, dans un jugement motivé, sans réplique possible, a mis les torts du côté de l'Allemagne. Ce fait est d'autant plus important que les Germano-Américains comptaient déjà le Président Butler au nombre de leurs partisans, pour cette raison qu'il étudia à l'Université de Berlin, il y a trente ans, et qu'il est commandeur de l'Aigle Rouge.

§

La campagne de propagande allemande aux Etats-Unis, soutenue et favorisée par plusieurs millions d'Américains d'origine germanique plus ou moins récente, et quelques renégats stipendiés, tristes personnages prêts à se vendre au plus offrant, n'a pas été sans causer en France une certaine anxiété. Dans toutes les classes de la population française, on garde pour la grande République des Etats-Unis des sentiments d'affection naturelle que rien ne saurait ébranler, mais qui sont d'autant plus susceptibles qu'ils sont profonds et sincères. Dans nos écoles communales, comme dans nos collèges et lycées, les maîtres enseignent l'histoire des Etats-Unis ; les noms de Washington et de Franklin sont bien plus familiers aux écoliers que ceux des ministres de Louis XV. Nous savons qu'à l'origine du soulèvement des colonies ce ne fut pas pour la question d'argent des taxes, mais pour le principe que les Américains résistèrent. Nos manuels d'histoire citent la déclaration de Washington : « De quoi s'agit-il, et sur quoi disputons-nous ? Est-ce sur le paiement d'une taxe de six sols par livre de thé comme trop lourde ? Non, c'est le droit seul que nous contestons. » La révolution américaine est née du droit : c'est là sa noblesse et sa grandeur.

Quelle figure serait plus sympathique à la démocratie française que celle de Washington ? Le portrait qu'en a donné Guizot, dans sa biographie du héros de l'Indépendance, nous l'a rendue familière dès l'enfance :

Né dans les premiers rangs de la Société coloniale, élevé dans les écoles publiques, au milieu de ses compatriotes, il arrivait naturellement à leur tête, car il était à la fois leur supérieur et leur pareil, formé aux mêmes habitudes, habile aux mêmes exercices, étranger, comme eux, à toute instruction élégante, à toute prétention savante, et ne demandant rien pour lui-même, ne déployant que pour le service public cet ascendant qu'un esprit pénétrant et sensé, un caractère énergique et calme assurent toujours dans une situation désintéressée.

Lorsque le Congrès de Philadelphie proclama, le 4 juillet 1776, l'indépendance des treize colonies, la déclaration qu'il vota s'inspirait des idées philosophiques répandues par les écrivains français, et surtout des maximes du *Contrat social*,

de Jean-Jacques Rousseau. Et deux ans plus tard, à l'appel de Franklin, qui « arracha la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans », les jeunes nobles français, dont le marquis de Lafayette, s'embarquaient pour offrir leur épée à ceux qui combattaient pour leur indépendance. Et deux ans après encore, alors que les Américains fléchissaient, n'est-ce pas le corps d'armée conduit par Rochambeau qui vint assurer le triomphe d'une si juste cause, triomphe auquel la flotte française n'avait pas peu contribué par son blocus qui empêcha le ravitaillement du général anglais Cornwallis, dont la capitulation, le 19 octobre 1781, détermine la fin de la guerre.

En quelque coin de France qu'il s'aventure, un citoyen des Etats-Unis est assuré du cordial accueil de nos provinces dès qu'il se révèle « Américain », mot de passe quasi magique. Aussi le peuple de France tient-il particulièrement à la bonne opinion de ses amis d'Outre-Mer ; il veut qu'on leur explique que, lui aussi, maintenant défend sa liberté et son indépendance contre la scandaleuse agression des mégalomanes germaniques, et que la France, avec les Alliés, assume le périlleux honneur de combattre pour la défense du droit et de la justice.

C'est un réconfort pour l'opinion publique française de savoir qu'avec les Universités l'ensemble des classes éduquées et pensantes des Etats-Unis sont du côté des Alliés — Belges, Français, Anglais, Russes et Serbes — avec une ferveur que rien n'entame.

L'hostilité, ou seulement l'indifférence des Etats-Unis sont inconcevables pour un Français, car la Déclaration d'Indépendance n'a-t-elle pas précédé notre Déclaration des Droits de l'Homme, et ne sont-ce pas les mêmes principes qui les ont dictées l'une et l'autre ? Le Congrès de Philadelphie a dit :

Nous regardons comme incontestables les vérités suivantes : que tous les hommes ont été créés égaux et qu'ils ont été doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; que parmi ces droits sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur ; que, pour assurer ces droits, les gouvernements ont été établis par les hommes et qu'ils tirent leur juste autorité de ceux qui sont gouvernés ; que quand un gouvernement ne tend point à ces fins, le peuple est en droit de le changer, de l'abolir et d'en établir un nouveau, fondé sur les principes qui lui paraîtront les plus convenables à sa sûreté et à sa félicité.

Est-ce que, dans leur ambition d'hégémonie, les Allemands invoquent une idée généreuse comparable à celle-là ? Ils veulent asservir le monde entier à l'esclavage du *Deutschtum*. L'Allemagne au-dessus de tout ! Ce n'est même pas du patriotisme, car le vrai patriotisme n'est compatible qu'avec les idées de justice, d'honneur et de liberté. La grandeur matérielle et la force brutale dont se vantent les Allemands sont peu de chose à côté du droit et de l'honnêteté, et bien plus, elles sont une menace à cet idéal de la vie digne d'être vécue, pour lequel les Américains d'autrefois, ceux qui ne s'appelaient pas des Germano-Américains, ont combattu pendant plusieurs années, et dont ils ont formulé les principes immortels dans la Déclaration d'Indépendance, si fidèlement commémorée chaque année.

§

Après la victoire qu'il leur faut remporter complète sur les envahisseurs de la paisible Belgique, ni l'Angleterre ni la France ne se flattent de la ridicule prétention d'asservir des peuples, de régenter le monde. Nous combattons pour un idéal, pour la justice et pour l'humanité, sans nous imaginer présomptueusement que le bonheur de l'espèce humaine est inséparable de la suprématie de notre race. La kultur germanique n'a rien qui nous tente ; nous n'y voyons qu'une sorte de dressage de chiens savants. Sans doute on la présente au monde comme un article de foi, on veut l'imposer au nom d'un bon vieux Dieu allemand qui approuve les atrocités ; mais le monde la refuse, il la ridiculise et la condamne, cette kultur *made in Germany* pour la consommation germanique, qui a abouti à la formation de cerveaux comme ceux des intellectuels signataires des manifestes et élucubrations vésaniques d'où l'on a conclu à un cas de folie collective.

Dans un pays de liberté, aux Etats-Unis, comme en France et en Angleterre, l'opinion aurait d'avance réprouvé le déni du droit des peuples et de la violation des traités. Peut-on un instant concevoir un Président des Etats-Unis transmettant au Congrès des déclarations et des aveux tels qu'en fit le Chancelier Bethmann-Hollweg devant le Reichstag ? Ceux qui détiennent l'héritage de liberté des colons de la Nouvelle-Angleterre auraient-ils supporté d'entendre jusqu'au bout les

théories monstrueuses du « chiffon de papier » et de la nécessité qui fait loi ?

La démocratie prémunit contre les poisons du militarisme et de la conquête. L'idéal démocratique est opposé à l'idéal autocratique, et la civilisation ne peut avancer sur deux plans ; il lui faut les libertés politiques, sans quoi l'individu reste asservi à l'Etat et les initiatives personnelles font défaut. Sans la liberté d'opinion, l'Etat perd toute conscience. Les peuples qui s'en remettent à une dynastie du soin de les gouverner sans un contrôle suffisant deviennent intellectuellement et moralement des esclaves. Comment les meilleurs instincts de l'individu ne seraient-ils pas faussés par des méthodes de kultur qui sont la déformation organisée des cerveaux, qui exploitent les craintes, l'orgueil, l'appétit de gain et de bien-être de tout un peuple, qui égarent et abusent son amour naturel de la patrie, ses vertus de sacrifice et son sens du devoir ?

Le pamphlétaire qui dénonça jadis les mœurs contre nature des familiers du kaiser, Maximilien Harden, ne cesse, dans sa *Zukunft*, de reprocher à ses compatriotes leurs hypocrites tentatives de justification ; il sait bien qu'elles ne convaincront personne : les faits sont là qu'on ne peut ni nier, ni atténuer. Sans ambages, à sa manière brutale, il les adjure de convenir, et il proclame lui-même qu'ils ont fait la guerre comme on entreprend une « affaire » ; la guerre est leur « grande industrie » et ils l'ont préparée dans le but tout simple — et solidement matériel — de s'enrichir aux dépens du voisin ; ce n'est pas la compétition du commerce, c'est du cambriolage. D'ailleurs Harden a été précédé par d'autres. Bernhardi prévoyait, il y a quelques années, que l'agriculture et l'industrie allemandes cesseraient bientôt d'assurer un travail rémunérateur à une masse de population qui augmente dans des proportions excessives.

Nous avons besoin d'accroître notre empire colonial, écrit-il ; mais nous ne pouvons le faire qu'au détriment des autres Etats... Il ne reste donc qu'à jeter dans la balance décisive la force de nos soixante millions d'hommes.

Plus récemment, après avoir remarqué que « ce n'est qu'après l'unification et l'affermissement politiques de l'Allemagne que les entreprises économiques des Allemands pou-

vaient prendre des proportions mondiales », le prince de Bülow ajoutait cette menace significative :

> Quand l'empire vit sa situation assurée en Europe, alors seulement il put penser à prendre fait et cause pour les intérêts auxquels, dans tous les pays de la terre, l'esprit d'entreprise des Allemands, leur activité industrielle, leur audace commerciale avaient donné naissance (1).

La formule est moins brutale que celle de Bernhardi, mais elle exprime la même pensée, que Harden énonce chaque semaine avec cynisme. Car ne ce sont pas là des citations découvertes après de pénibles recherches. Tout cela est répété à satiété dans les ouvrages les plus populaires comme dans les travaux des historiens les plus cotés ; et partout ces prétentions sont soulignées avec insistance par « cet esprit insolent et outrecuidant » qui les inspire.

Avec une complaisance un peu lourde, le Prince de Bülow compare à maintes reprises la puissance militaire de l'Allemagne moderne à celle de l'Empire Romain, et il promet à la dynastie prussienne un « avenir mondial ». Le voilà maintenant à la rescousse pour essayer de sauver cet avenir mondial, qui se défend « sous l'eau » avec des sous-marins, et de sauver aussi cette dynastie prussienne dont le trône chancelle. C'est à Rome même qu'il s'évertue à cette besogne de sauvetage, et ses souvenirs classiques peuvent lui suggérer cette pensée que Rome, fondée par une tourbe d'indésirables, dirait-on de nos jours, a été le berceau du droit en même temps qu'elle étendait sa puissance tout autour de la Méditerranée.

La puissance germanique est toute basée sur la force. La kultur exalte la force et en justifie les excès ; elle en fait la théorie que tout un peuple a charge d'appliquer. En temps de paix, cela nous donne une diplomatie de *bullies*, de « malotrus », — une concurrence commerciale déloyale et tracassière, — un militarisme insolent et irascible, capable des abjectes polissonneries de Saverne ; et en temps de guerre c'est l'épanouissement du système, avec les manifestes de présomptueux intellectuels, le mépris de tous les droits, l'effroyable nuée de

(1) Prince de Bülow : *la Politique Allemande*, traduit par Maurice Herbette, ministre plénipotentiaire ; Charles-Lavauzelle

sauvages dont les dossiers d'atrocités constituent les faits d'armes.

§

Les peuples de la terre s'étaient crus parvenus à un autre degré de civilisation ; ils avaient établi leur existence sur des idées identiques de justice et de liberté ; ils vivaient sur un plan d'organisation commun qui tendait à s'éloigner de la barbarie.

Le continent américain tout entier est constitué par des Etats dont les institutions ont pour base l'indépendance, par des démocraties nées de cet obscur besoin qu'a éprouvé l'homme de se libérer et de s'augmenter. Quelle opinion doivent-elles avoir de la vieille Europe où, à côté de démocraties, de républiques, de grandes nations en marche vers la liberté, on a laissé subsister des puissances anachroniques, des monarchies qui sont le monstrueux produit de la passion d'opprimer exercée par une caste, par une dynastie, par un individu? Pour des questions d'ambition, d'orgueil, de suprématie, un souverain n'hésite pas à jeter des peuples les uns contre les autres, à provoquer les plus sanglants conflits, les ruines irréparables. Mais une démocratie où la liberté politique contrôle le gouvernement n'a jamais de tendances au militarisme, à l'impérialisme, à la politique d'agression. Les républiques américaines ne se proposent pas de rivaliser d'armements pour paralyser leur activité économique et le développement des richesses de leur sol. Seule, la vieille Europe offrait le spectacle d'une rivalité de puissances militaires plus fortes que le monde n'en avait jamais vu.

Pourquoi avait-on créé cet énorme appareil de force armée qui menaçait de déborder sur le monde entier ? Parce qu'en Allemagne un peuple de proie, les Prussiens, réussit à asservir des populations germaniques disposées à la soumission et subordonnées par nature ; parce que ce peuple, pris de folie, poussé à la mégalomanie par ses succès matériels, se mit en tête que sa race était supérieure, qu'elle devait, par droit divin, subjuguer toutes les autres et imposer sa domination au monde entier. Pour réaliser son rêve délirant, ce peuple créa une puissance militaire qu'il voulut irrésistible, qu'il proclama invincible, et dont il menaçait à tout instant ses voisins.

Bien qu'ils n'eussent aucun goût pour le militarisme et qu'ils fussent effrayés d'une guerre dont ils supputaient les ruines et les deuils, les peuples voisins étaient entraînés à d'écrasants sacrifices pour opposer quelque résistance aux hordes germaniques qui devaient tout balayer sur leur passage.

Au lieu de créer des écoles, de construire des voies ferrées, des canaux, des routes, au lieu de lutter contre la misère et de favoriser la prospérité matérielle et spirituelle de la nation, il nous fallait tous les ans consacrer des sommes toujours accrues aux dépenses imposées par la nécessité de répondre aux armements d'année en année plus menaçants de l'Allemagne. Les débats du Parlement, lors de la discussion des budgets de la guerre et de la marine, sont là pour démontrer irréfutablement que le pays se résignait à ces sacrifices accablants, sans exaltation ni fanatisme, sans esprit d'intimidation ni de provocation. Il votait ces dépenses avec la claire conscience de remplir un devoir patriotique, de sauvegarder l'indépendance de la patrie, de préserver sa liberté, ses traditions nationales et son héritage historique, mais il n'y attachait aucune idée d'agresssion, il ne l'accompagnait d'aucune parole, d'aucun geste, d'aucune attitude de défi.

Aucun mensonge, aucune fourberie germaniques ne prévaudront contre cette vérité que la France démocratique aspirait à la paix pour la prospérité de son labeur ; elle voulait se tenir prête à la lutte, mais pour la riposte seulement, pas pour l'attaque, et aussi pour assurer la sécurité de son geste pacifique de semeuse. Et c'est une vérité aussi, mais une vérité exécrable et néfaste, celle-là, que l'Allemagne prussianisée des Hohenzollern aspirait à la guerre pour satisfaire ses convoitises et sa cupidité; son militarisme barbare exaltait jusqu'au fanatisme les sentiments de haine et d'arrogance qui sont l'essence du patriotisme germanique; son pouvoir militaire devenait une menace universelle, un engin d'asservissement et de domination ; l'Allemagne prévoyait la guerre et la préparait méticuleusement parce qu'elle savait que les témérités de son commerce et de son industrie, les audaces de sa finance, hors de toute proportion avec ses ressources, l'accuIeraient à une agression soudaine contre ses voisins riches et prudents, dont elle viderait le trésor et annexerait les régions les plus industrieuses. Dans la frénétique ivresse de sa formidable pré-

paration militaire, le peuple allemand s'est lancé, en une ruée unanime et sans réserve morale, dans la plus redoutable aventure de domination militariste que l'outrecuidance humaine ait jamais conçue.

§

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on se reporte au premier mois de la guerre, à l'époque où « les Allemands descendaient sur nous », selon l'expression adoptée par les Parisiens qui n'ont pas quitté leur ville et qui, avec une courageuse sérénité, refoulèrent leurs angoisses et espérèrent malgré tout dans le salut de la patrie.

C'était l'agression, la surprise de l'attaque déloyale, la ruée sur des contrées qu'aucune forteresse, qu'aucune armée ne protégeait. L'irruption allemande se brisait contre nos places-fortes de l'Est. Mais une fois rompue la barrière belge de la Meuse, rien n'arrêta plus les corps d'armée du kaiser, qui se livrèrent aux plus féroces représailles sur les populations sans défense de la paisible Belgique. Et l'invasion de la France se poursuivit devant l'inéluctable retraite des troupes françaises trop peu nombreuses pour soutenir le choc. Les victoires étaient faciles qu'annonçait l'état-major allemand, les généraux entraient sans coup férir dans les villes dont ils annonçaient la « prise » aux populations délirantes d'outre-Rhin, impatientes de les savoir à Paris.

Lorsqu'enfin, après quatre semaines de recul, nos armées furent prêtes à opposer une résistance sérieuse, lorsque l'on put enfin cogner dans le mufle du monstre, ce fut la déroute de la soi-disant invincible armée ; ce fut notre victoire de la Marne.

Mais, jusque-là, les Allemands prirent pour certain leur triomphe ; et pas eux seulement, mais tous ceux qui, dans les pays non belligérants, savaient de quelle formidable machine de guerre disposait l'Allemagne, quelle prodigieuse organisation avait précédé l'attaque et seconderait les opérations. On peut bien supposer que les gouvernements neutres donnèrent la France pour vaincue, tant s'était imposé le prestige germanique. Sans doute, plusieurs peuples de l'Europe frémissent de l'impatience de se joindre aux alliés, et, peut-être, trouve-t-on chez nous qu'ils tardent beaucoup à nous apporter une aide qui n'est pas sollicitée, et dont toute la responsabilité doit

incomber aux gouvernements qui ont la charge des destinées de leur pays.

Sachons attendre. L'« entreprise » allemande est tenue en échec, et cet échec délabre, lentement peut-être, mais sûrement, le prestige germanique. Tout le clinquant dont s'était cuirassée l'agressive Germania, l'accoutrement belliqueux dont elle avait affublé disgracieusement ses plantureuses formes ont cessé de faire peur. Ses défaites, sur les deux fronts, où elle se défend désespérément, ont montré, aux nations alarmées et anxieuses demeurées en dehors du conflit, qu'elle est vulnérable. Ses pertes en combattants dépassent deux millions d'hommes, son commerce est paralysé, ses ravitaillements sont interceptés et elle ne doit plus compter que sur ses propres ressources; ses mesures financières l'amènent à la banqueroute; et elle a subi d'autres pertes aussi, des pertes morales qui ne s'évaluent pas en chiffres. Les forfaits qu'elle a perpétrés cyniquement tant qu'elle a cru à son triomphe, l'inutile destruction d'œuvres de beauté comme la cathédrale de Reims ou les halles d'Ypres constituent à son endroit une inculpation dont il ne lui sera pas possible de se justifier.

Les neutres, maintenant, ont des éléments suffisants pour éclairer leur opinion. Ils sont à même de discerner ce que serait l'Europe, et ce qui menacerait le monde, si l'Allemagne avait vaincu la France, si elle l'emportait sur les Alliés. Après quarante ans de préméditation, l'Allemagne s'est résolue brusquement à l'agression contre des adversaires pris au dépourvu; la lutte s'est engagée contre une monstrueuse puissance de servitude et de barbarie que les neutres ne sont pas moins intéresssés que les belligérants à voir anéantir. L'opinion publique, chez les nations alliées, comprend la gravité de l'heure et elle approuve le pacte qui les engage pour « aller jusqu'au bout », jusqu'à ce que soit exterminé le militarisme prussien.

De nombreux groupements d'outre-Rhin sollicitent du gouvernement impérial la permission de discuter les conditions de la paix. Nous ne savons si ce symptôme dénote la lassitude, l'ignorance du véritable état des hostilités, ou s'il dissimule un mouvement d'opinion qui pourrait devenir dangereux pour le despotisme dynastique et militaire.

En tous cas, il ne peut y avoir de paix que celle que les

Alliés sont disposés à conclure à leur heure et avec les représentants responsables du peuple allemand. Et après la paix, quand les Alliés auront réparé les ruines accumulées par les envahisseurs, et qu'ils seront retournés aux travaux pacifiques, les Allemands resteront avec leur prestige perdu, leur arrogance humiliée, leur honte étalée, et le mépris du monde civilisé.

HENRY-D. DAVRAY.

REVUE DU MOIS

EPILOGUES.

Mon retour à Paris. — La guerre m'a surpris en province, dans une petite ville de Normandie où j'essayais de me reposer, mais qui n'était qu'un cadre nouveau à mon occupation habituelle, qui est de méditer sur les problèmes du jour et d'écrire mes méditations. Dans le train qui m'emportait j'avais bien lu les télégrammes qui racontaient l'attentat de Sarajevo, mais je le considérais comme un des nombreux épisodes de l'agitation des Balkans et je n'y avais prêté qu'une médiocre attention. Mes yeux se fixaient sur le paysage que j'aime à retrouver chaque année à la même saison. Je songeais aux petits plaisirs, si différents de ceux de Paris, qui m'attendaient et où je ne prévoyais d'autres surprises que celles que ménage la température. Fera-t-il beau, pourra-t-on s'asseoir dans le jardin et aller se promener au bord de la mer parmi les enfants et les jeunes femmes? Découvrirai-je de l'inconnu dans ce pays qui n'en contient probablement guère pour moi? Mais il y a tant de manières de regarder les choses et de les interroger, que leur aspect et leur langage peuvent encore surprendre celui qui croit le mieux les connaître. Quand je vais dans ce coin de la Normandie, je m'intéresse à l'histoire locale. La France tout entière est un livre d'histoire que l'on peut feuilleter avec fruit. Il n'est presque pas une maison, une pierre, qui n'ait un passé, qui n'ait été témoin ou de grandes choses ou de choses curieuses. J'étais dans un pays où la domination anglaise a laissé des traces. Le souvenir de la Révolution y est encore vivant. Cette année je m'intéressai particulièrement aux souvenirs qui se dérobent sous la poussière ou sous la mousse; j'allai revoir les châteaux des environs qui cachent leurs ruines parmi les hêtres et parmi les pommiers. J'allai aussi vers la mer. Je renaissais sous le soleil tempéré, au milieu des roses nouvelles qui parfumaient l'air attiédi du soir. Juillet passa. Les derniers jours cependant avaient été plus sombres. De vilaines nouvelles commençaient à emplir les journaux, une inquiétude commençait à peser, mais la nature était si calme, si pacifiante! On attendait malgré tout le coup de tonnerre de la paix, ce fut celui de la guerre qui retentit.

Le samedi premier août, à cinq heures du soir, comme nous étions réunis pour le goûter, tout à coup, le bourdon de la cathédrale sonna le tocsin. On comprit. Le lendemain, dimanche, il ne se passa rien.

Il y avait seulement un peu plus d'animation à la gare où affluaient en grand nombre les soldats en congé qui rejoignaient leurs corps. Le trois et les jours suivants. la vie sociale commence à se désorganiser. Des boutiques se ferment. La mobilisation s'étend peu à peu. De jour en jour, des hommes disparaissent. Enfin, la ville ne semble plus peuplée que de femmes, de vieillards et d'adolescents. A la fin du mois, le monde semble changé. Les journaux ne paraissent plus que sur un feuillet. Longtemps les chemins de fer n'ont servi qu'à des concentrations de troupes. A ce moment la vie semble reprendre un peu, mais bientôt, ce sont les trains de blessés qui chargent les voies. Çela dura jusqu'à la fin de septembre, qu'un nouveau personnel ayant été recruté, tant pour les postes que pour les chemins de fer, on recommença à recevoir lettres et journaux. Au premier train express fonctionnant enfin, j'ai pu m'échapper. Quelle prison que la campagne malgré soi, que les heures y sont longues !

Cette petite ville, où j'ai eu mes premières impressions de la guerre, n'est pas la campagne, telle que la conçoivent les campagnards, mais c'est bien la campagne, telle que la conçoivent les Parisiens. Les maisons ont presque toutes un jardin, surgissent de la verdure, et les personnes demeurent là, vivent presque exclusivement chez elles, jalouses de fuir les autres regards. Donc la petite ville ressemble assez de tout temps à un désert. Dans les circonstances nouvelles l'impression s'accentue jusqu'à devenir effroyablement pénible. Au lieu de la paix, c'est la mort. Alors il faut vivre sur soi-même. La calme petite ville de la province française est à peine un refuge possible en temps de calamité publique, dans ces soirs où la douceur du ciel se voile de sang. Jamais je n'ai mieux senti la vérité de ce mot d'Amiel que le paysage est un état d'âme. Ce ne sont pas les collines, les arbres, les visions, le ciel mauve ou noir que nous découvrons, c'est notre pensée qui se reflète dans ces apparences. Un paysage n'est pas triste ou gai, plat ou pittoresque : il est ce que nous sommes nous-mêmes. Nous le créons à chaque instant. Aucune des beautés de l'automne ne pouvait me rasséréner un instant. J'étais lugubre, la nature était lugubre. Comme je fus injuste pour ce pays charmant ! Il me paraissait bête : je le regardais avec des yeux de bête. Et je l'ai fui, pour retrouver à Paris des impressions analogues. Il n'y avait qu'un remède : ne pas penser. Mais ce n'est pas à la portée de tout le monde.

A Paris, à l'arrivée du train à la gare des Invalides, la situation n'a aucune apparence anormale. Nous sommes au 6 octobre. On dirait la rentrée ordinaire des villégiatures. Les voitures abondent, fiacres et autos. Cependant, comme j'attends mes bagages dans une voiture découverte, j'aperçois que le ciel, plus noir que d'habitude,

est traversé par de grandes bandes lumineuses : ce sont les rayons des projecteurs électriques.

Paris est surveillé : premier malaise. J'avais pensé déjà à l'ennemi invisible, mais, cette fois, je le sens. Des gravures qui illustrent les romans de Wells me deviennent une réalité. Ce fut ma première impression forte. Je ne dirai rien de celles qui suivirent, parce que trop de personnes les ont éprouvées aussi. Je me suis retrouvé peu à peu moi-même ou plutôt je retrouve une partie de moi-même, ne sachant pas encore aujourd'hui si je retrouverai jamais le reste.

REMY DE GOURMONT.

LITTÉRATURE

Charles Muller. — Charles Péguy.

La guerre a subitement interrompu toute la production littéraire, et il n'y a plus que dans quelques rares revues et quelques journaux que l'on trouve quelques pages d'écrivains. Ce n'est pas l'instant de juger cette littérature d'actualité ; il suffit qu'elle ait une répercussion favorable sur le public. Des poètes aussi ont chanté l'héroïsme du moment, mais il ne semble pas que la guerre ait renouvelé leurs images ; l'émotion est encore trop directe. Cependant, déjà on se rend compte qu'une immense partie de la littérature actuelle d'avant la guerre est irrémédiablement morte, et on sent que celle qui naîtra de ses cendres sera plus simple, plus sincère. Les accessoires, les métaphores de la poésie et de la prose poétique de ces dernières années paraissent déjà aussi usés que ceux de la poésie du XVIIIe siècle. Qu'on brûle tous les livres, et qu'on recommence. Je ne parle que des livres qui sont des pastiches aimables et réussis d'œuvres originales. Les œuvres originales sont toujours jeunes, sont toujours vierges. **Charles Muller**, qui est mort en combattant, nous a laissé dans son ouvrage *A la manière de...*, écrit en collaboration avec M. Reboux, une ironique critique de toute littérature, par la facilité même du pastiche et de l'imitation. Charles Muller avait une grande souplesse d'intelligence et de sensibilité, et nul, peut-être, ne fut plus ému que lui par la poésie de Verlaine, de Régnier, de Jammes, de Mme de Noailles ; il aurait pu signer de son nom d'adroites imitations, presque originales, de ces poètes. Mais son sens critique trop aigu l'arrêta et il a préféré ironiser sa propre impressionnabilité dans ce livre, déjà très connu du public. Ce volume restera pour notre génération un peu ce que furent *les Déliquescences* pour le symbolisme. Le pastiche est une critique ; cette exagération de la manière du maître fixe mieux les traits, le style d'un écrivain, et déroute déjà ses apprentis imitateurs. Parmi tous ces pastiches, les plus réussis sont ceux de Maeterlinck, Paul Adam, Jammes, Barrès, Jules

Renard et, dans la dernière série, Emile Faguet : « Comme il fait nuit ! — Je ne croyais pas qu'il pouvait faire aussi nuit... — Je ne puis pas dire combien il fait nuit. » N'est-ce pas du Maeterlinck de Pelléas ?

Et ceci :

Il m'a apporté une lettre bleue
De mon amie, qui a la tête ronde,
Toute ronde comme une pomme blonde
Où deux trous d'abeille feraient les yeux ;

n'est-ce pas une amusante exagération des notations impressionnistes et inattendues de Jammes ?

§

Charles Péguy « est tombé les armes à la main, face à l'ennemi », écrit Maurice Barrès, qui ajoute : « Le voilà entré parmi les héros de la pensée française. Son sacrifice multiplie la valeur de son œuvre. Il célébrait la grandeur morale, l'abnégation, l'exaltation de l'âme. Il lui a été donné de prouver en une minute la vérité de ses œuvres. Le voilà sacré. Ce mort est un guide, ce mort continuera plus que jamais d'agir, ce mort plus qu'aucun est aujourd'hui vivant... Son propre génie le menait. Où allait-il ? Vers quelles hauteurs sainte Geneviève et sainte Jeanne d'Arc, dont il faisait sa société, l'avaient-elles conduit ? Nul vol n'est assez grand, nulle aile ne suffit, avait déjà pu lui dire son maître Michelet. Où donc l'esprit de Péguy avait-il trouvé sa loi ? Où son espérance entendait-elle se satisfaire ?... »

J'ai parlé, ici même, jadis, de Charles Péguy (1), et j'avais essayé, sans pénétrer dans son œuvre même, de démonter sa manière, sa manière un peu haletante, hésitante, qui scandait les mots et les idées, les répétait à l'infini, afin de n'en laisser échapper aucune bribe. Il y a certes des pages d'une très belle conviction dans l'œuvre de Péguy, et d'un grand bon sens, mais je ne crois pas que jamais il fût arrivé à la concision. Il était trop méticuleux. Il le savait d'ailleurs, et sa grande honnêteté littéraire fut d'être lui-même, sans rechercher une fausse élégance empruntée, une fausse simplicité académique.

Il est émouvant aujourd'hui de relire les pages que Charles Péguy consacra à l'idée de guerre, à la guerre probable et prochaine, à cette guerre qui devait le coucher, sanglant, dans une plaine de la Marne : La première loyauté à la guerre, écrivait-il, dans ses *Cahiers*, le 5 avril 1902,

consiste à traiter nos adversaires et nos ennemis comme des hommes, à

(1) Voy. aussi *Mercure de France*, 1er mars 1914 : François Porché : *Péguy et les « Cahiers de la Quinzaine »*.

respecter leur personne morale, à respecter dans notre conduite envers eux les obligations de la loi morale, à garder, au plus fort du combat et dans toute l'animosité de la lutte, la propreté, la probité, la justice, la justesse, la loyauté, à rester honnête, à ne pas mentir. Cette première loyauté est surtout morale, je la nommerai loyauté personnelle. Je reconnais une seconde loyauté sur laquelle s'est portée beaucoup moins l'attention des moralistes. Cette seconde loyauté, qui est mentale autant que morale, consiste à traiter la guerre elle-même, après qu'elle est devenue inévitable, comme étant la guerre et non pas comme étant la paix. Tout bêtement elle consiste à se battre pour de bon, quand on se bat. Elle consiste à faire la guerre sérieusement, dans son genre, comme on doit faire sérieusement tout travail, dans son genre. Elle consiste à se battre corps à corps...

Les premières lignes de cette page semblent être déjà le programme de notre loyauté, et les dernières lignes nous disent le sérieux tragique que Péguy mit lui-même à se battre. Il s'est battu aussi consciencieusement qu'il travaillait. Cependant, il ne prévoyait pas que les hommes de sa génération entreraient si glorieusement, si tragiquement dans l'histoire, et il écrivait. amèrement, en 1909 :

Nous ne serons jamais grands. Nous ne serons pas de l'ordre même où il y a, où il peut y avoir de la grandeur historique. L'histoire n'aura aucun moyen de nous mesurer. Et à vrai dire elle n'en aura aucun goût. Elle n'inscrit à vrai dire que ceux qui s'inscrivent eux-mêmes. Elle ne mesure, elle n'enregistre que ceux qui se font mesurer de face...

Pourtant, ajoute-t-il, « nous valions des hommes qui ont eu les plus hautes fortunes »... « Nous pouvons le dire aujourd'hui puisque c'est vrai et qu'on ne nous croira pas. »

L'histoire, écrit-il, dira aux hommes d'aujourd'hui : Où sont vos mourants et vos morts ? « Vous mourez tous dans votre lit. Je ne m'intéresse pas aux personnes qui mettent cinquante ans à mourir dans leur lit. » Où sont vos guerres civiles, vos guerres nationales, vos batailles rangées? « Mais où sont vos batailles de rues, vos batailles de plaines? Les chaudes batailles dans les blés brûlés? »

Et il faut lire les pages qui suivent et qui sont comme une prévision des batailles de Belgique et de Champagne. Si l'histoire ne considère comme grands et comme héros que ceux qui sont morts dans les batailles, elle sera contente, et notre génération sera grande devant son jugement. Nous poussons devant la tombe de ceux qui qui meurent à l'ennemi des cris de joie et de victoire presque. Peut-être ne comprenons-nous pas assez quelle perte irréparable est pour un pays la mort de tel de ses poètes ou philosophes. Et il y a actuellement une littérature trop facilement héroïque et qui sonne trop souvent faux dans les âmes blessées. Jusque dans les éloges consacrés aux disparus, on trouve une exagération qui ne peut que desservir la mémoire de ces hommes, morts sans emphase. Est-il sincère,

ce journaliste qui envie le sort de Charles Muller? Si oui, pourquoi ne demande-t-il pas un fusil et des balles? Malgré moi, malgré l'irrévérence de cette pensée, je ne puis m'empêcher d'évoquer le *Petit Almanach des Grands Hommes*.

A propos de la mort de Louis Codet, M. Eugène Montfort, qui fut son ami, écrit, dans le *Bulletin des Ecrivains*, ces simples lignes où son émotion ne fait pas dévier son jugement : « A cause de tels morts, nous ne pouvons pardonner à la guerre. La lourde gerbe d'héroïsmes, de dévouements, de sentiments éclatants et pieux qu'elle fait s'épanouir pèse moins lourd dans la balance qu'un seul deuil. » Et il esquisse de l'œuvre interrompue de Louis Codet cette notation :

La Petite Chiquette, *la Rose du jardin*, deux livres accomplis et délicieux, perpétueront le nom de Louis Codet comme celui d'un des plus sûrs petits maîtres de notre génération. Mais sa perte est infiniment déplorable car il n'était pas venu au bout de sa carrière. Dans sa maturité, il nous eût donné des fruits magnifiques. Il n'était pas, en effet, celui qui recommence toujours le même livre, et il avait pris enfin conscience de sa force. C'était une intelligence merveilleusement fine, souple et armée. Je pense que *Monsieur Capdenac*, roman que Codet laisse fini et prêt pour l'imprimeur, fera comprendre toute la portée de mes regrets et quel dommage a été causé là à notre littérature française...

En lisant cet éloge mesuré et juste de ton, je songe à toute cette pléiade de jeunes écrivains déjà disparus, dévorés par le monstre, et qui, dans leur maturité, nous eussent sans doute donné « des fruits magnifiques », Léon Bonneff, Pierre Gilbert, Charles Perrot, Olivier Hourcade, Emile Nolly, Charles Dumas, Lionel des Rieux, etc. Si nous pleurons devant l'irréparable désastre de la Cathédrale de Reims, pleurons aussi la perte, plus irréparable encore, de ces hommes d'élite, palais pleins de rêves et de chimères.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

Alphonse Séché : *le Désarroi de la conscience française*, Ollendorf, 3 fr. 50. — Charles Berlet : *Les Provinces au XVIII° siècle et leur division en départements, essai sur la formation de l'unité française*. Bloud, 3 fr. — MM. Bloch, Laffitte, Letaconnoux, Levainville, Maurette, Paul de Rousiers, Schwob, Vallaux, Vidal de la Blache : *Les Divisions régionales de la France*. Alcan, 6 fr. — René Lote : *Du christianisme au germanisme, l'évolution religieuse au XVIII° siècle et la déviation de l'idéal moderne en Allemagne*, Alcan, 3 fr. 50. — Charles Nicoullaud : *Nostradamus, ses prophéties*, Perrin, 3 fr. 50. — René Le Nepvou de Carfort : *La Guerre légitime, essai sur les bases et la nature du devoir militaire*, Berger-Levrault, 2 fr. — Dr René Cruchet : *Les Universités allemandes au XX° siècle*, préface de M. Camille Jullian; Armand Colin, 4 fr. — Memento.

Comme on s'en apercevra vite, le compte-rendu des quatre ouvrages suivants a été écrit avant la déclaration de guerre. Je préfère ne

rien y changer et ajouter simplement deux ou trois notes au bas des pages.

Le Désarroi de la conscience française, ce titre seul montre que M. Alphonse Séché appartient à la catégorie des esprits anxieux et désolés. Catégorie respectable, mais redoutable! On ne peut arriver à quelque chose qu'en ayant bonne humeur et bon courage, et les lamentations comme les imprécations n'ont jamais servi à rien. D'ailleurs il faudrait s'entendre sur le mot désarroi. On est toujours le désordonné ou l'ordonné de quelqu'un, et par le temps qui court, où la jeunesse manifeste une soif si étrange de règle, de norme, de niveau, il est possible que ce qui semble aux uns du désarroi soit simplement de la libre recherche, de l'initiative, de la vie. Ce n'est pas que je nie les véritables tohus-bohus quand il s'en trouve, et il s'en trouve assurément dans les arts comme dans les mœurs, comme dans les idées; mais quoi! tous les temps ont eu leurs cubistes, leurs suffragettes, leurs poivrots et leurs charlatans, et cela n'a pas empêché les vrais artistes de faire des chefs-d'œuvre, les vrais femmes de se consacrer à leurs maris et à leurs enfants, ni cela n'a empêché les sociétés de vivre avec une suffisante dose d'ordre artistique, sentimental, moral, religieux, politique et patriotique pour reprendre toutes les divisions de l'auteur. Dose bien faible, dira-t-on ? Sans doute, mais le mieux est l'ennemi du bien, et qui sait même si le mieux c'est le régulier uniforme et immuable? Au surplus, ne faudrait-il pas distinguer entre le désarroi artistique, par exemple qui n'a jamais fait de mal à personne, et qui même a fait beaucoup de bien à certains marchands de tableaux spéculant sur la niaiserie des snobs, et le désarroi politique, qui, lui, est un fléau, mais qui tient moins au manque de conscience qu'à l'excès d'ignorance, d'arrogance et d'intolérance chez les politiciens et au défaut de volonté et d'habileté chez les gouvernants ? Non je ne crois pas, pour mon humble part, à une maladie de la conscience française, soit la psychique soit l'éthique, et c'est fort heureux, car on ne voit pas très bien comment on s'y prendrait pour compléter les inconscients ou rectifier les hypocrites, et je n'irai même pas, comme l'auteur, jusqu'à voir de l'insincérité dans certaines attitudes de réserve comme celle par exemple des catholiques qui n'approuvent pas toutes les directions de la haute autorité ecclésiastique. « La conscience religieuse, dit M. Séché à propos de certains silences, n'est pas près d'échapper au désarroi dans lequel elle sommeille. » C'est là la tournure d'esprit des rigoristes protestants qui, dès qu'un catholique ne suit pas aveuglément et en tout le pape, lui crient qu'il n'est plus catholique et le somment au nom de la Conscience de se dire protestant; la vérité est plus complexe et il est aisé de comprendre l'état d'esprit de ces silencieux. Un catholique peut très bien tenir à rester dans l'Eglise tout en désap-

prouvant l'action du Saint-Siège, comme un Français peut tenir à rester Français tout en condamnant la politique et même la forme de son gouvernement ; il n'y a là nul désarroi de conscience et par ce simple exemple, l'auteur se rendra compte peut-être de l'exagération de son pessimisme. Donc confiance! les sociétés humaines vivent de crédit tout comme les sociétés financières, et les consciences vivent de liberté comme les nations; et que le crédit ait des déboires comme la liberté ses abus, sans doute, mais les grandes âmes prennent toujours pour devise : *malo periculosam libertatem* (1).

§

Taine a parlé quelque part, dans ses *Origines de la France contemporaine*, du « découpage géométrique » auquel s'était livrée l'Assemblée constituante sur le vieux sol de la France et nous vivions tous sur ce jugement un peu sommaire. Mais ce n'est pas tomber dans un sot aulardisme et manquer de respect à la mémoire du grand homme que de reconnaître son erreur avec M. Charles Berlet dont un savant ouvrage élucide complètement la question : **Les Provinces au XVIIIe siècle et leur division en départements; essai sur la formation de l'unité française.** L'auteur reproduit en appendice divers documents parlementaires de l'époque, et notamment la carte proposée à la Constituante par son Comité de constitution, le 29 septembre 1789, et qui montre combien il est rare, en somme, que les départements nouveaux ne respectent pas les anciennes provinces. Mais ce qui m'a plus intéressé encore dans cette carte, c'est qu'il semble que la Constituante ait eu l'idée d'une troisième division en neuf régions seulement qui se serait superposée aux autres, et comme j'ai proposé de mon côté une sorte d'heptarchie française, l'ancienne province elle-même étant vraiment trop petite pour vivre d'une existence autonome, je peux désormais m'abriter sous l'aile des géants de 1789! Le livre de M. Charles Berlet médité et écrit dans un petit bourg de Meurthe-et-Moselle, et qui, suivant le mot d'Alfred Mézières, fait honneur à l'initiative lorraine, donne de très curieux et précieux détails sur la façon dont s'est faite alors la division nouvelle, sur les rivalités des pays et des villes, et fait ressortir en définitive la facilité avec laquelle ce grand changement s'est réalisé; l'ancienne province avait de gros défauts, le département nouveau les supprimait, et renforçait en quelque sorte à la fois l'esprit local et l'esprit national, aussi fut-il accueilli avec satisfaction.

Le problème n'en subsiste pas moins, d'ailleurs, de savoir si notre géographie politique ne doit pas être modifiée, et c'est la question

(1) Les évènements actuels donnent raison à mon optimisme. Qui donc oserait maintenant parler du *Désarroi de la Conscience française*, devant le splendide exemple de synergie nationale que nous avons donné?

que se posèrent un certain nombre de spécialistes dans diverses conférences que l'éditeur Alcan a réunies sous ce titre: **les Divisions régionales de la France**. M. Camille Bloch se rencontre avec M. Charles Berlet dans l'appréciation point défavorable de l'œuvre de la Constituante, et d'autres étudient le rôle des chemins de fer, des grands ports, des agglomérations urbaines, et d'autres montrent que bien des régions conservent leur personnalité et leur importance, soit provinces d'autrefois, Bretagne ou Lorraine, soit régions nouvelles, la nantaise ou la rouennaise, et l'on ne peut qu'approuver enfin le dire d'introduction, qui pourrait être de conclusion, de M. Vidal de la Blache sur la relativité des divisions régionales. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir s'il y aura 7, ou 15, ou 25 régions nouvelles, mais quels seront les droits de ces régions: si elles seront libres au risque de tomber dans les extravagances politiques et financières de nos bousingots des cafés du Commerce, ou si elles seront bridées au point de glisser dans la somnolence et le néant. On sait que, pour ma part, je vais jusqu'à l'autonomie législative, comme en Suisse et aux Etats-Unis, mais avec les précautions qu'exige la particulière sottise nocive de nos sous-vétérinaires. Au surplus, même cette question de statut politique n'est pas la plus importante: il faut aller plus profond et voir que tout dépend de l'individu, de son initiative, de son courage, de sa bonne volonté. Notre compatriote le docteur Carrel, de New York, avait dernièrement, à Lyon, des mots bien durs pour notre inertie. Lyon est peut-être ce qu'il y a de plus vivant et énergique en France, sans excepter Paris, et Lyon, médicalement parlant, est en retard de 15 ans sur les Etats-Unis. Or les Etats-Unis, pays du découpage géométrique par excellence, sont à la fois très nationalisés et très décentralisés, le politicien y étant circonscrit dans sa petite sphère où il y tripote, boulotte et le reste, mais sans embrener les autres. Voilà ce qu'il nous faudrait (1).

§

Le livre de M. René Lote: **Du Christianisme au Germanisme**, expose un des grands mouvements spirituels de notre histoire, *l'évolution religieuse au XVIIIe siècle et la déviation de l'idéal moderne en Allemagne*. L'explosion des sentiments irréligieux au temps de notre Régence devait amener partout des réactions; en Angleterre ce fut le *revival* du méthodisme et du wesleyisme, en France nous eûmes le philosophisme religieux de Jean-Jacques,

(1) Espérons que c'est ce que nous aurons avec la mentalité politique nouvelle qui résultera de la guerre. Espérons aussi que de cette guerre résultera, au point de vue de mes *Sept Pays de France*, une région de l'Est non plus rétrécie par rapport aux autres, mais restituée en son ancienne grandeur, avec l'Alsace-Lorraine.

puis l'esthéticisme religieux de Châteaubriand, enfin le politicisme toujours religieux de Jos. de Maistre et Bonald. En Allemagne, la réaction consista en ce que notre auteur appelle le germanisme, c'est-à-dire une alliance étroite du protestantisme allemand et de l'étatisme allemand. Contre le danger irréligieux du xviii[e] siècle l'esprit national d'outre-Rhin avait fait appel à la fois à l'idéalisme mystique qui venait de créer la franc-maçonnerie humanitaire et à la raison pratique qui démontrait la nécessité de la discipline sociale et l'utilité de l'armature religieuse même pour les incroyants, et c'était le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II qui, par son édit de religion du 9 juillet 1788, avait pris la tête du mouvement. Désormais l'Allemagne avait sa doctrine nationale, à la fois piétiste et caporaliste, basée au fond sur la volonté de puissance que devait plus tard préconiser Nietzsche, et qui après avoir imposé sa domination au protestantisme tudesque en jouant du péril catholique, émettait et affirme encore de plus en plus la prétention de représenter la conscience du monde civilisé, en jouant de la grandeur germanique et de l'infériorité ou de l'impureté de tout ce qui n'est pas germanique. Et contre ce mascaret d'orgueil et de force brutale, il faudrait que toutes les autres « cultures » se levassent, et tout d'abord l'esprit français défenseur des droits de l'homme et des libertés des peuples, et la civilisation catholique, gardienne des droits de l'idéal spirituel, mais la France (1) et l'Eglise sont-elles bien aujourd'hui à la hauteur de leur rôle ?

§

Si elles n'y sont pas, je me demande si c'est dans des livres comme celui de M. Charles Nicoullaud: **Nostradamus, ses prophéties,** qu'on trouverait des motifs de confiance. La tournure d'esprit de cet auteur (et de ses amis, un de ses inspirateurs étant curé d'une des plus importantes paroisses de Paris) est vraiment effarante, et s'il a l'excuse de la folie ambiante politicienne quand il voit le pied fourchu de Satanas dans les sociétés secrètes de nos jours (Voir *Mercure*, août 1913), il est vraiment seul responsable en prenant au sérieux les divinations de Nostradamus : « Méfions-nous de ceux qui nient les influences sataniques, c'est qu'ils ont un intérêt à le faire ! » Du moins, son livre nous donne l'occasion de renouer connaissance avec ce rusé juif provençal qu'était Nostradamus, et qui trouva si bien le moyen d'empaumer son public. La reine Catherine de Médicis l'entretint longtemps ; elle avait cru voir la prophétie de la mort d'Henri II, son mari, dans le quatrain souvent cité : « Le lion jeune le vieux surmontera — En champ bellique, par singulier duelle. — Dans cage d'or les yeux lui crèvera — Deux classes une,

(1) Ces lignes étaient, je le rappelle, écrites avant la guerre. La France, elle, s'est montrée à la hauteur de son rôle. Mais l'Eglise ?

puis mourir, mort cruelle. » Il faut avoir le diable chevillé au corps, c'est le cas de le dire, pour voir là un tournoi et une visière ! Mais M. Charles Nicoullaud est plus fort encore que Catherine de Médicis. Voici un quatrain devant lequel il tombe en arrêt : « Tard arrivé, l'exécution faite, — Le vent contraire, lettres en chemin prinses. — Les conjurés XIIII d'une secte. — Par le rousseau senez les entreprinses. » Je vous donne en mille son interprétation : « La trahison ayant été découverte, grâce à des lettres prises en chemin, et la condamnation prononcée, quatorze conjurés d'une secte obtiendront le concours de M. Waldeck-Rousseau pour conduire la revision et soulever le vent contraire à la condamnation en graciant l'ex-capitaine Dreyfus. » Je pense qu'après celle-là on peut tirer l'échelle !

§

A ces comptes-rendus antérieurs à la Guerre, j'en ajoute deux d'un intérêt tout particulier dans les circonstances actuelles.

Voici un livre : **La Guerre légitime, essai sur les bases et la nature du devoir militaire,** qui montre combien, à la veille même de la guerre, nous étions loin de supposer que nous pouvions être assaillis *à l'apache*, comme nous l'avons été. L'auteur, M. René Le Nepvou de Carfort, est un capitaine de vaisseau en réserve, et son intention était certainement de démontrer à ses lecteurs que la guerre est légitime dans certains cas ; or il ne cite pas le plus flagrant et le plus aveuglant de ces cas, celui où il faut défendre sa peau nationale contre les peuples de proie qui viennent fondre sur vous. Assurément l'auteur regardait cette hypothèse comme si invraisemblable, il croyait si inadmissible le fait des nations se ruant sur leurs voisines par pure « volonté de puissance » qu'il envisageait seulement le cas d'une guerre finissant, à la suite d'incidents compliqués et rètors, par éclater entre deux pays sans qu'on pût voir nettement où commençait et où cessait la légitimité du conflit. C'est en vue de ces cas troublants que le Commandant Le Nepvou de Carfort parlait de la guerre comme d'un effet fatal du développement de la vie collective et qu'il lui cherchait d'heureux contrecoups possibles, le culte du devoir, l'amour de la patrie, la beauté de l'armée, la grandeur du sacrifice, le rôle de la douleur et de la mort, la secousse donnée au progrès humain, etc. Et je ne dis certes pas que tout cela soit faux (j'ai même profité de la forme dialoguée d'un de mes livres *Quand les peuples se relèvent...* pour prêter à deux interlocuteurs tout ce qu'on peut dire pour et contre la guerre au point de vue philosophique), je dis seulement qu'au point de vue pratique il n'est pas nécessaire de se tant matagraboliser la cervelle, et que dans toute guerre il y a soit un assailli pour qui la guerre est pleinement légitime, soit deux assaillants, ce qui revient au même.

Quant à l'assaillant unique, et à la question de savoir quand une guerre peut être légitime pour lui, elle est délicate, mais n'est pas insoluble. Je ne crois pas qu'on puisse contester à un peuple civilisé le droit d'imposer son autorité à des sauvages ou à des barbares ; il vaut mieux pour l'humanité que l'Amérique soit occupée par 150 millions d'Européens que par quelques milliers de Peaux-Rouges, de Caraïbes et de Patagons, mais les Allemands n'exagéraient-ils pas un tout petit peu en nous traitant comme des Herreros ou des Papous ? On ne peut pas davantage nier le droit pour un peuple asservi de chercher à reconquérir sa liberté les armes à la main, ni pour un peuple libre de chercher à délivrer ses frères asservis, et ceci légitime les guerres de libération et d'indépendance, mais en se retournant encore contre les Allemands ; comme les peuples balkaniques avaient le droit de se dresser contre le conquérant turc, ainsi nous aurions eu, nous Français, depuis quarante-quatre ans, le droit indéniable de délivrer l'Alsace-Lorraine du joug allemand. Pourquoi ne l'avons nous pas fait ? Pour bien des motifs, parmi lesquels il est juste de noter notre sincère désir de la paix, notre hésitation devant les effroyables carnages que cette délivrance, de par la « volonté de puissance » de l'asservisseur, devait coûter, notre espoir que l'Allemagne finirait un jour par reconnaître sa mauvaise conscience et se réconcilier avec le droit ; non seulement elle ne l'a pas fait, mais pendant quarante-quatre ans elle a aggravé son crime. Tant pis pour elle si maintenant l'atteint cette justice immanente dont parlait Gambetta dans une phrase un peu grandiloque, mais nullement absurde.

Et pour en revenir au livre de M. Le Nepvou de Carfort et faire application au temps présent de la théorie de la guerre légitime, répétons que cette guerre gigantesque que nous soutenons, et qui aurait été légitime même si nous l'avions déchaînée, l'est encore plus du moment que ce sont les peuples de proie qui l'ont déchaînée contre nous et que nous n'avons fait, Serbes, Belges, Français, Russes et Anglais, que nous défendre, nous et nos femmes et nos enfants, nous et nos beffrois et nos cathédrales, nous et notre liberté et notre honneur !

§

Que le peuple allemand tout entier, depuis le Kaiser jusqu'au simple Michel, en passant par l'élite intellectuelle, ait voulu longuement, continûment, obstinément la guerre actuelle, j'en trouve la preuve dans un livre où on ne la chercherait pas tout d'abord, **les Universités allemandes au XXe siècle**. L'auteur, M. René Cruchet, professeur agrégé à la faculté de médecine de Bordeaux, a visité plusieurs fois depuis quatorze ans toutes ces Universités, et tout en rendant justice au grand effort laborieux de l'Allemagne, à l'esprit de méthode de ses savants, à l'énormité de ses débours sco-

laires, à la splendeur de ses constructions de laboratoires et d'hôpitaux, il a toujours été frappé et navré par la plus énorme encore arrogance militariste de tous ces hommes de science qui le recevaient bien, sans doute, mais avec cette rigidité cérémonieuse des Allemands sous laquelle on sent comme à fleur de peau le mépris et la haine de tout ce qui n'est pas allemand. Nous autres, Français, quand nous recevons les étrangers, nous nous gardons bien de leur rappeler les victoires que nous avons remportées sur eux, ou les griefs que nous pourrions avoir contre eux, et les autres peuples de bonne éducation font comme nous; me trouvant à Madrid, je demandai un peu étourdiment à mes amis espagnols ce que c'était que ce monument du *Dos-de-Mayo* devant lequel nous passions, et ils éludèrent délicatement la réponse; quinze jours avant la guerre, nous passions à Plymouth en groupe de gens de lettres invités par les Anglais, on s'est bien gardé de nous mener voir le *Victory* de Nelson, que nous eussions pourtant visité avec intérêt; les Allemands, eux, nous eussent menés directement au monument de Sedan, au champ de bataille de Leipsig, au lieu de captivité de Napoléon III, que sais-je? Encore ceci n'est-il que manque de tact. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils ne se contentent pas du rétrospectif et qu'ils abusent pour l'avenir des questions, des reproches et des menaces; telles conversations de M. Cruchet avec d'illustres professeurs, qu'on sent notées toutes chaudes, sont vraiment refroidissantes; l'amitié qu'on nous offre, c'est une alliance contre la perfide Albion, déjà la bête noire de Germania, les compliments qu'on nous fait s'adressent à notre esprit chevaleresque qui ne le sera jamais plus que quand il aura fermé l'oreille au cri de l'Alsace enchaînée, et, sous les compliments comme sous les avances, apparaît à chaque instant le périscope d'une bonne petite menace : sinon, gare à vous! Le Kaiser est ici tout à fait à l'image de son peuple; il a le sourire facile, et la poignée de mains cordiale, et il envoie des fleurs aux Françaises de distinction qu'il rencontre, mais cinq minutes après l'inoubliable grand-père apparaît dans quelque harangue, ou la poudre sèche, ou le bon vieux Dieu allemand, et l'effet des sourires et des bottes de fleurs est perdu. Chose curieuse, c'est à Kœnigsberg, au cœur de la vieille Prusse, que M. René Cruchet a trouvé le moins de morgue, il semble que là-bas le sang polonais a adouci l'âcreté des humeurs tudesques, et ceci donnerait raison à ceux qui voudraient séparer la Prusse royale de l'Allemagne en escomptant une divergence grandissante de mœurs et d'idées, mais partout ailleurs que d'arrogance et de violence! A Bonn, à Kiel, à Rostock, partout, ce sont les mêmes allusions ou précisions, objurgations ou imprécations. En matière scientifique même, le pangermanisme sévit à outrance; « un silence obstiné règne sur les œuvres et les livres des Français, sur leurs

instruments de physiologie et de chirurgie, sur leurs découvertes cliniques ou leurs nouvelles méthodes d'exploration, c'est un véritable mot d'ordre ». Simple observation, jetée en passant, et qui montre combien il y a d'artificiel et de peu loyal dans le prestige scientifique de l'Allemagne. A Strasbourg surtout, la mentalité allemande (j'entends celle du vrai Allemand, pas de l'Alsacien) devient particulièrement offensante pour nous, Français. « Au fond, c'est notre mise définitive en esclavage qu'ils rêvent et qu'ils préparent sans cesse dans le silence de leurs consciences », et c'est le sort de l'Alsace-Lorraine qu'ils nous réservent à tous. Sur cette question des provinces perdues, le livre de M. Cruchet est précieux, car il est antérieur à la guerre actuelle et ce n'est pas pour les besoins de sa cause qu'il parle de « ce fossé de plus en plus profond qui se creuse entre les annexés et les annexeurs » et qu'il note une conséquence inattendue de cet état d'esprit: « les progrès incroyables effectués par la langue française en Alsace, surtout depuis les dix ou quinze dernières années ». Cette dernière constatation est du meilleur augure pour l'avenir et permet d'affirmer que, lorsque l'Alsace-Lorraine reprendra sa place au foyer français, la question linguistique ne gênera en rien les effusions; j'ajoute d'ailleurs que toute politique d'hostilité contre la langue allemande me semblerait fâcheuse, la force rayonnante du français est assez grande pour qu'on lui fasse crédit, et il n'y aurait que des avantages à ce que l'Université de Strasbourg restât bilingue; M. Cruchet rappelle que Louis XIV, quand il fit son entrée dans sa nouvelle bonne ville, lui garantit à perpétuité l'existence de son université de langue allemande; quoique les Allemands se soient enlevé d'avance le droit de protester contre une modification d'antiques engagements, la République française se doit à elle-même de tenir la parole du Grand Roi.

Memento. — Daniel Bellet : *L'Evolution de l'industrie* ; Flammarion, 3 fr. 50. L'épigraphe que l'auteur a mise à son livre : « L'évolution sociale est conditionnée par l'évolution industrielle » est tout à fait exacte, et l'on pourrait même aller jusqu'à dire qu'il n'y a dans le monde d'amélioration matérielle que par l'industrie et la science, ce qui réduit le rôle de la politique et des politiciens à sa vraie valeur, zéro, quand ce n'est pas moins zéro. Or heureusement cette évolution n'a pas dit son dernier mot, et rien que dans le traitement des résidus industriels que négligent les Américains et que savent utiliser les Allemands, il y a beaucoup à obtenir. Et que d'autres découvertes, assurément, l'avenir recèle ! Le jour où les ouvriers le sauront, quel beau feu de joie on fera avec les écharpes des députés et les planches des rostres ! — Claude-Lucas ; *Les Transports en commun à Paris*, Jouve, 4 fr. 50. Cette étude mériterait mieux qu'une simple mention, mais la place m'est si mesurée ! Je n'ose être de l'avis de l'auteur que les autobus et les métros sont des agents de rapprochement social, de tassement tout au plus, et je crois qu'il y aurait d'intéressantes expériences

à faire en vue de concilier les intérêts des piétons et des chauffeurs. Paris n'est jamais plus agréable que les jours de fêtes où la circulation des autos et des sapins est interdite ; tous les transports en commun devraient se faire en souterrain, en viaduc, ou sur voies spéciales, et les transports isolés être à peu près interdits, mais ceci serait à développer — Kernoël Masson, *Histoire des Chemins de fer*, 3 volumes, 15 fr. ; l'Union industrielle et commerciale, 47, rue des Petites-Ecuries. Un gros travail où l'on parle de tout, même un peu des chemins de fer, qui semblerait devoir être de pure statistique fastidieuse et qui se lit à la course, étant l'œuvre d'un esprit alerte, original, lettré, nourri d'Ecriture sainte et ennemi personnel de Bossuet, sauf le *Sermon sur la mort*. Bien entendu, le petit Thiers en prend pour son rhume. Dire que c'est son mot sur le chemin de fer de Saint-Germain qui le rendra immortel beaucoup plus que *l'Histoire du Consulat et de l'Empire!* Parmi les mille détails curieux du traité, j'ai appris que, dans le même accident où l'amiral Dumont d Urville avait perdu la vie, le mathématicien Joseph Bertrand, alors tout jeune, s'était cassé le nez. Oui ! mais si par contre nous y avons gagné *la Maison du Berger* d'Alfred de Vigny c'est une compensation, *felix nasus !* — Ernest Solvay, *Sur les fondements positifs biographique et énergéto-productiviste de l'évolution sociale*, Bruxelles, 129, rue de la Victoire. De pareils titres vous impressionnent. Mais rien de ce qui vient de M. Solvay ne doit rester indifférent. Au surplus son condensé de redressement social est très savoureux et nourrissant ; il comprend quatre éléments : 1° l'impôt unique et successoral, donc pas de taxes de consommation, mutation, production, etc. ; 2° un fonds libre de socialisation prélevé sur les bénéfices du capital et affecté à la généralité des travailleurs : bien intentionné, mais délicat ; 3° le groupement des industries similaires pour diminuer l'effort et le coût : très juste, mais pas toujours possible ; 4° revision de la loi sur les sociétés, l'esprit d'initiative et de spéculation n'étant plus aussi nécessaire qu'autrefois ; cette raison me semble tout à fait mauvaise, mais le principe serait à examiner ; il est certain que, dans la production moderne, il y a beaucoup de gaspillage et pas mal de sisyphisme. — Ce Memento a été également écrit avant la déclaration de guerre.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE

Le Bombardement de Soissons. — Jusqu'à notre époque, avec cette ignorance pleine de fatuité qui caractérise la plupart des contemporains, — et leur semble de si bon goût lorsqu'il s'agit des choses de ce qu'on appelle dédaigneusement « la province », — Soissons était considéré comme une ville de réputation plutôt ridicule, — comme Carpentras, Tarascon, Vire, patrie des andouillettes, ou Montélimar, capitale du nougat. On connaissait de Soissons surtout ses haricots et tout au plus les érudits (!) rappelaient l'épisode « du vase », qui tient une si belle place dans les *Histoires de France* des écoles primaires. — Il peut sembler fâcheux d'avoir attendu pour en parler la destruction systématique que les canons

allemands infligent à cette vieille ville, — dont les monuments et les souvenirs méritaient un sort meilleur — mais le fait le plus clair, c'est que Soissons se trouve d'actualité, ainsi que Reims, Arras, — hier Senlis ! — tant que nul ne s'étonnera si nous lui consacrons cette chronique.

Soissons a vu passer les Rois mérovingiens Clovis et Dagobert ; Clotaire Ier, Chilpéric, Pépin et Carloman y furent proclamés rois ; Charibert, Sigebert, Chilpéric y naquirent, et Gontran, roi de Bourgogne, Clotaire II, fils de Frédégonde, Paschase Ratbert, qui fut abbé de Corbie, Pierre de Latilly, grand chancelier de France et évêque de Châlons-sur-Marne, Nicolas Desmarets et le maréchal de Bezons. Parmi ses comtes, durant la longue période du Moyen-âge, on peut nommer des poètes comme Raoul IV et Thierry ; à parcourir ses petites rues longeant le cours de l'Aisne, aussi bien qu'à feuilleter les tomes poudreux de sa bibliothèque, admirablement riche au point de vue de l'histoire locale, tout un monde d'histoire, de légende se levait. Ce fut une ville féodale et religieuse dont plusieurs monuments et surtout des églises et des ruines d'abbayes sont demeurés debout. — Mais ce qui frappait là comme dans beaucoup d'anciennes cités, c'est l'exiguité de la ville historique, envahie par des faubourgs lui donnant peu à peu leur physionomie, mais gardant quand même, avec les monuments qui s'y dressent, l'intérêt de ses souvenirs et la beauté de ses architectures anciennes.

De la gare, lorsqu'on débarque à Soissons, on gagne la rue Saint-Martin, laissant à gauche les flèches ruinées, — l'une maintenant abattue — de Saint-Jean-des-Vignes. Rue Saint-Martin on passe devant l'ancienne *abbaye Notre-Dame*, devenue une caserne et qui a été particulièrement visée, comme telle, dans les opérations contre la ville, et l'on arrive à la petite *place Saint-Pierre*, où subsistent encore la jolie façade et les premières travées d'une collégiale de même nom, datant du XIIe siècle et qui servait, je crois, de local à une société de gymnastique. — Plus haut, après avoir monté la rue du Commerce, on arrive à l'Hôtel de Ville, qui contenait à l'étage un musée surtout précieux au point de vue des antiquités et de l'histoire locale, — et à l'ancienne *église abbatiale* de *Saint-Léger* (XIIIe-XVIe siècles) qui possède deux cryptes, les galeries d'un ancien cloître et une salle capitulaire. Cet immeuble, qui avait été restauré il y a une quinzaine d'années, a, paraît-il, beaucoup souffert. — L'Aisne, qui coule derrière la ville, était traversée par un vieux pont qui dut être sacrifié pour les besoins de la défense, et au delà, lorsqu'on avait traversé le faubourg Saint-Vaast, on gagnait les ruines d'ailleurs assez peu importantes de la grande *abbaye de Saint-Médard*, dont il est si souvent parlé à l'époque mérovingienne. Il y avait eu là sept églises, la masse des bâtiments conventuels, un

territoire immense. Les visiteurs de notre temps y pouvaient juste reconnaître une crypte très ancienne et remaniée au XIIe siècle, avec des niches garnies de sièges en pierre ; un sarcophage dans lequel selon la tradition aurait reposé Clotaire Ier, et deux têtes de statues dont l'une était désignée comme étant celle du Roi, l'autre de saint Médard, patron du lieu. D'après les indications des vieux plans, on peut penser qu'il n'existait plus qu'une partie de la crypte du monastère. — Plus loin, c'étaient d'autres souterrains, des salles, des cachots, — l'un où, disait-on, fut enfermé Louis le Débonnaire ; puis une tour ruinée, rasée à mi-hauteur, qui passait pour avoir été la prison d'Abélard. — L'emplacement de la vieille abbaye était utilisé par un établissement de sourds-muets.

En repassant le pont de l'Aisne et remontant la rivière, on arrive à l'embouchure d'une petite rivière, la Crise, qui traverse le faubourg de Reims, et près du joli *pavillon des Arquebusiers* (1626), bâti en pierres et briques selon le goût de notre place Royale et précédé d'un portique monumental que fit construire en 1658 le maréchal d'Estrées. — Tout proche et à l'embouchure de la Crise se trouvait la base d'une tour — la dernière restée de l'enceinte murale de Soissons, — la *tour Lardier ou tour du Diable*, dont nous avons autrefois rapporté la légende.

Diverses rues — rue des Feuillants, rue des Minimesses, du Chaperon-Rouge — permettent cependant de gagner le quartier de la cathédrale, derrière laquelle se trouve l'*Hôtel-Dieu*, dont la fondation remonte à 1247. Place du Cloître, au nord de l'église métropolitaine, on peut voir encore une maison en partie du XIIIe siècle, qui passe pour avoir appartenu aux Templiers, — et un peu plus haut, dans la rue du Collège, les restes d'une ancienne église, Saint-Nicolas, (XIIIe siècle), qui servirent d'écurie. — La Cathédrale, consacrée aux saints Gervais et Protais, très abîmée maintenant par les obus du bombardement, était un édifice décoré d'une seule tour sur la façade et qui rappelle celle de Notre-Dame de Paris. Elle remonte aux XIIe-XVe siècles, mais était surtout visitée à cause de son transept sud terminé en rotonde, et qui semble avoir fait partie d'un édifice plus ancien — peut-être non achevé, peut être remplacé par la construction actuelle.— C'était de toutes façons un spécimen assez rare de ce genre d'architecture et qui semble avoir précédé la tentative dont il nous reste les transepts si remarquables de la cathédrale de Tournai. — Dans le croisillon nord — reconstruit au XIIIe siècle et que termine un mur décoré d'arcatures et surmonté d'une grande rose — s'ouvre à l'Orient et selon la tradition romane une très belle porte ogivale au tympan ajouré. Au bas de la grande nef ont été disposées deux statues de dames abbesses agenouillées — provenant de leurs tombeaux à l'abbaye Notre-Dame, et qui firent partie, à l'époque révolution-

naire du légendaire *Musée des Monuments Français.* — L'une de ces abbesses, au visage de marbre blanc et au grand manteau noir, qui passa longtemps pour être Marie de La Rochefoucauld, morte en 1793, serait Louise de Lorraine, — abbesse de 1594 à 1643 — et une œuvre du sculpteur Nicolas Guillain, qui l'aurait exécutée du vivant de la religieuse (1).

A gauche du narthex, dans le bas côté de la cathédrale, s'ouvrent deux chapelles accouplées, bâties hors-d'œuvre sur le flanc de l'édifice ; un côté du cloître, qui existait dans les mêmes dispositions qu'à Noyon, mais avec des dimensions moindres, y attient. — A droite de la façade enfin est une tour ronde du XIIIe siècle, seul reste de l'ancien évêché, dont le siège a été transporté un peu plus loin et dont un côté donne sur la rue des Minimes. —Mais à quelques pas, par la rue de Panleu, où se trouvent le grand Séminaire et l'emplacement d'un théâtre romain, on gagne les ruines de *Saint-Jean-des-Vignes*, qu'on aperçoit toujours depuis la gare traçant la silhouette de leurs tours et le cercle vide de la grande rose, — mais qui n'ont plus maintenant qu'une flèche, — l'autre ayant été démolie par les projectiles. — J'ai parlé autrefois de cette ruine remarquable (2) et des négociations de l'administration des Beaux-Arts pour l'enlever aux services de la Guerre, qui s'en servait comme de magasins. De l'ancienne abbaye il n'était resté que la façade de l'église percée de trois portes — rebouchées d'un mur provisoire — puis des restes de tours fortifiées, le tracé plus ou moins complet de l'abside ; des débris de cloîtres, quelques bâtiments dont le réfectoire et, à l'entrée, une partie du logis abbatial avec une curieuse tourelle à pans. — Sur un des clochers, — juste au-dessous de la flèche de gauche, — on avait placé un grand crucifix, le fût et les bras de la croix recouvrant les meneaux d'une fenêtre. Dieu avait été ainsi crucifié sur sa propre église, et de là haut il regardait le soleil mourir. — C'est l'ironie des choses qu'il n'ait pu que voir commencer dans la vieille abbaye le nettoyage qui était si nécessaire et qu'il fallut bien interrompre. Les Beaux-Arts ayant repris les ruines il y a quelques années, on y avait entrepris des travaux d'aménagement et d'accès qui vont devenir à peu près inutiles. Il n'est pas certain qu'on verra disparaître dans le conflit actuel les restes de Saint-Jean-des-Vignes, non plus que les autres monuments de Soissons ; mais il est bien probable qu'avec d'autres villes intéressantes et unanimement réputées, — comme Arras, ou Reims ; — elles auront bien à souffrir encore de la stupidité malfaisante de la guerre.

CHARLES MERKI.

(1) *La Correspondance archéologique*, 1899, p. 349.
(2) *Mercure de France*, 16 mars 1912.

QUESTIONS COLONIALES

1815-1915 : Du simple rapprochement de ces deux dates se dégagera, au point de vue colonial, pour les historiens de l'avenir, toute une philosophie.

En 1815, au lendemain du congrès de Vienne, les domaines d'outre-mer respectifs des grandes puissances coloniales de l'Europe venaient de subir d'importants remaniements.

L'Espagne possédait quelques archipels dans l'océan Pacifique, Carolines et Philippines, deux des grandes Antilles, Porto-Rico et Cuba, déjà travaillées par des influences séparatistes qui s'accentueront dès 1820, quelques points en Afrique, une île dans le golfe de Guinée. Nominalement, elle était encore maîtresse de l'Amérique du Sud, de l'Amérique centrale et du Mexique, mais pour peu de temps : dès 1823, devait se produire l'émancipation.

Il ne restait au Portugal que quelques débris du vaste empire voulu par Henri le Navigateur, de petites îles en Malaisie, sur la côte d'Afrique, et le Benguéla et le Mozambique. Dès 1815, le Brésil est virtuellement perdu, l'émancipation définitive se fait en 1822.

La Hollande avait subi des pertes considérables pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire; les Anglais, la considérant comme province française, avaient pris Malacca, la plupart des comptoirs de l'Inde, la Guyane (Surinam), la colonie du Cap, ce chef-d'œuvre de la colonisation hollandaise, les Antilles et Batavia. Les Hollandais obtinrent, non sans difficulté, du congrès de Vienne de recouvrer les îles de la Sonde, les Moluques et la colonie de Surinam fort mutilée.

La France était aussi durement éprouvée : Saint-Domingue lui avait été ravie en 1803, la Louisiane était vendue. Elle gardait la Martinique, la Guadeloupe, Cayenne, Saint-Pierre et Miquelon, une partie du Sénégal, la Réunion et quelques comptoirs dans l'Inde, tout ce qui restait de l'Empire de cette Compagnie des Indes qui, du temps de Dupleix, possédait 17 vaisseaux de ligne, 25 frégates et 750 navires ordinaires.

Le Danemark et la Suède conservaient leurs modestes positions. L'Angleterre, telle Rome à la fin des guerres puniques, était la grande triomphatrice. Elle était maîtresse, dans l'Amérique du Nord, du Canada, de la plus grande partie des Antilles ; dans l'Amérique du Sud, de Georgetown et des îles Falkland ; en Asie, d'une grande partie de l'Inde où Wellesley, de 1798 à 1805, avait organisé un système de conquêtes progressives; en Afrique, de nombreux comptoirs, de l'Ile de France et de la colonie du Cap, point de départ de la conquête de l'Afrique australe ; en Océanie, enfin, de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie.

En 1815, il n'y avait pas encore d'Allemagne coloniale...!

En 1885, grande conférence internationale à Berlin et le Reichstag ratifie officiellement l'entrée de l'Allemagne dans la catégorie des puissances coloniales par un premier vote de crédits enlevé à la suite d'un discours célèbre du prince de Bismarck, du prince de Bismarck qui, pourtant, avait considéré le réveil colonial de la France comme une ridicule et insignifiante diversion !

1885 ! C'est hier et voici que l'empire à peine né va s'écrouler. 1915, certes, verra la fin du domaine colonial allemand, cela, on peut l'affirmer sans redouter une hasardeuse anticipation. Le fait, — et le printemps commence à peine ! — est déjà réalisé.

L'occupation du Togoland s'est faite dès le mois d'août. Le 8 août, nos couleurs étaient hissées à Petit Popo et, quelques heures plus tard, à Porto-Seguro, au milieu des acclamations de la population indigène. Les Allemands se retirèrent dans l'intérieur du pays ; les troupes françaises et anglaises les y poursuivirent. Le 26 août, le Togoland se rendait sans conditions aux forces alliées commandées par le colonel Bryant et qui entrèrent victorieusement à Kamina. Actuellement, l'administration du Togo est exercée provisoirement par les Français et les Anglais, le gouverneur anglais de la Gold Coast administre une moitié, le gouverneur français du Dahomey administre l'autre. Il ne s'agit, d'ailleurs, point là d'un partage entre les deux nations alliées mais simplement de mesures conservatoires qui ne préjugent en aucune façon des négociations ou arrangements à intervenir ultérieurement.

Au Cameroun, les forces allemandes étaient relativement considérables ; indépendamment du contingent indigène, au moins 2000 Européens mobilisés, de nombreuses mitrailleuses et plusieurs pièces d'artillerie. Dès la déclaration de la guerre, la colonie allemande fut attaquée sur toutes ses frontières terrestres. Du côté de l'Afrique équatoriale française, deux colonnes, l'une constituée à Bangui et l'autre à Brazzaville, envahirent les territoires par lesquels, en vertu du traité du 4 novembre 1911, nos ennemis avaient accès à l'Oubanghi et au Congo. L'échec essuyé par quelques Français qui, partis de Ouesso, avaient attaqué le poste allemand de M'biru, fut vite réparé.

La première colonne opérant dans la Sangha, après un combat acharné qui avait duré 2 jours, occupa Nola le 22 octobre, y capturant des mitrailleuses, un canon et de nombreux approvisionnements et fit sa jonction entre Nola et Banya avec la seconde colonne venant de la Lobaye. Le général Aymerich dirigeait ces opérations facilitées par la collaboration énergique et dévouée du gouverneur civil du Moyen Congo, Lucien Fourneau, blessé deux fois au cours du combat. Simultanément, le colonel Largeau (récemment promu

général), venant du côté du territoire du Tchad, avait reçu l'ordre d'attaquer Kousseri et d'envahir la partie du Cameroun qui constitue ce qu'on a appelé « le bec de canard » et, le cas échéant, d'entreprendre avec les Anglais une action concertée contre Dikoa. D'autre part, une expédition organisée à Libreville et convoyée par la canonnière *Surprise* réussissait à opérer un débarquement à Coco-beach. Du côté de la Nigéria, les Anglais attaquaient également le Cameroun sur plusieurs points, notamment dans la direction de Mora. Mais les opérations principales eurent lieu par le littoral, qu'aborda une expédition franco-anglaise comprenant, sous la direction du général anglais Dobell, environ 5000 hommes, dont 2500 prélevés sur les forces de l'Afrique occidentale française. Les alliés forcèrent l'entrée de la rivière Cameroun et occupèrent le 27 septembre Duala qui se rendit sans conditions. Le 2 octobre, reddition de Victoria, puis successivement prise de Sabassi et d'Edea. Les opérations se poursuivent actuellement et tout permet d'espérer qu'à bref délai le Cameroun sera entièrement repris aux Allemands, qui y avaient accumulé de très sérieux moyens de défense.

En Afrique australe allemande, les Anglais se sont rapidement emparés de Schwakopmund. Le rêve du hambourgeois Lüderitz s'effondre. La garnison allemande, refoulée dans l'intérieur du pays, va se trouver à la merci de ces Herreros et de ces « Bastards », métis de Boërs et de Hottentots, sur lesquels, jadis, avant d'opérer à Saverne, le général von Daimling expérimenta, sans grand succès, la manière forte.

En Afrique orientale allemande, quand la guerre éclata, on se préparait à célébrer, par l'exposition de Dar-es-Salam, le grand événement de l'année : l'arrivée du rail au lac Tanganyka. L'ouverture était fixée au 15 août. Le Kronprinz avait accepté le patronage de l'exposition. Le voyage a été ajourné... et le 22 février dernier, notification officielle de blocus était faite par le gouvernement britannique au gouverneur de Dar-es-Salam.

Peu après le Togoland, nos alliés liquidaient la Nouvelle-Guinée Allemande ou Terre de l'Empereur Guillaume, la bien-nommée, l'archipel Bismark, non moins bien nommé, Samoa et les Marshall. Enfin, les Japonais, après un siège rapidement et énergiquement poussé, ont pris Kiaotchéou. Si l'on pouvait éprouver le moindre sentiment de compassion à l'égard des sauvages d'outre-Rhin, on serait ému par la douleur bruyante — et qu'il n'a même point cherché à dissimuler — du Kaiser lors de la chute de Kiaotchéou.

C'était, de ses jeunes colonies, celle qu'il appréciait le plus. Il prétendait en faire un relai de l'énergie allemande, de la *Kultur* germanique en Extrême-Orient. Il avait poursuivi ce but, en prodiguant l'or et en associant à l'Etat des concours actifs d'ordre com-

mercial et intellectuel. Tout cela, encore un rêve balayé! Les Japonais l'ont emporté et c'est une belle revanche sur la violence allemande se manifestant sans mesure ni contrainte lors du traité de Simonosaki!

1885-1915 : Pauvre empire colonial allemand, qui aura duré à peine l'espace d'une génération! Quelle belle occasion pour les cuistres d'Iéna ou de Munich qui signèrent le manifeste des intellectuels de se remémorer le début de l'homélie d'Eutrope: Ματαιοτης ματαιοτητων και τα παντα ματαιοτης!

Et ce domaine, cependant, ce vaste domaine d'outre-mer, était vaste comme quatre à cinq fois la mère-patrie allemande. Ses créateurs y avaient dépensé, jusqu'à ce jour, près de 300 millions de marks pour y créer le seul outillage public. Quatre cents sociétés anonymes au capital d'environ 650 millions y brassaient d'énormes affaires et le commerce d'exportation, presque uniquement dirigé sur Brême et sur Hambourg, dépassait, en 1913, 150 millions.

Cet empire colonial, les dirigeants allemands, revenant brusquement, comme l'avait fait le Chancelier de fer lui-même, sur leurs premières préventions anticoloniales, l'avaient constitué avec amour et méthode. Car — en dépit des étonnantes dispositions de la loi Delbrück — ils l'avaient voulu grand et vaste, *Kolossal*, pour y puiser les matières premières indispensables à leur dévorante industrie. Ils l'avaient voulu multiple, divers, réparti sur tous les points du globe, afin de s'assurer cette maîtrise des routes maritimes dont le ravitaillement de l'escadre de Rodjetsvinsky, avant même les randonnées de l'*Emden*, leur avait donné l'avant-goût.

A la veille de la guerre, ils convoitaient le Congo belge, les possessions portugaises de l'Angola et du Mozambique, et brusquement ce fut 1915, c'est-à-dire la fin de l'empire colonial allemand. Je veux croire, en effet, qu'à l'heure du règlement final les alliés refuseront toute restitution à l'Allemagne vaincue. Et ce ne sera pas là la moindre punition de sa folie agressive et guerrière. La *Kultur* allemande a suffisamment fait ses preuves pour qu'il apparaisse inutile de la propager parmi les populations indigènes. Par sa conception monstrueuse de la guerre, l'Allemagne a perdu tous droits au titre de nation civilisée. Je n'ai point trop d'illusions sur la valeur des prétentions morales des peuples colonisateurs. J'ai dit franchement ce que je pensais à cet égard dant mon *Essai sur la Colonisation*.

Il est cependant aux pires audaces certaines limites. Pour qu'un peuple soit admis à essaimer au loin, convient-il encore qu'il ne constitue pas un fléau humain. Les Allemands de Louvain et de Dinant, les effroyables brutes déchaînées de l'Yser n'ont point à offrir leur protection politique ou morale au dernier des Herreros. Celui-ci vaut

mieux qu'eux, et sa sauvagerie, si sauvagerie il y a, ne s'adorne point d'une Kultur hypocrite et sadique....

1815-1915 : J'ai fait l'inventaire des domaines coloniaux pour 1815 ; celui de 1915 reste à faire : il ne pourra être établi qu'après les accords internationaux qui mettront fin à la guerre. Souhaitons que, de ce bilan final, l'Allemagne, déshonorée par ses excès soit exclue ou ne figure qu'au compte « Déchets et pertes ! »

CARL SIGER.

LES REVUES

A propos d'une enquête de *la Grande Revue* commentée ici, en août 1914. — *La Revue :* M. Yves Delage, sur les signataires du manifeste allemand. — *La Grande Revue :* M. J. A. Le Bel, sur les tranchées avant cette guerre. — *Le Correspondant :* En campagne, par M. Marcel Dupont, officier de légère. — *La Revue de Paris :* Mme Marcelle Ferry, lettre d'une infirmière à Saint-Dié. — *Scientia :* enquête internationale sur les causes et les conséquences de la guerre. — Memento.

« Une poignée d'égoïstes bourgeois, dans les deux pays, tendent, par appétit de lucre et soutenus par la servilité vénale de la presse, à entretenir des courants d'un chauvinisme agressif. Ces courants ne sont qu'en surface. Ils n'atteignent heureusement pas la moëlle des nations. »

Voilà ce qu'on a pu lire, à cette place, dans le *Mercure de France* du 1er août dernier, en commentaire à des extraits d'une enquête ouverte par **la Grande Revue** sur « ce que l'élite allemande pense de la France » ! Nous citions la réponse de Richard Dehmel. Le poète s'y affirmait pacifiste. Il y parlait des « cathédrales gothiques » construites par Français et Allemands aux temps qu'ils « ont régné sur la culture européenne dans une concorde séculaire ». Or, ce même Richard Dehmel est l'un des 93 exemplaires de toutes les branches de l'intellectualité allemande qui, depuis, par goût personnel ou par lâcheté personnelle devant l'ordre reçu des pouvoirs, ont signé le cynique manifeste niant, contre l'évidence des cadavres et des ruines, les assassinats et les incendies systématiques des hordes austro-allemandes, et associant les Arts, la Pensée, la Science allemands, à l'opprobre du caporalisme allemand.

Nous avions pu croire, généreusement, à une élite droite, en Allemagne, sur la foi d'un Richard Dehmel ou d'un Gerhardt Hauptmann. Ces hommes ont rallié le troupeau servile des Allemands notoires. Qu'ils l'aient fait par un réveil de leur brutalité native ou par peur de la botte du gendarme, — ces gens-là sont très vils. Un Français ne saurait plus jamais avoir, avec aucun Allemand, d'autre commerce que pour exprimer l'absolu et l'irréductible de son dégoût, — un dégoût que rien jamais plus ne diminuera. Les Allemands seront battus et

nous ne devrons jamais oublier leurs crimes. Plus ils seront obséquieux, plus nous devrons, par une juste méfiance, les écarter de nous. Ils se sont placés hors la loi d'humanité, par l'horrible méthode de leur guerre. Nous devrons, vainqueurs, les maintenir hors la loi d'humanité que leur défaite permettra d'instaurer entre les nations. Se purifieraient-ils, en République, par une revanche populaire sur leurs bourgeois et leurs hobereaux avides, nous devrions encore n'accorder aucun crédit à ces barbares. Ils s'abritent derrière des invalides, des femmes, l'enfance, — pour tirer à couvert. Ils massacrent et brûlent sans nécessité stratégique, — pour détruire la vie et la civilisation au delà des frontières allemandes. Ils sont des espions-nés. La discipline est si forte, en eux, que l'individu et la nation sont *un*, indissolublement. S'il était un seul juste parmi eux, la main qu'il nous tendrait serait souillée. Il faudra, sans relâche, partout, sur celui-là qui parviendrait à une apparence fallacieuse de la pureté, découvrir la tache et la publier. Les hommes de mon âge se sont endormis et ils ont trop rêvé. Nos fils et les enfants de nos enfants devront être maintenus en état de veille par d'infatigables guetteurs, afin de n'être jamais près d'être égorgés dans la torpide confiance où nous nous amollissions encore, les derniers jours de juillet 1914. Victorieux, nous inclinerons plus vite au pardon. Alors, souhaitons que naisse à l'Allemagne défaite un Déroulède à sa basse mesure, qui, pas plus que le nôtre, ne soit prophète en son pays, et nous tienne, nous, en haleine. Qu'il y ait, dorénavant, d'une part tous les hommes aptes à s'entendre, à s'unir, — et les Allemands, de l'autre, en continuelle suspicion et permanent décri. C'est à ce prix seulement que nous ni nos descendants ne reverrons l'horreur de la tragédie de mort qui se déroule depuis bientôt huit mois et, bientôt, n'aura pas épargné une seule famille !

§

La Revue (15 janvier et 1er février) donne un excellent article de M. Yves Delage, le biologue, sur « *Les Grands hommes* » *d'Ostwald et le manifeste des 93.*

Avant d'emprunter à cet essai, reproduisons ici cette belle déclaration de Gaston Paris citée par M. Gustave Lanson dans la leçon initiale de son cours de littérature, cette année :

Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté.

Voilà une parole dite le 8 décembre 1870, au collège de France,

Paris étant assiégé. Elle soufflette, en 1915, les 93 signataires du manifeste mensonger de l'élite intellectuelle allemande.

Ecoutons maintenant M. Yves Delage, après qu'il a défini le « grand homme » d'après Ostwald, juger les « savants de carrière » qui ont signé le dit manifeste :

> Quel vent de folie a soufflé sur eux pour qu'ils aient consenti à mettre leur signature au bas d'un document constitué par une série de dénégations allant à l'encontre de l'apparence la plus éclatante des faits, sans fournir l'ombre d'une preuve pour montrer que cette apparence est illusoire ; de les voir accueillir comme vérité démontrée ce qui se raconte autour d'eux, ce qui arrive à leur connaissance par une voie aussi suspecte que des journaux et des agences de renseignements? Comment ont-ils pu croire qu'ils entraîneraient la conviction par des déclarations gratuites, où l'énergie de l'affirmation et la violence des termes remplacent les preuves absentes! Se contenteraient-ils de démonstrations de ce genre dans un travail scientifique, ou faut-il croire qu'ils ont eu, dans le cas présent, un moindre souci de la vérité? Dans l'une et l'autre hypothèse, en tant que savants conscients de ce qu'ils doivent à la science et à eux-mêmes, ils se sont disqualifiés.
>
> Ostwald a énuméré de façon très judicieuse les caractères des grands hommes. Mais il en est un qu'il a oublié, c'est une sincérité absolue, un amour de la justice et de la vérité qui le place au-dessus des contingences, des rivalités mesquines d'homme à homme et de pays à pays. Si cela lui manque, il peut rester un grand savant, il ne mérite pas le titre de grand homme. Le livre d'Ostwald et le manifeste des 93 nous montrent qu'en Allemagne, s'il est beaucoup de grands savants, il est peu de grands hommes. En est-il même? Je veux le croire, mais ils ne se sont encore révélés que par leur silence.
>
> . . . .
>
> Tout homme a tendance à se juger plus favorablement qu'il ne mérite, à se croire plus ou moins supérieur à ses pairs : c'est l'humaine faiblesse. Mais, par pudeur, il le laisse voir le moins possible, et par urbanité, il ne laisse percer cela que modérément dans ses relations. Quand quelqu'un laisse passer, comme on dit, le bout de l'oreille, par imprudence, ingénuité ou naïveté, on se contente de sourire. Si, plus sérieusement atteint, il proclame sa supériorité *urbi et orbi* et en fait le sujet d'une thèse générale, cela cesse d'être un ridicule pour devenir une curiosité psychologique. Que, dans un pays, grand et puissant, les gens ainsi faits deviennent légion, et que, par brutalité native, enivrement d'orgueil, ils se plaisent à marcher sur les pieds des autres et à leur mettre à tout propos le poing sous le nez, la chose devient une plaie mondiale. Enfin, quand ils viennent à prendre les armes, pour imposer leur prétendue supériorité, leur culture et leur organisation, alors ceux qui sont sains d'esprit ont le devoir de se lever et d'unir leurs forces pour passer la camisole à ces fous furieux.

C'est à quoi l'on travaille en ce moment.

§

A juger d'après ce qu'en laissent les coupes claires pratiquées

par la censure, l'article de M. J.-A. Le Bel : *Tranchées et Palissades*, que publie **La Grande Revue** (août 1914-janvier 1916), — devait être d'un puissant intérêt. Les censeurs de la presse doivent regorger de secrets dangereux. Qu'en feront-ils, Seigneur, la paix rétablie ! Nous devons pourtant les remercier, puisqu'ils ont toléré que M. Le Bel publiât ces lignes d'examen rétrospectif sur la guerre de tranchées :

Avec l'apparition des armes à feu, nous voyons la tranchée se substituer à la palissade antique. Turenne en faisait usage, mais ce fut Wellington qui les mit à la mode en créant les retranchements de Torres Vedras qui, comme ceux d'Annibal, s'étendaient d'une mer à l'autre. Ici, pour la première fois, on vit attaquer de front une tranchée défendue par une armée intacte, mais Masséna s'en trouva fort mal et, après des tentatives inutiles, il dut battre en retraite dans de mauvaises conditions.

Les Russes, dans des positions préparées à l'avance, livrèrent la bataille de Borodino où l'armée de Napoléon eut tant à souffrir que la retraite de Moscou en fut la conséquence sans qu'une nouvelle bataille eût été nécessaire.

Plus récemment, pendant la guerre de Sécession, le général Lee résista victorieusement derrière ses tranchées aux attaques d'une armée supérieure, jusqu'à ce qu'un mouvement tournant l'eût forcé à se rendre.

En 1870, l'enceinte de Paris et de ses forts extérieurs n'avait que la valeur d'une fortification de campagne, et il eût été possible à de Moltke de la forcer puisqu'il était maître des hauteurs de Châtillon et qu'il disposait d'une artillerie supérieure ; il est d'autant plus remarquable de voir qu'il s'est contenté de réduire la ville par la famine, tout en détruisant les armées qui auraient pu la secourir. A ce moment, les Allemands étaient plus économes de la vie de leurs soldats ; mais peut-être avaient-ils des doutes sur la réussite de l'opération ?

Enfin, dans la guerre de Mandchourie, les Russes firent un usage constant de la tranchée ; en général, ces fortifications furent tournées, il arriva néanmoins que l'armée japonaise força une ligne de tranchées ; elle réussit à la traverser en rompant le front russe, ce qui décida de la victoire.

La guerre actuelle a un caractère assez différent ; les alliés, plus heureux que les Athéniens à Syracuse, ont réussi, par une manœuvre habile, à encercler l'armée allemande. Ce résultat étant obtenu pendant que succombait la place d'Anvers, l'armée allemande s'est ruée sur nos tranchées et a perdu cent mille hommes en essayant de percer nos lignes de Dixmude jusqu'à Lassigny. C'est alors que cinq corps d'armée environ furent transportés en Pologne, ce qui eut pour résultat de refouler les Russes dans la direction de Varsovie, sans toutefois compromettre gravement leur position en Galicie.

§

Le Correspondant (10 février) donne des « Impressions d'un officier de légère », signées Marcel Dupont. Nous en recopions ce bel éloge d'un chef à ses troupes :

Je me retourne vers l'intérieur de la tranchée : tous mes braves sont debout, les yeux tournés vers moi, semblant chercher à deviner dans mon attitude ou dans mes gestes si je ne vais pas leur demander quelque nouvel effort. La lumière blafarde des rayons lunaires frappe en plein leurs visages, tandis que leurs corps sont noyés dans l'obscurité de la tranchée. Quel étrange et réconfortant spectacle ! Je lis dans tous ces regards le calme courage et la confiance absolue.

Quand parfois je me sens las, quand je serais tenté de me laisser aller au découragement, à maudire les lenteurs de notre marche et les mille tristesses de la guerre, alors je n'ai qu'à faire ce que j'ai fait ce soir. Je me retourne vers mes chasseurs et, sans parler, simplement, je les regarde, je les regarde dans leurs yeux et j'y lis tant de belles et nobles choses que la honte me prend d'avoir comme un instant de faiblesse.

Ils ne cherchent pas, eux, le pourquoi des choses. Ils vivent au jour le jour, accablés de travail, de corvées. Pour eux, la bataille est un repos et une joie. Dès que l'heure du combat est passée, ils doivent prendre la dure vie du cavalier en campagne, employer tous leurs instants à soigner leurs chevaux, à aller chercher au loin la distribution de vivres et de fourrages, à nettoyer les harnachements et les armes et à aménager chaque soir, dans le cloaque de villages souvent à demi détruits ou abandonnés, un cantonnement qu'ils abandonneront le lendemain. Rien de tout cela ne les abat. Ils conservent l'entrain des premiers jours et cette impérissable gaîté française qui est pour nos troupes une arme de plus.

Ce soir, mieux que jamais, je les sens vibrer avec moi.

Et voici le tableau que M. Marcel Dupont propose à la méditation des non-combattants :

Comme j'approche d'un point où la tranchée, suivant la direction du bois, forme un coude assez brusque, j'entends deux voix connues qui échangent les propos suivants :

— Cinquante-deux !... Tierce majeure... trois as !

— C'est beau !

Ah ! par exemple, c'est un comble ! Je dépasse l'angle de la tranchée et je tombe sur le commandant B... et sur F... qui, au resplendissant éclairage que leur offrent les rayons lunaires, assis sur la banquette en terre, recommencent tranquillement à jouer. Ne pouvant réunir quatre joueurs dans leur salle de jeu trop exiguë, ils se contentent d'entamer un piquet.

O vous tous qui êtes retenus loin des combats, bons Français et vaillantes Françaises, comme je voudrais que chacun de vous puisse contempler ce tableau ! Vous vous demandez sans doute si ceux qui défendent vos foyers contre l'envahisseur maudit sauront supporter jusqu'au bout les sacrifices de cette guerre, vous craignez peut-être qu'ils ne finissent par perdre leur belle humeur et leur entrain et il se peut que vous vous les figuriez le front soucieux et l'âme inquiète lorsque, l'ardeur du combat tombée, ils songent à ce que sera le lendemain. Oh ! comme je voudrais que vous puissiez voir ce tableau : le commandant B... et le joyeux lieutenant de F..., jouant au piquet dans la tranchée, où, l'instant d'avant, ils viennent de

repousser l'assaut furieux des Allemands et où ils peuvent s'attendre à le voir renouveler à chaque minute qui vient.

Je laisse la partie se poursuivre et je vais à la recherche de mon camarade O... Je le trouve au milieu de son peloton, causant amicalement avec ses hommes. Depuis que le feu a cessé, il a envoyé une équipe de sapeurs creuser les tombes des deux gradés tombés tout à l'heure dans le bois. Je l'entraîne dans un coin de la tranchée et, là, il me dit toute la peine qu'il ressent de cette perte, perte qu'il cherche à dissimuler pour ne point entamer le moral de sa troupe.

§

Sous ce titre : « Lettres de la Tuilerie », **la Revue de Paris** (1er février) publie la correspondance adressée d'août à la mi-octobre 1914 par Mme Marcelle Ferry à sa cousine Mme Jules Ferry. L'auteur des lettres a organisé et dirigé, à Saint-Dié, plusieurs hôpitaux militaires. Elle raconte avec une admirable simplicité :

Ici, nous vivons d'une vie étrange, mais régularisée. Tous les jours il nous arrive des convois de blessés : on les soigne, on les panse, ils demeurent deux jours, puis sont évacués plus loin. Nos soldats sont heureux. C'est le paradis ici, disent-ils, quel dommage de partir. On les gâte tellement ! Maintenant il y a des fleurs dans toutes les salles, presque chaque infirmière en apporte une botte, dès le matin : cela amuse nos grands enfants. La petite chapelle où on laisse reposer nos morts avant le dernier départ est toute fleurie, et la nuit nous entourons la bière de guirlandes.

L'ennemi a pris Saint-Dié le 27 août et s'y est tenu jusqu'au 12 septembre. La lettre suivante apporte témoignage d'un fait à retenir, de la monstrueuse inhumanité des Allemands, — un cas d'espèce que, jusqu'alors, je n'avais vu ni ouï relater :

Nous n'avions aucune nouvelle de la France, nous désespérions, les Allemands annonçaient des victoires incessantes... Ah ! que nous avons souffert !

Le canon n'a pas cessé depuis le 25 août, les obus sifflaient ; quinze sont tombés chez nous ; la terrasse est détruite, les vitres brisées, la maison est sauve.

Les obus ne tuent pas tous. Je n'ai pas cessé d'aller à l'hôpital tous les jours : on a enlevé beaucoup de nos petits soldats, on les a fait prisonniers, en Allemagne : que de souffrances ! Deux fois ils ont voulu me fusiller, ils m'ont menacée d'incendier la maison, de me faire prisonnière... Ma pauvre Marguerite est malade de terreur. Mais les nouvelles sont bonnes ; la France triomphera ! Tout est oublié : Vive la France !

Nous avons beaucoup de blessés, de très graves situations : *huit jours avant leur départ, ils ont cessé de panser nos soldats, nous ont défendu de les toucher, nous avons résisté, mais la gangrène s'est mise dans les plaies : l'odeur était épouvantable dans l'hôpital, la saleté la plus affreuse régnait. On nous suivait pas à pas, menaces aux lèvres, les soldats nous suppliaient de ne pas nous faire chasser, de rester avec*

eux... Vendredi les Allemands ont fui, laissant ici dix-huit mille morts ! Nous avons désinfecté partout, pansé les plaies, mais que de désastres ! Dans une nuit, j'ai fait quatre-vingt-douze pansements.

Anna, Mercédès et Camille sont parties le 25 août : René ne quitte pas sa maison, dont les vitres sont brisées. Nous vivons, mais nous avons faim et plus rien ici, pas un verre de vin et l'eau est infectée, il y a des cadavres partout. Que la France triomphe ! Nous l'adorons ! Je t'aime bien.

Il faut lire ces lettres, d'une femme de cœur et si noblement vaillante :

... les pauvres petits soldats nous arrivent dans un état affreux : hélas ! que de morts à présent : hier treize, avant-hier onze : et quelles blessures ! Il est vrai qu'ici on envoie les plus atteints. J'ai les mains brûlées d'iode et d'alcool, nos médecins n'en peuvent plus...

..... Cette menace d'invasion est terrible : revoir ces misérables ? Tout Saint-Dié part : « On perd le nord », dit Mme B..., qui est toujours à l'hôpital. C'est une excellente femme. « J'ai très peu de courage, avoue-t-elle, il ne faut pas me démonter. » Je vais dans sa salle deux ou trois fois par jour, et je lui crie : Victoire ! chaque fois. Cela la remonte.

Tout ! le bombardement, les privations, mais ces êtres odieux, faux, cruels ! Nos soldats et nos prisonniers français souffrent tant par eux ! Ce sont des blessures affreuses qui nous arrivent en ces jours, hélas, et que de morts !

Ils meurent doucement, entre nos bras, nous mettons des fleurs sur eux : il y a tant de fleurs en ce moment... elles sont toutes pour eux.

... Hier, j'ai passé la nuit à l'hôpital, j'étais de garde : à neuf heures et demie, cinq voitures de blessés arrivent : le premier qu'on descend était nu jusqu'à la ceinture avec une couverture sur lui. Je l'examine, je le trouve glacé... hélas... mort. Les autres, des blessures affreuses ; plaies du crâne, l'un la poitrine ouverte profondément, les poumons étaient visibles ; c'est horrible de les voir perdus malgré tous les soins. C'est mon désespoir en ce moment, nous avons tant de morts : dix-huit par jour. On nous envoie tous les grands blessés, et ce ne sont plus des blessures de balles, mais des plaies faites par les obus. Les blessés pansés, je suis rentrée au pavillon militaire, et, l'un après l'autre, j'en ai assisté trois qui se mouraient. Ah ! ils ne meurent jamais seuls ; on les entoure jusqu'au bout, je tiens leur main, leur pauvre tête et après ils sont rangés, ils ont des fleurs...

Quelle teinte lugubre cela jette sur nous, et pourtant la gaîté revient. Les autres nous consolent, nous disent qu'ils sont bien, nous remercient. Nous recevons des paquets des anciens. « Nous n'oublierons jamais Saint-Dié... Je reviendrai exprès pour vous voir, etc. » Les pauvres petits !

§

La revue bolonaise **Scientia**, qui paraissait tous les deux mois, sera mensuelle pendant la durée des hostilités, afin d'offrir à ses lecteurs une consultation internationale sur la guerre.

Il s'agissait, naturellement, non pas d'imiter la presse quotidienne et de rapetisser ce grandiose événement, le plus grand peut-être de toute l'his-

toire, en l'attribuant superficiellement au Kaiser ou au Tzar, ou à tel ou tel autre personnage politique, mais plutôt de relever et d'analyser les grandes causes profondes, les facteurs sociologiques puissants, qui tôt ou tard auraient rendu le cataclysme également inévitable. C'est dans ce sens qu'une recherche objective, sereine, scientifique en un mot, de ces causes et de ces facteurs peut être, non seulement d'un grand intérêt scientifique, mais aussi d'une suprême et vitale importance pratique, car de cette analyse on pourra déduire si, sous quelles conditions et de quelles façons, la guerre actuelle pourra nous préserver à jamais d'autres guerres pour le grand bien de l'humanité et de la civilisation.

Or, nous sommes heureux d'annoncer que l'élite intellectuelle de toute l'Europe a fait le meilleur accueil à notre initiative : les plus éminents philosophes, historiens, sociologues, économistes et juristes ont déjà envoyé leurs études à notre Revue ou ont promis de les lui envoyer bientôt.

Les premiers consultants de *Scientia* sont, pour son n° de janvier : MM. L. Lévy-Bruhl, de la Sorbonne, W. J. Ashley, de l'Université de Birmingham, et l'Allemand W. Wundt, de l'Université de Leipzig.

Le numéro de février contient les réponses de MM. A. Landry, de notre Ecole des Hautes Etudes, O. Lodge, de l'Université de Birmingham, et de l'Allemand G. von Below, de l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

En mars, paraîtront des articles de MM. Vilfredo Pareto, de l'Université de Lausanne, W. J. Collins, de l'Université de Londres, et de l'Allemand E. Meyer, de l'Université de Berlin.

Tous les essais écrits en langue étrangère sont publiés, et dans leur forme originale, et en traduction française.

De l'ensemble de cette enquête, il est évident que l'on devra pouvoir tirer quelques clartés, sur hier et sur demain; — le contraire serait bien affligeant.

§

Memento. — *Poèmes de France*, par M. Paul Fort. C'est une nouvelle publication bi-mensuelle, dont le premier numéro est du 1er décembre 1914. Héroïque et satirique, toujours émouvant, M. Paul Fort, exalté par la guerre, donne là des poèmes d'une élévation, d'une ampleur qu'il avait rarement atteintes auparavant, même dans les meilleures pages d'une œuvre qui l'a mis au premier rang des poètes de France.

Le Jardin fleuri (1er février). — Poèmes de MM. J. de Lessy et Marcel Fromenteau.

Le Double bouquet (mars). — Très délicatement, M. André Germain évoque, dans son adieu à ses collaborateurs morts à l'ennemi, le souvenir de Georges Dujon, un des typographes qui composaient la revue. — Un beau sonnet de M. Emile Bernard salue Charles Perrot, tombé au feu et de qui paraissent de très beaux vers : « Pour ceux qui m'interrogent ».

La Flora (octobre-novembre-décembre). — Poèmes de MM. Lucien Rolmer et L. de Gonzague Frick.

La Vie (février). — « La prétendue impuissance des Slaves », par M. A. Potocki. — « Le Génie français, l'esprit allemand et la question balkanique », par MM. Marius-Ary Leblond. — « Bâtons de Maréchal », par Mme Rachilde.

La Revue (15 février et 1er mars), ouvre une enquête sur cette question : « L'Enfant du crime doit-il naître ? » On a compris de quel enfant il peut s'agir. M. Th. Ribot, de l'Institut, fait cette belle et sage réponse :

« Pour ceux qui répugnent à un procédé radical, je crois que la solution dépend des circonstances et de la condition des parents.

« La pire de toutes, à mon avis, est celle qui aboutirait à faire d'enfants, non responsables de leur naissance, une classe de *parias*.

« D'ailleurs, serait-elle possible ? »

Les autres réponses sont de Mme Alphonse Daudet, de MM. H. Joly, Henneguy, l'abbé Wetterlé, V. Margueritte et Jean Finot.

La Revue de Paris (15 février). — M. E. Lavisse : « La Prusse. » — M. A. T'Serstevens : « Scènes de la Flandre belge. » — M. E. Gaubert : « Un camp de concentration. » — (1er mars.) — « Les Soldats de 1914 », très grands et beaux poèmes de Mme la comtesse de Noailles, dont l'un, « Le Départ », glorifie magnifiquement l'esprit de la Révolution ressuscité en France par l'agression allemande. — La fin du très intéressant « Journal d'une Française en Allemagne », par Mme E. Altiar. — « Lettre à un décourageur », par M. Marcel Prévost.

La Revue hebdomadaire (27 février). — Mgr Marbeau : « Souvenirs de Meaux. » — « Aux latins », par M. Jean Richepin.

La Revue du Mois (10 janvier). — M. G. K. Chesterton : « La Barbarie de Berlin ». — M. D. Bellet : « L'Artillerie des bateaux sous-marins. » — (10 février). — M. Lucien Herr : « Notes sur l'Opinion américaine. »

Revue bleue (13-20 février). — M. R. Vesnitch : « Le Patriotisme serbe et la poésie populaire. » — X... « Un carnet allemand. »

L'Amitié de France (février à avril). — M. Georges Dumesnil : « Le Génie de la France et la fin de la Germanie. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Paix allemande (Le Temps, 12 mars). — *Nietzsche contre les Barbares* (L'Opinion, 23 janvier). — *L'Allemagne incivilisable* (Les Annales, 7 mars) —. *Education de princes* (Le Temps, 5 mars). — *Le Feu Grégeois* (La France, 7 mars.)

Le Temps, dans un article intitulé: *la Paix allemande*, nous donne le dispositif du traité idéal qu'un écrivain allemand (qui se cache sous le pseudonyme de Tannenberg) proposait dans un ouvrage publié en 1911 : *la Grande Allemagne*, pour régler définitivement, après une guerre inévitable, le conflit séculaire entre la France et l'Allemagne.

Ce projet de traité, observe le journaliste français, n'a pas été conçu à la légère, et ne représente pas des idées personnelles de l'auteur, mais les tendances d'innombrables groupements, sociétés,

associations, dont l'une, « la Ligue militaire », ne compte pas moins de 190.000 adhérents. Et il ajoute que les premiers faits de la guerre de 1914 et les déclarations mêmes de la presse allemande nous permettent maintenant de bien connaître la portée réelle des plans de conquête de l'Allemagne. Voici donc « ce qu'attend du futur traité la moyenne de l'opinion allemande » :

LES PERTES FRANÇAISES A L'EST.

§ 1er.— La France cède à l'Allemagne les départements des Vosges avec Epinal, Meurthe-et-Moselle avec Nancy et Lunéville, la moitié orientale de la Meuse avec Verdun, et des Ardennes avec Sedan ; ensemble environ 17.114 kilomètres carrés. Le pays n'est actuellement que peu peuplé, 69 habitants au kilomètre carré : c'est à peine la moitié de la densité de population de l'Allemagne. Ce pays des hauts bassins de la Meuse et de la Moselle à céder à l'Allemagne ne compte que 1.192.453 habitants. Cette nouvelle province reçoit le nom de Franconie occidentale (*Westfranken),* avec chef-lieu et siège des autorités administratives du nouveau corps d'armée et d'une université à Nancy. Les chefs-lieux de district seront, au nord Verdun, sur la Meuse, et au sud, Epinal, sur la Moselle. La nouvelle frontière de l'ouest suit la ligne de partage des eaux entre la Meuse et les affluents de droite de la Seine.

§ 2. — La France prend les habitants de ces territoires et les installe ailleurs. Cette migration devra être effectuée dans l'espace d'un an à dater de la signature du traité de paix. Le pays sera partagé en domaines ruraux de 40 à 60 arpents, suivant qualité, et distribué comme récompense à des soldats allemands qui se seront distingués pendant la guerre. Les propriétés immobilières des villes seront également distribuées en lots d'à peu près même valeur. Les soldats qui auront fait la guerre de 1870-71 seront aussi admis à cette distribution. La création de la nouvelle province de Franconie occidentale est nécessaire pour réparer la faute commise en 1871, où nous avons été assez fous pour donner aux habitants de ces régions, parce qu'ils parlaient allemand, tous les droits des Allemands, et où nous avons estimé au-dessous de sa valeur l'influence de la France ; il nous faut avoir à l'ouest de l'Alsace-Lorraine une province purement allemande, et ainsi la question alsacienne-lorraine sera tranchée pour longtemps.

LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE.

§ 3. — La France déclare accepter l'entrée de la Hollande et de la Belgique dans l'empire allemand. Ainsi sont presque reconstituées à l'ouest les anciennes frontières de l'empire de Charles-Quint (pas tout à fait encore, car il s'en faut de quelques domaines sur le Haut-Escaut ; mais comme nous avons de plus urgentes obligations à nos frontières du sud et de l'est, nous devons nous contenter pour notre frontière occidentale de ce que nous avons obtenu pour le moment).

La Hollande, avec sa maison royale, entre dans l'empire allemand à titre d'Etat confédéré de plein exercice. Elle constitue, selon son chiffre de population, deux corps d'armée, qui ont respectivement pour siège Rotterdam au sud et Groningue au nord. Les universités hollandaises sont

reconnues et acceptent la constitution des universités allemandes. La Hollande entre dans l'union douanière allemande (*Zollverein*) sans payer d'indemnité ou s'engager à des obligations spéciales, ce qui constitue une faveur de portée considérable pour toutes les affaires de ce pays, notamment pour l'horticulture et l'agriculture, qui bénéficient, aux bouches du Rhin, de si heureuses conditions climatologiques. Java est réservée à la Hollande comme colonie particulière. Les autres colonies de l'Insulinde, Surinam et Océanie deviennent propriétés communes de l'empire allemand. Les écoles hollandaises enseignent comme deuxième langue nationale l'allemand; cela non seulement dans les écoles supérieures, mais encore dans les écoles populaires. Pour l'intérieur du royaume, le néerlandais demeure d'usage courant ; pour les rapports avec l'empire allemand aussi bien qu'avec l'étranger, c'est l'allemand qu'il faudra employer. Il sera concédé les mêmes conditions à la Belgique; elle crée deux corps d'armée avec sièges pour l'un à Anvers, pour l'autre, à Liège sur la Meuse. On ne désire pas laisser à la Belgique quelque avantage particulier au point de vue colonial : au contraire, on considère comme un bien que l'Etat du Congo, beaucoup trop grand pour ce petit pays, passe au pouvoir et sous la protection du grand peuple et de l'empire allemand dans son ensemble.

L'ÉMIGRATION FORCÉE DES WALLONS.

§ 4. — La France prend les Wallons habitant la Belgique pour coloniser ses territoires vides d'habitants. La migration devra être accomplie en trois ans. Les propriétés des Wallons et celles des habitants des districts de la Haute-Moselle et de la Haute-Meuse passés à la nouvelle province de Franconie occidentale, tant en maisons qu'en terrains, seront estimées par experts et remboursées aux ayants-droit par la République, sur l'indemnité de guerre à payer par la France à l'Allemagne. Les régions frontières ainsi vidées sur le cours moyen de la Meuse recevront une immigration de soldats allemands qui se seront distingués pendant la guerre, de telle sorte que cette province frontière aura en peu d'années une population purement allemande.

La frontière douanière anormale entre l'empire allemand et ses ports de la Meuse et du Rhin sera ainsi supprimée.

L'INDEMNITÉ DE GUERRE.

§ 5. — La France cède à l'Allemagne la propriété des milliards qu'elle a prêtés à la Russie.

§ 6. — La France paye à la Grande-Allemagne 35 milliards de marks, argent comptant. (C'est la moitié de l'argent liquide que la France se vante de posséder. Cette perte frappera la France là où elle est tout à la fois le plus sensible et le plus capable de répondre. L'argent est, depuis la fin du premier Empire, l'idole des Français et leur perte. Si la France n'avait pas plus d'argent liquide que tout autre peuple de la terre, elle n'en serait jamais arrivée à devenir le banquier bienveillant qui impose ses avances à nos ennemis. Prenons à la France ce maudit argent et nous aurons enfin la paix; nous pourrons poursuivre notre développement pacifique et nous trouver très bien de notre système de six enfants.)

§ 7.— La France déclare accepter l'entrée du Luxembourg et de la Suisse dans l'empire allemand.

§ 8. — La France accepte les modifications que le peuple allemand fait subir à ses frontières du sud et de l'est.

LA FLOTTE ET LES COLONIES FRANÇAISES.

§ 9. — La France renonce à sa flotte, qui passe en la possession de l'empire allemand.

§ 10. — La France renonce à ses colonies, sauf l'Algérie, au profit de la Grande-Allemagne.

§ 11. — La France contresigne les traités passés entre l'Allemagne et les autres puissances mondiales : Angleterre, Etats-Unis, Japon et Russie.

§ 12. — La France signe le nouveau traité de commerce avec l'Allemagne, lequel est adapté aux conditions créées par le transfert de puissance de l'une à l'autre.

Tels sont les douzes articles de la paix de Bruxelles entre l'Allemagne et la France. Ils scellent la supériorité définitive du peuple allemand riche d'enfants sur la France pauvre d'enfants.

La course aux armements depuis le traité de Francfort a pris fin.

Si, conclut l'auteur de cet article, on rapproche ces clauses de ce qui s'est passé depuis sept mois : invasion de la Belgique et du Luxembourg, saisie d'argent et de marchandises, dévastation systématique pour faire fuir les populations et ruiner les industries, etc., on jugera que les idées de Tannenberg sont celles qui ont guidé la guerre actuelle. Mais on comprendra aussi quel doit être, déjà, le dépit des Barbares devant la faillite de leur trop gigantesque entreprise.

§

En France on fait trop facilement de Nietzsche le symbole et comme le résumé de la culture allemande. M. Henri Albert, qui a traduit et publié les œuvres complètes du philosophe, et qui mieux que quiconque connaît sa doctrine, réfute dans l'*Opinion* ce malentendu et nous montre par des textes que cette philosophie nietzschéenne n'est pas « une littérature pour Allemands ». De bons esprits, écrit-il, se sont trouvés qui ont cru voir dans la façon dont les Allemands font la guerre une application de méthodes nietzschéennes. C'est « sa guerre », affirme M. Louis Bertrand. En effet, réplique M. Henri Albert, car le philosophe solitaire eût salué avec joie la victoire prochaine de l'esprit européen sur la bête allemande.

Dès après la guerre de 1870, Nietzsche avait résolument pris le parti de la civilisation contre la barbarie. Sa campagne contre la culture allemande date de la victoire allemande. Quand, de sa solitude de Bâle, il lança sa diatribe contre le « philistin » David Strauss, il avait déjà pénétré les desseins de l'orgueilleuse science d'outre-Rhin. La « grossière suffisance » de ses compatriotes l'excédait. Il appartenait à cette catégorie d'Alle-

mands antinationaux et antipolitiques qui voient dans la subordination à la civilisation latine le salut de leur pays. Dès lors, étape par étape, il s'est appliqué à se dégermaniser. S'il n'y a pas toujours réussi, ce n'est vraiment pas faute de s'y être efforcé... Il se souvient aussi de ses lointaines origines polonaises et qu'il avait compté parmi ses ancêtres un gentilhomme polonais qui s'orthographiait Nietzki. Au reste, tout son aspect physique était celui d'un Slave.

... Après avoir abandonné son professorat de Bâle, pendant les longs séjours qu'il fit en Italie et dans le Midi de la France, Nietzsche s'efforça de pénétrer toujours plus avant dans la compréhension du génie français. C'est de cette époque que datent ces incomparables recueils d'aphorismes, par quoi il s'est acquis ses lettres de grande naturalisation. Lors même qu'on goûterait médiocrement sa philosophie, son lyrisme souvent verbeux, il faudrait convenir qu'il y a là une substance véritablement originale qui assigne à Nietzsche une place plus qu'honorable dans la littérature européenne. On connaît son admiration pour notre XVII[e] siècle. Mais, en même temps que nos classiques, il lisait Taine et Sainte-Beuve, il découvrait Stendhal, annotait le *Journal* des Goncourt et les *Posthumes* de Baudelaire. Il y a dans les papiers qu'il a laissés d'innombrables notes, prises au cours des années 1884 à 1886, si significatives pour notre histoire littéraire, d'où il entendait tirer l'argument pour sa critique du modernisme. « Tout ce qu'il y a en Europe de noble en fait de sentiments, de goûts, de mœurs est l'invention de la France », écrivait-il en 1886. Et, deux ans plus tard, dans *Ecce Homo :* « Je ne crois qu'à la culture française, et tout le reste qu'on appelle en Europe culture me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande. Les rares cas de haute culture que j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française. »

Aucun écrivain français du XIX[e] siècle, observe M. Henri Albert, n'a montré avec autant de précision le danger que constitue pour l'Europe la suprématie allemande. Nietzsche, en effet, reproche aux Allemands d'avoir entravé et arrêté tous les grands mouvements intellectuels et politiques qui se sont produits dans le monde au cours des derniers siècles. Le « pays plat de l'Europe », écrit-il, a ravalé à son niveau tout ce qu'il a atteint, et les Allemands sont « des traînards et des maraudeurs de la culture ». Et dans un passage qui n'avait pas encore été traduit, Nietzsche écrit :

« Les Allemands compromettent par leurs ralentissements la marche grandiose de la culture européenne ; Bismarck, Luther, par exemple ; quand Napoléon voulut faire de l'Europe une association d'Etats, — et il était le seul homme qui fût assez fort pour cela — ils ont tout gâché avec leurs guerres d'indépendance. »

« Y a-t-il des philosophes allemands ? Des poètes allemands ? Y a-t-il de bons livres allemands ? me demande-t-on à l'étranger. Je rougis, mais avec la vaillance qui m'est propre même dans les cas désespérés, je réponds : Oui, Bismarck ! »

... L'auteur de *Zarathoustra* a laissé encore d'innombrables notes qui

n'ont pas été utilisées pour ses ouvrages, et que sa famille a pieusement recueillies. Encore inédites en France, elles précisent par maints développements des plus suggestifs les idées du philosophe sur l'Allemagne actuelle. Lisez par exemple ces quelques lignes qui remontent déjà aux environs de 1880 :

« Je ne puis supporter de vivre en Allemagne, l'esprit de la mesquinerie et de la servilité pénètrent partout, jusque dans les petits journaux des bourgs et des villages, pour remonter aux artistes et aux savants honorables. Ajoutez-y une arrogance de pauvres d'esprit à l'égard de tous les hommes et de tous les peuples indépendants. Avec cela, on est en proie à l'inquiétude et à la hâte du présent, on se méfie de ce qui va venir et on passe son temps à se faire des reproches les uns aux autres. »

« Les Allemands s'imaginent que la force doit se manifester par la dureté et la cruauté ; mais ils aiment à se soumettre et à admirer ; alors ils se débarrassent soudain de leur faiblesse apitoyée, de leur sensibilité à l'égard de tous les petits riens et ils jouissent avec recueillement de leur terreur... »

L'orgueilleux servilisme allemand provoque chez Nietzsche des explosions de mépris. Il n'a pas de termes assez vifs pour caractériser les prétentions germaniques à la domination universelle : « Nous enthousiasmer pour l'*Allemagne au-dessus de tout;* pour l'empire allemand, note-t-il dans le moment même où il travaillait à sa *Volonté de Puissance*, voilà des choses pour lesquelles nous ne sommes pas assez sots. » Et plus loin : « *L'Allemagne au-dessus de tout*, c'est peut-être le mot d'ordre le plus absurde qui ait jamais été donné. Pourquoi donc l'Allemagne ? Voilà ce que je me demande, si l'Allemagne ne veut et ne représente pas quelque chose qui est d'une valeur supérieure à ce que les autres puissances ont représenté jusqu'ici ! »

Nietzsche se proposait, vers la même époque, de donner une suite à ses *Considérations inactuelles*. L'un de ses traités devait s'intituler : *Allemand*. Il n'en reste qu'une brève ébauche, mais on peut se douter de ce qu'eût été cet opuscule si l'auteur avait réalisé ses intentions. Voici quelques titres de chapitres : l'Ame de domestique ; la Corruption du sang ; la Tartuferie morale ; le Manque de clarté ; les Retardataires ; la Laideur ; la Dépendance de la France ; le Professeur allemand et l'officier ; la Niaiserie allemande, etc...

Ne croit-on pas, en parcourant ces ébauches, lire des invectives écrites en France par des écrivains qui longtemps se sont fait illusion sur l'Allemagne et que les sauvageries de la soldatesque ennemie ont enfin réveillés d'une trop longue torpeur ?

« Il y a une compensation à l'abaissement d'un peuple, c'est qu'un autre peuple se relève », écrivait Nietzsche alors que la puissance germanique s'étalait encore dans tout son orgueil. Le philosophe désabusé attendait avec certitude le relèvement de la France. Il semblait même prévoir le bouleversement d'où sortirait une France régénérée. « Nous entrons dans l'ère classique de la guerre », ne craignait-il pas d'écrire il y a trente ans. La Russie ne l'effrayait pas, tandis que ses compatriotes évoquaient déjà le spectre de la « barbarie slave ». Il attendait au contraire de l'empire moscovite une salutaire réorganisation de l'Europe. « La Russie est comme

l'Eglise, elle peut attendre. » Mais il formulait aussi l'espoir que la nation victorieuse, consciente de sa force, serait enfin capable de « décréter la paix ». Cette paix, pour lui, la paix européenne ne pouvait être une paix germanique.

§

Le poète Emile Verhaeren vient d'écrire dans **les Annales** une très belle page sur *l'Allemagne incivilisable*, qui est peut-être ce qu'on a écrit de plus juste et de plus intelligent sur la soumission intellectuelle des Allemands, et leur impossibilité de création.

L'Allemagne agit comme si elle était la plus arriérée des nations. C'est qu'en effet elle est, malgré ses apparences, essentiellement féodale. Il y a peut-être une culture allemande, mais il n'y a pas de civilisation allemande.

On peut être un savant, et, somme toute, être à peine dégrossi. L'esprit de société, de fierté, de liberté, est indépendant, non pas de l'intelligence, mais de la connaissance. Le professeur allemand est une bibliothèque qui marche. Il emmagasine, il dispose, il commente. L'arrangement et la discipline lui tiennent lieu de tout. Ils lui inculquent lentement l'esprit de dépendance et de servilité. C'est peut-être parce qu'il classe beaucoup, qu'il est si platement soumis. Tout se rapporte à une échelle, à une montée, ou à une descente. Tout devient compartiment. Quoi d'étonnant, alors, que tout se matérialise et que l'esprit de chaque Teuton ne prétende être qu'une sorte de case rigide et morne, dans une sorte de damier social.

On l'a déjà dit : l'Allemand n'invente quasi rien. Il travaille sur l'invention d'autrui. Pour inventer, il lui faudrait l'esprit de rébellion contre ce qui est. Il ne peut l'avoir. Il est l'être qui accepte, toujours.

Mais, dès qu'une découverte nouvelle a jailli, il s'en accapare. Il l'examine patiemment; il la tourne et la retourne en tous sens, il en fait, pour ainsi dire, le procès. Il parvient ainsi à en augmenter la puissance. Bien plus, il veut qu'elle serve et qu'elle soit classée dans la pratique, tout comme lui-même sert et est classé dans la vie.

Jamais les Allemands n'ont ouvert une grand'route dans la science. Ils n'ouvrent que des chemins latéraux. Leibniz et Kant accrochent leur voie à la chaussée royale de Descartes ; Hæckel ne serait guère, si Darwin n'avait existé ; Koch et Bering s'appuient sur les travaux de Pasteur.

Cette science de seconde main est excellente pour attirer les hommes médiocres. Travailler, chacun dans son petit coin, pour résoudre quelques questions secondaires et se croire quelqu'un, quand on est à peine quelque chose, flatte la vanité universelle. Toutes les petites universités de province peuvent se donner l'illusion d'être remplies de savants, grâce à la conception allemande de ce qui est docte et sérieux. C'est l'encasernement tranquille en des laboratoires, et la négation absolue de l'esprit d'initiative, de spontanéité, et surtout de l'esprit de protestation et de révolte. Si le peuple allemand eût été vraiment civilisé, jamais il n'aurait pu garder le silence devant l'assassinat de la Belgique. Bien plus : parmi ceux dont les idées sont contraires à tout l'ordre politique actuel, aucun ne s'est dressé contre ce crime admis et proclamé au début de la guerre en plein Parlement, par le chancelier Betmann-Hollweg lui-même...

Le poète parle avec indignation de cette social-démocratie allemande qui devait dévorer l'impérialisme et qui, à part Liebknecht, s'est comme déshonorée : « En août dernier, en une heure, c'est elle qui fut dévorée. »

Lors d'une récente visite à la Maison du Peuple de Bruxelles, quelques socialistes allemands s'étonnèrent que les démocrates belges attachassent tant d'importance à l'envahissement de leur territoire.

— Qui donc vous lie à votre patrie? interrogèrent-ils.

— L'honneur, répondit-on.

— L'honneur! L'honneur! c'est un idéal bien bourgeois, interrompirent les Allemands.

Or, une civilisation vraie a précisément pour armature l'honneur.

L'honneur n'est point un idéal bourgeois, mais un idéal aristocratique. Il fut créé par l'élite humaine, à travers les siècles, lentement. Quand la force s'éduque, elle s'oppose à elle-même; elle se limite et s'endigue : elle devient intelligente et se tempère de réserve et de tact. La force brutale se mue en force morale; le pouvoir devient le droit.

Plus une nation se prête à un tel changement, plus elle s'élève du plan matériel au plan spirituel, plus elle instaure dans ses institutions le respect de l'être humain total, plus elle se civilise et se grandit.

Une telle nation reste fidèle à sa parole donnée; l'intérêt, ni même la nécessité, ne lui impose point la félonie.

Seule, ajoute le poète, une nation à « civilisation haute peut concevoir de telles relations parfaites entre les humains et se bercer de tels grands rêves ». L'Allemagne n'en fut jamais capable, parce que « l'individu allemand est le moins souple et le moins éducable qui soit ».

Et l'auteur de *la Multiple splendeur* termine son essai psychologique par ces lignes, qui sont un merveilleux hommage à la France :

Tandis qu'une France, au bout d'un demi-siècle, se fait aimer en Savoie, à Menton et à Nice; tandis qu'en deux siècles elle s'assimile et Lille et Dunkerque, et Strasbourg et l'Alsace; tandis qu'une Angleterre, en quelques décades, s'attache et l'Egypte et le Cap, l'Allemagne demeure celle qu'on exècre, en Pologne, dans le Slesvig et dans l'Alsace-Lorraine. Elle est essentiellement la *persona ingrata*, partout où elle se présente. Elle ne connaît que les gestes qui séparent et non ceux qui unissent. Elle fait des proclamations qui agissent sur les esprits comme le gel agit sur les plantes. Elle ne sait ni attirer, ni séduire, ni civiliser, parce qu'elle n'a pas de force morale, personnelle et profonde. L'Europe, sous les successives hégémonies spirituelles d'Athènes, de Rome et de Paris, est demeurée le plus admirable centre de développement humain qui fut jamais. Sous l'hégémonie allemande, elle s'acheminerait vers une sorte d'organisation morne et dure où tout ne serait impeccablement disposé que parce que tout y serait supérieurement tyrannisé.

Car la vraie Allemagne — nous en avons aujourd'hui la triste, mais

inébranlable conviction — ne fut jamais celle de Gœthe, de Beethoven, ni de Heine; elle fut celle des landgraves implacables et des soudards sanglants. Depuis mille et mille ans, elle lâche ses hordes sur l'Europe : Vandales, Visigoths, Alains, Francs, Hérules. Elle continue à le faire à cette heure. C'est sa terrible et sinistre fonction. Seulement, ne nous y trompons plus, à l'avenir : elle est la nation dangereuse, parce qu'elle est la nation incivilisable, et que ses châteaux, ses campagnes et ses casernes sont demeurés le réservoir inépuisé, et peut-être inépuisable, de la férocité humaine.

§

Pour ceux qui douteraient encore, hors de France, de la préméditation de l'Allemagne et de sa longue préparation à cette guerre où elle devait s'annexer la Champagne, voici un document qui a son importance. Il nous montrera « comment on les élève », dans quel esprit et dans quel espoir sont éduqués les princes royaux dans cette grande caserne qu'est l'Allemagne. M. G. Lenôtre résume dans **le Temps** le volume de souvenirs : *Quatre ans à la cour de Saxe*, que publia, en 1913, M. Guy Balignac, qui fut précepteur français des petits princes Georges, Christian et Ernest, fils du roi de Saxe et de la trop célèbre princesse Louise. Dans cette maison royale, tout est réglé à la minute comme dans une gare ; aucune chance d'imprévu ; nul espoir d'un incident qui ne fût pas dans le programme inscrit par le gouverneur militaire, le capitaine O'Byrn, sur un gros cahier que l'on consultait à tout propos.

Et ce qui ajoute encore à la valeur de ce document psychologique c'est que ce livre fut publié un an avant la guerre et qu'il n'est pas un livre de haine, mais seulement de notations et d'observations. On sent même chez le précepteur une sincère sympathie pour ses malheureux élèves, privés de la tendresse maternelle. Les jeunes princes avaient d'ailleurs, dès le premier jour, pris leur maître en affection, et l'appelaient familièrement *Marco*.

§

Quoique nous ayons tenté dans des congrès de régler le terrible jeu de la guerre, elle demeure et demeurera toujours, tant qu'il y aura des hommes sur la terre, « le duel à mort, où tous les coups sont également valables pourvu qu'ils soient mortels... ». J'emprunte cette définition à Remy de Gourmont, qui épilogue, dans **la France**, sur les nouvelles machines infernales des Allemands, qui lancent sur nos soldats des jets de pétrole enflammé.

On a signalé avec étonnement que les Allemands avaient pris en France, longtemps avant la guerre, un brevet pour un appareil destiné à lancer des jets de pétrole enflammé. Il n'y a pas, il me semble, de quoi s'indigner. Lancer sur des assiégeants des liquides nocifs n'est pas un fait de guerre très nouveau, car la poix bouillante a joué de tout temps un certain rôle

dans les sièges. Les plus anciens en furent témoins. Il est cruel, barbare, tout ce que l'on voudra, d'arroser de pétrole enflammé un ennemi qui s'approche de trop près, mais il n'est pas plus aimable de lui déverser sur le crâne une casserole de poix fondue. La guerre, c'est de faire aux ennemis tout le mal possible, de les blesser, de les tuer par tous les moyens. Ce n'est pas un duel de parade où ne comptent que les coups permis. C'est un duel à mort où tous les coups sont également valables, pourvu qu'ils soient mortels, pourvu seulement qu'ils soient dangereux. L'imagination des anciens fut beaucoup moins meurtrière que la nôtre, mais elle avait quelque chose de plus ingénieux ; ils tiraient parti de tout et ne négligeaient aucun moyen de nuire. La poudre et surtout les explosifs modernes ont fait mépriser ces petites inventions anciennes, mais elles peuvent encore jouer leur rôle dans ce concert du mal où chacun essaie de dominer la voix de son adversaire. Mais pourtant il y a des moyens de guerre que l'on n'a pas retrouvés, tel cet inextinguible feu grégeois, contre lequel s'indignaient les croisés. Les musulmans en avaient pris le secret aux Byzantins. Ils l'attachaient à leurs traits, le lançaient par leurs machines ou bien à la main par des pots à feu qui se brisaient, couvraient l'ennemi de flammes. Joinville parle du feu grégeois avec épouvante. « C'était là, aux yeux des hommes de ce temps, un artifice infernal et magique, contraire à la loyauté. »

La guerre est toujours identique à elle-même ; elle est aussi la plus formidable négation de toute idée de progrès.

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

L. Reynaud : *Histoire générale de l'Influence française en Allemagne ;* Paris, Hachette, fr. 12. — A propos d'une enquête. — La convoitise guerrière en Allemagne. — Mort d'Ernst Stadler.

Il y a quelque paradoxe à vouloir reprendre ici, après huit mois d'interruption, ces chroniques des « Lettres allemandes », alors que nous ne communiquons plus avec les gens d'Allemagne qu'à coups de fusils et de canons. Mais, tandis que nos braves troupiers leur règlent leur compte, de l'Yser à la Largue, pour les remettre à la place d'où l'Europe n'aurait jamais dû les laisser sortir, nous autres, pauvres civils que l'âge et les infirmités retiennent loin du front, nous ne pouvons mieux faire que de participer nous aussi à la campagne — hélas ! sans les honneurs des risques à courir — en débrouillant quelques problèmes intellectuels.

A vrai dire, les notes que je publie ici même, depuis vingt ans, n'ont guère été que des « règlements de comptes ». En renseignant le public français sur les productions de la littérature allemande j'avais surtout le souci de montrer à quel point elle se rapprochait de nos propres tentatives. Il s'agissait de ramener à leurs justes proportions les efforts des intellectuels d'outre-Rhin vers un labeur ori-

ginal et de dégager la part que nous avions dans leurs inventions. Tous les « mouvements littéraires » qui ont vu le jour en Allemagne depuis un quart de siècle avaient eu leur point de départ chez nous. Naturalisme, symbolisme, néo-romantisme, chat-noirisme, ils sont tout venus copier chez nous; et soyez persuadé qu'ils frétillaient d'aise quand nous leur disions qu'ils avaient assez bien réussi. On ne pouvait leur faire compliment plus flatteur, j'en ai d'innombrables témoignages. Mais le plus souvent ils ont gâté leurs modèles. Le goût de la bouffissure, du toc, de ce qui est excessif et désordonné, ces travers qui leur viennent de naissance et qu'une mauvaise éducation contribue encore à développer, les induisent sans cesse à passer à côté de ce qu'ils se proposaient d'entreprendre. Ils n'ont pas de discipline intérieure. Leur *drill* est une contrainte imposée par ceux qui les commandent.

M. L. Reynaud, dans sa substantielle **Histoire générale de l'influence française en Allemagne**, a excellemment analysé quelques-uns de ces défauts. Le savant maître de conférences de l'université de Poitiers, qui avait déjà publié un ouvrage sur les *Origines de l'Influence française en Allemagne* et qui, avant de poursuivre son magnifique labeur, nous présente ce copieux volume comme une simple introduction générale, nous fournit bien d'autres renseignement précieux sur la détestable manie qu'ont les Allemands de s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il s'agit ici seulement des biens intellectuels! Mais M. Reynaud fournit la preuve convaincante que nos voisins n'ont pas cessé, depuis quinze siècles, de s'alimenter chez nous. Chaque fois que, par suite de circonstances politiques, le contact devenait moins intime, les Allemands retombaient dans la barbarie ou dans une parfaite stérilité.

Tous les cinq cents ans environ notre civilisation a possédé, on peut le dire, entièrement, et refondu la civilisation germanique. Mais, entre ces points culminants, son action féconde ne s'est pas interrompue, bien loin de là. Seulement elle est moins dominatrice, moins apparente. A toutes les époques, c'est de chez nous principalement que viennent à l'Allemagne les idées nouvelles, les initiatives importantes. Il est absolument impossible de rien comprendre à l'évolution de sa civilisation si l'on n'a sans cesse les regards tournés vers la nôtre. Les raisons profondes de son évolution, c'est à l'étude de ses relations diverses avec la France qu'il faut les demander. C'est là un phénomène singulier qui a déjà attiré l'attention des historiens, et pour lequel on a proposé en général des explications tirées de l'ordre géographique. A notre avis, cependant, l'habitat des deux peuples, c'est-à-dire leur proximité plus ou moins grande des centres primitifs de la civilisation, ne rend pas compte à lui seul de l'attitude surtout passive et réceptive de l'un, active et communicative de l'autre. La cause véritable de cette divergence doit être cherchée en dernière analyse dans leur organisation morale, qui est on ne peut plus dissemblable.

Ce qui est particulièrement curieux, c'est que cette vérité évidente n'est apparue aux cerveaux français les mieux doués que depuis une trentaine d'années. Nous avons une si fâcheuse tendance à nous diminuer nous-mêmes que les apports les plus évidents du génie français ont été longtemps considérés chez nous comme des inventions germaniques. Il en est ainsi du gothique et de la scolastique, qui ne se sont imposés que tard et difficilement à l'Allemagne. Il en est ainsi de bien d'autres choses. Mais il faut lire en entier le beau livre de M. L. Reynaud, dont cette brève indication a seulement pour but de signaler provisoirement l'intérêt.

§

A propos d'une enquête. — La *Grande Revue*, qui avait entrepris avant la guerre une enquête sur « ce que l'élite allemande pense de la France », lui a donné une suite dans son fascicule de janvier. Contrairement à l'opinion formulée par un autre collaborateur du *Mercure*, j'avais été d'avis (*Mercure* du 1er août) que cette enquête révélait chez « l'élite » allemande un état d'esprit qui n'était précisément point autre chose que du « chauvinisme agressif ». Les événements m'ont donné raison. L'évolution des intellectuels vers le pangermanisme était très marquée depuis plusieurs mois déjà ; elle se doublait en outre de la plus naïve infatuation. Avant de donner une dernière fournée de réponses, M. Jacques Reboul, entrepreneur de l'enquête, a tenu à remettre sous les yeux de ses lecteurs l'extravagant morceau, par quoi M. Richard Dehmel, qui porte aujourd'hui la capote d'officier prussien, avait déjà essayé de surprendre notre bonne foi au mois de juin dernier. M. Reboul souligne le fait que ce poète est parmi les signataires du fameux manifeste des 93 intellectuels. Il ajoute qu'il y en a probablement d'autres, mais qu'il n'a pu se procurer la liste complète des 93. M. Reboul ne lisait donc pas les journaux au mois de septembre !

A vrai dire, les dernières réponses ne sont pas très reluisantes, ni par leur texte, ni par les personnalités constituant « l'élite » allemande qui les ont signées. Il y a bien M. Ludwig Fulda, lequel a envoyé cinq lignes peu compromettantes, et M. Schlaf, auteur d'une apologie de la guerre parue il y a une dizaine d'années et que les opinions contradictoires ne semblent pas gêner. M. Waldmann, directeur du musée de Brême, insinue que le Louvre aurait dû refuser les deux tiers de la collection Chauchard ; c'est ce qu'il trouve à nous dire de plus aimable. Ce fonctionnaire n'a-t-il jamais eu la curiosité de visiter le musée de Berlin ?

La réponse de Paul Holzhausen m'a infiniment touché. Ce doux maniaque de Napoléon Ier qui, quoiqu'en dise M. Reboul, n'est pas professeur à l'université de Bonn, a consacré toute sa vie à son idole.

Le reste lui est assez indifférent. La passion qui l'anime lui a toujours valu de telles inimitiés que, même au *Gymnasium*, où il enseigne, on lui a fait toutes les misères imaginables. Nous correspondions assez irrégulièrement depuis quelques années et il me faisait ses doléances, alors que je le louais, en tant qu'Allemand, d'admirer Bonaparte, qui avait plus fait pour l'unité allemande que tous les patriotes d'outre-Rhin, y compris Bismarck. Au mois d'août 1912, il m'écrivait : « Ma vie approche de sa fin, je le sens. Usé de tracasseries journalières, écrasé d'un immense travail, maltraité jour et nuit par une détestable administration dont je suis le serviteur (pour gagner le pain de mes enfants) et qui ne cesse de me reprocher ma francophilie et ce qu'ils daignent appeler mon « bonapartisme », je ne vivrai pas longtemps. Mais je lutterai comme le grenadier de Henri Heine, mourant au cri de *Vive l'empereur!* »

Holzhausen, que nous irons peut-être voir à Bonn un de ces jours, me pardonnera cette citation. Elle prouve en tous les cas qu'il écrit assez joliment le français. Malgré ses sombres pressentiments nous avons de lui de bonnes nouvelles. Il écrit dans la *Gazette de Francfort* des articles... contre les Anglais. Son « bonapartisme », auquel plus de cent ans d'histoire n'aura rien appris, le lui commandait; nous ne lui en voudrons pas de cet entêtement et quand nous pousserons jusqu'à Bonn nous serons pour lui plein d'indulgence.

§

Les revues allemandes ne nous parviennent plus depuis le 1er août, mais les quotidiens que nous sommes quelques rares privilégiés à pouvoir lire nous en apportent de ci de là des extraits. Ces citations, choisies avec soin, sont du reste en harmonie avec le ton général de la presse d'outre-Rhin. Il n'y a donc pas grand'chose à en tirer. S'il peut être intéressant, dans l'avenir, de puiser de temps en temps à cette source indirecte, je voudrais aujourd'hui signaler, un peu tardivement, un article qui est antérieur de quelques semaines à la déclaration de la guerre. Il est intéressant à plus d'un titre et montre que nous n'étions pas seul à craindre, l'été dernier, que l'Allemagne ne se laissât entraîner à une entreprise belliqueuse. Cet article, signé « Un ancien diplomate », a paru dans *Maerz*, la revue radicale munichoise, le 18 juillet dernier, sous le titre de **Convoitise guerrière en Allemagne ?** L'auteur se demande (le point d'interrogation est de lui) si les appréhensions manifestées par un diplomate de la Triple-Entente au sujet des symptômes de chauvinisme en Allemagne, dont la presse allemande s'était émue, ont quelque raison d'être. Et il est forcé de conclure par l'affirmative, le gouvernement allemand, dit-il, est pacifique; le peuple lui aussi désire la paix. On ne saurait donc généraliser. Il faut avouer néanmoins qu'il existe

des chauvins qui excitent aux convoitises guerrières. Les paroles provocatrices des généraux Keim et Bernhardi sont acclamées par des milliers de personnes, ce qui peut faire croire à un état d'esprit belliqueux. Les militaires s'appuient sur ces meneurs pangermanistes qui donnent à leurs revendications un caractère politique.

L'Allemagne a besoin de colonies, disent ces prétendus politiciens, qui à aucun prix voudraient être pris pour des chauvins, car, à leurs yeux, il n'y a de chauvins qu'en France — et si l'on ne veut pas lui abandonner ces colonies de plein gré, elle sera contrainte de s'en emparer par la force. Quelle importance peuvent avoir le droit des gens et la morale, le progrès de la culture et la civilisation en face d'une pareille nécessité d'airain ?

Pour faire admettre ce raisonnement, le parti de la guerre a organisé une propagande intensive. Il a trouvé de nombreux partisans et a provoqué dans le peuple allemand une véritable terreur.

Les généraux politiqueurs, poursuit l'« ancien diplomate », sont une espèce humaine que personne ne détestait autant que le vieux Bismarck. Il est vraiment dommage que le vieux monsieur (*sic*) ne soit plus là pour nettoyer de nouveau le temple envahi par tous ces gens sans mandat.

A en croire « l'ancien diplomate », le public qui a peur de la guerre acclame les généraux, en se figurant que ce sont eux qui préservent l'Allemagne de tout danger.

Il ne se rend pas compte que ces prétendus « sauveurs » souhaitent précisément la guerre que le peuple déteste et que l'avenir de l'Allemagne peut être mis sérieusement en danger par une guerre provoquée à la légère.
Si l'on passe en revue les résultats obtenus jusqu'à présent par le parti de la guerre, il faut reconnaître qu'à la suite de toutes ces machinations le chauvinisme a beaucoup augmenté en Allemagne durant ces dernières années. Dans la même proportion, les « convoitises guerrières », nées dans les milieux militaires, ont fortement déteint sur la bourgeoisie, moins par désir véritable de la guerre que par crainte de la voir éclater.

Après avoir fait ce raisonnement un peu spécieux, « l'ancien déplomate » poursuit :

Tout cela ne constitue pas encore un danger politique immédiat. Le gouvernement lui-même veut la paix. Mais il importe avant tout qu'il ne se laisse pas subjuguer par les trouble-paix. C'est pourquoi il serait absolument nécessaire qu'il se débarrassât des généraux politiqueurs.

Les événements ont montré à quel point l'ancien diplomate de *Maertz* s'était trompé au sujet des tendances pacifiques du peuple allemand. Mais les constatations qu'il fait et les craintes qu'il for-

mule au sujet des conséquences de cette propagande, au moment même où celle-ci allait porter des fruits, sont particulièrement intéressantes à noter. Nulle part ailleurs les menaces du cataclysme n'avaient été signalées avec autant de netteté en Allemagne. Il faut rapprocher les craintes du rédacteur de la revue munichoise des avertissements contenus dans le premier chapitre de notre *Livre jaune.* La clairvoyance de notre diplomatie ne s'était pas trompée en désignant d'avance les auteurs responsables de la guerre.

§

Ernst Stadler. — La guerre n'a pas fait jusqu'à présent de ravages considérables parmi les gens de lettres d'Allemagne. Quelques jeunes poètes, dont la notoriété prochaine pouvait paraître plus que douteuse, sont tombés sur les champs de bataille. La presse germanique a mentionné leur nom sans s'y arrêter longuement. Il faut croire que peu d'écrivains d'un certain renom ont été mobilisés. En tous les cas, on n'en à guère vu aux postes exposés du front. Cette constatation aussi ne sera pas sans une certaine importance quand on voudra se rendre compte plus tard de ce qu'a été, pour eux et pour nous, le formidable enjeu de cette guerre.

Pourtant, je me ferais un reproche de ne pas consacrer ici quelques lignes à un jeune écrivain dont le cas est tout particulier. Ernst Stadler, tué sur les bords de l'Yser au commencement de novembre, n'était plus tout à fait un Allemand. Avec quels sentiments il obéit aux ordres de mobilisation qui l'incorporèrent comme lieutenant de la réserve au 51e régiment d'infanterie, nous ne le saurons probablement jamais. Fils d'un haut fonctionnaire allemand en Alsace, il avait grandi dans cette atmosphère où des contrastes violents ont maintenu pendant quarante-quatre ans la « Terre d'empire ». Mais son instinct l'attirait vers l'élément indigène. Convaincu que le maintien de la « double culture » était indispensable au pays, il se romanisait lentement au contact de nous autres Alsaciens Français. Il y a trois ans, il fut appelé à une chaire de l'Université libre de Bruxelles, où ses sympathies se précisèrent. Il ne devait cependant pas s'y maintenir. La guerre l'empêcha d'aller enseigner dans une université d'Amérique, qui venait de lui confier un poste de professeur.

Collaborateur attitré des *Cahiers alsaciens* du docteur Bucher, Ernst Stadler n'avait pas caché ses sympathies pour les organisateurs de la résistance alsacienne. L'été dernier, alors qu'il séjournait à Strasbourg, il se vit appelé chez le recteur de l'Université, qui le blâma violemment d'avoir pris parti pour les « francillons » contre les germanisateurs. Ce petit fait, parmi tant d'autres, contribua naguère à nous révéler l'état d'esprit de l'Allemagne.

Littérairement, Ernst Stadler appartenait au groupe d'écrivains

qui, l'an passé, avaient fondé les *Weisse Blaetter*. Il y fit paraître un volume de vers : *Der Aufbruch*, titre que l'on peut traduire à la fois par *Epanouissement* et par *Départ*. Il aimait Francis Jammes, qu'il traduisit, étudia Flaubert et Balzac ; à Bruxelles il avait fait son cours en français, de même qu'il s'était senti capable de donner précédemment, à Oxford, des conférences en anglais. Qu'eût-il fait dans une Allemagne raidie dans son chauvinisme, bouffie de suffisance, et pour laquelle un destin tragique l'a fait mourir ?

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Earl of Cromer : *Abbas II*, 2 s. 6 d., Macmillan. — Viscount Esher : *The Influence of King Edward and other Essays*, 7 s. 6 d., John Murray.

En septembre dernier, la situation était extrêmement compliquée en Egypte. Le khédive Abbas II était connu pour ses sentiments anti-anglais. Les Turcs comptaient beaucoup sur la loyauté de l'Egypte envers son suzerain, le Sultan ; ils pensaient que les Egyptiens, autant que le khédive, seraient prêts à porter un coup à l'occupation britannique, et ils croyaient que tous les musulmans, les cinq sixièmes de la population, répondraient à l'appel que lancerait le Sultan en qualité de Calife de l'Islam. Mais le peuple égyptien n'hésita plus dans sa loyauté envers l'Angleterre lorsque Sir John Maxwell, commandant en chef des forces britanniques, proclama que le gouvernement ne demanderait pas aux Egyptiens de combattre les Turcs, ni de supporter les frais de la campagne, mais que l'Angleterre assumerait le fardeau tout entier, et combattrait sans l'aide de l'armée égyptienne pour protéger les droits et les libertés de l'Egypte. Cela était fort incohérent, car aucune déclaration n'avait encore été faite par laquelle l'Egypte aurait cessé d'être une province vassale du Sultan, et la seule raison que l'Angleterre avait d'être en Egypte était le maintien des traités passés entre le sultan et le khédive.

Ainsi, selon le résumé de Mr. Weigall dans le *Blackwood's Magazine* de février, nous déclarions que nous faisions la guerre à l'Empire turc pour le compte de l'Egypte qui, admettions-nous, faisait partie de cet Empire, et nous déclarions en outre que nous combattions pour la défense d'un traité que nous cessions d'observer en combattant pour le défendre. En défendant les droits du traité, nous soutenions la position de l'Egypte en tant que vassale du sultan, et, si absurde que cela paraisse, nous étions présumés combattre pour soutenir le droit qu'a le sultan de nous combattre parce que nous permettions aux Egyptiens de nous permettre de combattre le Sultan sur un territoire du sultan. Un charmant gâchis, vraiment !

Mais Abbas II eut l'aimable attention de trancher le nœud gordien en se mettant en route pour Constantinople. L'Angleterre pro-

clama l'indépendance de l'Egypte sous la suzeraineté de l'Angleterre, et installa un nouveau khédive, et Abbas II a rejoint la troupe, qui s'augmentera sans doute avant peu, des têtes découronnées. La monographie de Lord Cromer sur **Abbas II** paraît donc au bon moment. Elle est doublement captivante, d'abord parce qu'elle jette une vive lumière sur le caractère de ce prince faible et pourtant assez sympathique, qui monta sur le trône khédivial comme « un jeune garçon pétulant » et le quitta en homme chez qui la maturité n'a pas calmé la pétulance, et aussi parce qu'elle montre sous ses aspects les plus séduisants l'homme qui, avec autant de sagesse que de fermeté, dirigea pendant vingt ans les destinées de cette Egypte qu'il contribua pour une si grande part à créer. The Earl of Cromer est un diplomate accompli, un grand proconsul, un savant et un homme d'esprit. Son livre offre une excellente lecture ; il est substantiel, riche d'humour et d'un ton de courtoisie parfaite : « L'Angleterre est toujours bonne fille, et parfois peut-être d'une crédulité un peu naïve. » N'est-ce pas là, en deux lignes, tout le caractère de cette grande nation ? « Dans des contrées comme l'Egypte, la manière dont les rouages du gouvernement fonctionnent est d'importance plus grande que les institutions elles-mêmes. » A retourner la phrase, on a la différence entre les méthodes anglaise et allemande de procéder. Pour préciser le contraste, il suffit de comparer l'administration de l'Egypte à celle de l'Alsace. A propos d'un projet de chemin de fer à construire entre la Syrie et la Palestine, lord Cromer écrit :

Je désapprouvai le projet, et, dans le cours de la conversation, je mentionnai que si, un jour ou l'autre, une voie ferrée était construite pour relier les deux pays, il faudrait que son tracé, sur toute sa longueur, suivît la côte à une distance de cent mètres de façon à être parfaitement exposée aux canons de la flotte anglaise. Je n'entendis plus jamais parler de ce projet.

Peut-on être plus tranquillement ironique ? Et ceci encore :

Abbas II était passé maître en mesquines intrigues, et si adonné aux manigances tortueuses qu'il était incapable de poursuivre longtemps une tactique vraiment loyale et directe.

Quand le proverbe : *De mortuis nil nisi bonum* sera remplacé par le plus raisonnable : *De mortuis nil nisi verum*, on pourra inscrire ce jugement de Lord Cromer en épitaphe sur la tombe de l'ex-khédive. Il était impossible à Abbas II d'adopter une méthode de droiture, car son principal objet était de s'enrichir, et il était anglophile ou anglophobe selon qu'il pensait que l'occupation anglaise favoriserait ou gênerait son projet principal. Il se couvrait toutefois du manteau du patriotisme. « Je crois que le jeune khédive va être très *égyptien* », écrivait lord Cromer à lord Salisbury en 1892. Mais

il apparut bien vite qu'Abbas II était moins Egyptien que *khédivial ;* il était enthousiaste de son trône et du casuel y afférent, plus que de son pays, et cependant on ne pouvait résister à son attrait. Il vint en Angleterre faire une visite à Sir Eldon Gorst sur son lit de mort. Il avait un sens très vif de l'humour et quiconque a ce don n'est pas entièrement dénué de grâce, car il ne se prend jamais trop au sérieux, et c'est l'absence de ce sens de l'humour qui explique en partie la catastrophe dans laquelle se sont jetés le kaiser et son peuple. Peut-être lord Cromer se reporte-t-il avec des sentiments mêlés au temps de « la lutte avec Abbas », — la chasse au tigre, comme disait lord Rosebery — et accompagne-t-il de ses regrets l'ex-khédive dans l'exil qu'il s'est imposé.

§

Sous ce titre : **The Influence of King Edward and other Essays**, lord Esher a réuni des pages d'une lecture agréable et facile, parmi lesquelles celles qui traitent du caractère et de l'influence d'Edouard VII présentent un intérêt particulier pour le public français. Chacun s'accorde à dire que le feu roi — le roi charmeur, comme l'a appelé lord Rosebery, — était un homme de tact et doué de grands attraits personnels. Il n'avait pas d'ennemis. On se rappelle avec affection sa belle physionomie animée, son port royal et majestueux qui faisait oublier sa courte stature. Il n'est pas nécessaire de rappeler ses sentiments amicaux envers la France. A sa naissance, *le Times* écrivait :

La France est l'allié le plus proche et le plus honoré de la Couronne de sa Mère. Puisse son destin être de consolider le bon-vouloir et l'unité dans le monde, et puisse-t-on ne pas parler de guerre en son temps.

Ces mots ont tout l'air d'une prophétie, en ce qui concerne l'Angleterre, au moins. Quand il monta sur le trône de ses ancêtres, la guerre des Boers jetait ses dernières étincelles et la titanesque lutte d'aujourd'hui n'était qu'un nuage ténu dans le ciel des conjectures. Mais ses admirateurs enthousiastes vont trop loin quand ils lui donnent le titre de « Pacifique ». Edouard VII était le plus constitutionnel des monarques constitutionnels et il n'alla jamais au-delà de ses prérogatives. Il laissa la direction des affaires publiques à ses ministres ; il ne détint aucun portefeuille officieux des affaires étrangères. L'auteur de l'Entente Cordiale, si tant est qu'elle ait un auteur, est M. Delcassé, encore que le roi l'eût soutenue chaleureusement. « Manque d'enthousiasme et d'imagination, et absence ou torpeur de l'élément poétique », tel fut un diagnostic partiel de son caractère, qu'il trouva lui-même dans de vieilles lettres et accepta comme parfaitement juste. Il fut, à vrai dire, un homme fort débonnaire qui, si aucune haute raison ne s'y opposait, prenait générale-

ment la ligne de moindre résistance. Et quant à « l'absence ou à la torpeur de l'élément poétique », que pourrait-on attendre de quelqu'un à qui le monde romanesque — de l'innocent roman de Walter Scott même — était délibérément clos ? Il est difficile de lire avec patience ce qui nous est dit de l'éducation puritaine du prince. Combien c'était sombre, déprimant, inesthétique, comme l'époque elle-même, avec les salles du château de Balmoral tapissées avec le tartan des Stuarts ! Edouard VII s'en affranchit assez bien, parce qu'il était gentilhomme avant d'être roi, et parce qu'il subit aussi la bienfaisante influence de ses séjours en France. « Il parlait peu, mais il savait admirablement écouter », disait un membre des « Pommes de Terre » qui rencontrait fréquemment le Prince à son club. C'est peut-être la raison pourquoi le roi, quand il parlait « ne disait jamais de bêtises ». Quand il écrit sur les débuts de l'époque victorienne, lord Esher a une tendance à tomber dans le style de l'époque : « Combien vaines paraissent les tentatives de l'homme pour façonner le caractère, et combien inscrutables sont les voies de Dieu ! » C'est fort bien, mais cela nous rappelle quelque peu le Shepherd de *Pickwick*, que nous avions cru mort !

CHARLES OLIVER.

LETTRES DANOISES

Politiken. — La neutralité ; comment on l'observe. — Les correspondants. — Les chroniques — La polémique Kr. Nyrop-Karl Larsen. *Ugens Tilskuer* : La neutralité bienveillante. — Encore la brochure Bédier. — Les Danois du Slesvig.

Social Demokraten est, je crois, le journal qui a le plus fort tirage en Danemark, et même de beaucoup. Mais son influence ne s'exerce que dans le pays même, tandis que **Politiken** est le plus grand journal connu, dans le monde entier, et que l'on a coutume de consulter principalement pour connaître les affaires danoises. Ce que l'on y cherche, aujourd'hui, c'est la manière dont les affaires françaises, ou plutôt des alliés, sont comprises en Danemark. On ne peut s'attendre, évidemment, à voir la cause des alliés approuvée et soutenue. Le Danemark est neutre, et sa frontière d'un accès facile lui fait une obligation de montrer une grande prudence dans ses rapports avec la puissante Allemagne. De plus, comme vient de le rappeler M. Georg Brandes dans une lettre ouverte (28 février) en réponse à une phrase maladroite de M. Clemenceau, l'Angleterre, en 1864, a causé au Danemark une déception qui n'a pas contribué à disposer favorablement les esprits.

C'est peut-être pourquoi la neutralité du grand journal ne paraît guère bienveillante pour nous. Les communiqués officiels allemands,

français et russes sont, bien entendu, publiés côte à côte, mais le résumé de la situation est souvent tendancieux. A propos du bombardement de villes anglaises ouvertes par des zeppelins, par exemple, l'appréciation anglaise d'un tel acte est formulée, mais la théorie d'après laquelle l'Allemagne a besoin de produire la terreur est amplement développée, et présentée comme une justification valable (21 janvier). L'analyse du Livre Jaune est reléguée à la quatorzième page (3 janvier), parmi les annonces. On lui trouve un caractère très polémique, et quand on en vient au moment où l'Autriche consent à discuter sa note, on insinue que la Russie doit être la vraie responsable : « La mobilisation générale russe, le même jour, brise tous les espoirs, et rend le conflit extrêmement aigu. Pourquoi ? c'est encore une énigme. » Les informations sont le plus souvent d'origine allemande, même sur les faits destinés à rendre compte des sentiments français, comme lorsqu'on résume (29 décembre), d'après un journal allemand, une brochure parue en France sur « la Paix de demain », où l'Allemagne est divisée en neuf Etats. A en croire un article du 26 février, il se produit en Belgique une renaissance économique, « grâce aux énormes efforts de l'administration allemande pour remettre le pays sur pied ». Renseignements fournis par la presse allemande, et qu'aucun autre témoignage ne compense, qu'aucune critique n'atténue.

Le principal correspondant de *Politiken* en France est M. Andreas Winding. Il a publié sur « Paris pendant la guerre » une série d'articles intéressants, variés, et qui témoignent d'une information assez sérieuse. Rien n'indique chez lui une partialité quelconque. Il regarde, et il raconte. Il n'est pas, comme son collègue M. Valdemar Koppel, correspondant du journal en Allemagne, en admiration béate devant ce que l'on veut bien lui montrer (voir le numéro du 25 décembre). Mais il lui arrive, avec des faits exacts fâcheusement généralisés, de donner une impression fausse et défavorable, comme lorsqu'il dit, le 12 janvier :

Paris, de capitale de l'Europe, est redevenue celle de la France. Saint-Saëns est furieux et d'une haine imbécile contre Wagner. Nietzsche est accusé d'avoir inventé les mortiers. Beethoven n'est sauvé de l'anéantissement que par la déclaration d'un habile homme qui l'a fait Belge. Les étrangers ne sont ici, comme dans l'ancienne Athènes, que de méprisables métèques. Il n'existe qu'un art, une poésie, une culture : la culture française. On se suffit à soi-même.

L'exclusivisme paraît être, à l'heure actuelle, un travers national particulièrement germanique. Parce que la même tendance domine aussi, en France, quelques écrivains, ou même certains milieux peu étendus, il est curieux de voir reprocher au pays en général un étroit nationalisme. Il est plutôt remarquable qu'une telle mentalité, en

pleine guerre, se soit si peu manifestée. Je ne crois même pas que l'on puisse dire qu'elle ait fait de réels progrès.

Politiken publie souvent aussi les articles de M. Bjarne Eide, correspondant du journal norvégien *Aftenposten*. Ils sont alertes, colorés, fort bien écrits. Le récit d'une visite à Reims pendant un bombardement aurait dû être traduit en français (29 décembre). M. Bjarn Eide ne dissimule pas ses sympathies pour la France, et il est surtout frappé de l'attitude résolue et sans fanfaronnade de la population. Il admire « la haute force morale que peut atteindre le peuple de Paris, plus haute qu'on ne l'avait jamais vue jusqu'ici » (17 janvier).

Les « chroniques » de *Politiken* sont souvent presque des articles de revue, écrits par dès collaborateurs non journalistes, hommes de lettres ou professeurs. Ils sont de tendances diverses. Ainsi, M. Karl Meyer (9 février) expose avec une sorte de candeur que les moyens les plus barbares, en cas de guerre, sont légitimes. On parle, dit-il, de manière humaine et inhumaine de faire la guerre ; mais peut-on penser « qu'aucune puissance belligérante soit assez absurde, au cours d'une guerre, pour observer des règles du droit des gens ou des traités, sinon parce qu'elle estime y avoir avantage » ? Aussi trouve-t-il naturel l'emploi des balles explosives, comme il est prêt à admettre la contamination des eaux avec des bacilles du choléra.

Par contre, M. Sven Lange (2-3 janvier) déplore l'expression de certaines idées par trop de savants allemands, et voit un effondrement de tous les idéals. Examinant la science allemande elle-même, dans le domaine médical, M. E.A. Tscherning montre que les grandes découvertes principales se trouvent, en fait, avoir été l'œuvre d'Anglais et de Français (10 janvier). Enfin, M. Kr. Nyrop, abordant le sujet peut-être le plus difficile, fait de la brochure de M. Joseph Bédier sur *les Crimes allemands d'après des témoignages allemands* un compte-rendu ou il estime ce travail « inattaquable » (4 février). M. Karl Larsen a pourtant attaqué à la fois ce jugement et la brochure de M. Bédier (21 février). Cette polémique, et l'attitude du romancier danois méritent que l'on s'y arrête.

M. Karl. Larsen s'est fait une spécialité des études psychologiques fondées sur les correspondances et les journaux intimes. C'est ainsi qu'il a publié une analyse des sentiments du peuple danois au cours de la guerre de 1864, et une série de monographies d'émigrés danois. Il a essayé vainement de rassembler les matériaux nécessaires pour faire, sur les Français en 1870-71, un travail du même genre. C'est donc comme spécialiste, et comme inventeur d'une méthode, que M. Karl Larsen a lu, sans bienveillance, la brochure où M. Bédier lui semblait envahir son terrain. Mais, auparavant, il avait, en sa qualité de psychologue, publié un certain nombre de chroniques

dans *Politiken*, et il avait même fait un voyage en Allemagne pour recueillir des impressions. Analysant ce qu'il appelle le « militarisme national » des Allemands, qui n'a rien, dit-il, de spécifiquement guerrier, il cite (28 décembre) cette phrase d'une lettre qu'il a reçue d'un général allemand opérant sur le front :

Ce que l'étranger se plaît, en nous, à flétrir sous le nom de militarisme n'est rien d'autre que l'expression visible d'une concentration et d'une énergie extraordinaires dans tous les domaines de la vie publique et privée, expression qui, pour l'étranger, faute d'y être habitué, comporte beaucoup de choses désagréables, même ridicules...

Il est vrai que le peuple allemand est comme informe, inachevé. Dans sa plus récente chronique sur ce sujet, M. Karl Larsen insiste sur ce fait, mais c'est un défaut de jeunesse, et si l'on ne peut le reprocher aux Français, c'est tant pis pour ceux-ci :

Ils sont en réalité un peuple dans le devenir, encore bien embryonnique dans son attitude politique et morale.

Mais, remarquons-le bien, un *grand peuple* (littéralement, un « peuple mondial ») en devenir, tandis que les Anglais sont un grand peuple en pleine activité ; et les Français un grand peuple qui s'est retiré des affaires et peut encore vivre comme rentier.

Du moment qu'il se fait une telle idée du peuple français, il ne faut pas s'étonner si la France est simplement oubliée dans sa conclusion :

On ne doit pas se lasser de répéter que la guerre mondiale est, avant tout, la lutte de deux civilisations. D'un côté, l'individualisme « libéral » anglo-saxon, de l'autre, ce que les Anglais appellent tendancieusement le « militarisme allemand », qui est, en réalité, l'idée de l'Etat, développée par le militarisme, et socialiste, — mais non social-démocratique — qui est devenue la religion du peuple allemand.

... Les Allemands veulent avant tout sentir le battement d'ailes de leur esprit sur le monde entier.

La guerre est pour eux, dans leur sentiment le plus intime, la guerre de conquête de la *pensée allemande, de la manière d'être allemande*.

Nous pouvons aisément comprendre cette analyse de l'état d'esprit du peuple allemand actuel, car nombreux sont, je crois, les Français qui sont, au fond, d'accord avec M. Karl Larsen, et qui voient, entre eux et les Allemands d'aujourd'hui une différence de mentalité et de conceptions générales si profonde qu'elle donne sa véritable signification à la guerre. Seulement, tandis que l'esprit de discipline poussé jusqu'au sacrifice de l'individualité nous rebute, et d'autant plus qu'il s'unit à l'arrogance et à l'esprit de conquête, on voit que cette « manière d'être » excite, au contraire, chez le psychologue danois une sorte de sympathie admirative.

Cela ne veut pas dire que M. Karl Larsen ait pris parti pour les Allemands, ni surtout qu'il ait fait siennes leurs conceptions. Il est un curieux, et il les a examinés comme « un beau sujet ». Ses chroniques le montrent le plus souvent très objectif, c'est-à-dire très distinct d'eux. Mais il s'est rapproché d'eux par son étude même, et par la connaissance qu'il en avait, depuis longtemps, acquise. De même, bien des Danois, malgré la profonde différence entre leur caractère national et les tendances actuelles du caractère national allemand, sont intellectuellement assez rapprochés des Allemands par la simple habitude des fréquents rapports.

Un jour, pourtant, M. Karl Larsen en est venu à prendre positivement parti pour l'Allemagne. Il a répondu (21 février) à l'article de M. Kr. Nyrop. Il a trouvé que le travail de M. Bédier « ne répond pas à sa réputation ». Il lui reproche de ne s'être servi que de 30 à 40 documents, alors qu'il disposait d'un bien plus grand nombre. Il lui reproche de s'être permis des généralisations hâtives et arbitraires. Il lui reproche, surtout, de « surprenantes incorrections » dans la manière même de traiter les documents. D'après lui, « le savant français ne sait pas du moins suffisamment l'allemand pour pouvoir traiter des textes allemands en langue populaire moderne ». Et il analyse longuement trois passages dont M. Bédier aurait complètement faussé le sens en les traduisant. De plus, M. Bédier les aurait trop habilement coupés, de manière à en fausser le sens ou à obtenir un effet. L'article, en ses onze colonnes, était fort habilement présenté, et bien que trois erreurs de traduction n'auraient pas diminué la portée de la brochure, de nombreux lecteurs de M. Karl Larsen ont dû avoir l'impression que *les Crimes allemands d'après des témoignages allemands* était un ouvrage tendancieux et sans valeur. Ils ont dû accepter la conclusion de l'article : « Il y a lieu d'accueillir le témoignage (de M. Bédier) avec une grande prudence. »

M. Kr. Nyrop a répondu le 25 février. Réponse de savant, sobre, précise. Elle est complètement victorieuse, et même, sur un point où M. Karl Larsen avait reproché à M. Bédier d'avoir coupé trop tôt sa citation, ce qui, en fait, ne tirait à aucune conséquence, il se trouve que M. Karl Larsen, tendancieusement, avait évité de faire remonter la sienne assez haut. Toutefois, pour l'un des passages incriminés, M. Kr. Nyrop avait des doutes, car il s'agissait de notes prises au crayon par un homme du peuple, et le texte n'était pas clair. Un spécialiste consulté a, sans hésiter, traduit comme M. Bédier, dont il n'avait pas lu la brochure, et condamné la traduction de M. Karl Larsen. La conclusion de M. Kr. Nyrop est sévère :

J'arrête ici mes observations sur l'article du professeur Karl Larsen. Il

m'a étonné autant qu'il m'a indigné. Un homme qui cherche seulement la vérité procède autrement.

M. Karl Larsen, naturellement, a tenu à répondre deux jours après; mais il discute à peine, et il aura surtout contribué à répandre en Danemark l'idée que la brochure de M. Bédier est un travail important et sérieux. La polémique continue, d'ailleurs, et M. Karl Larsen annonce qu'il va consacrer à la fameuse brochure une étude approfondie.

§

Le Spectateur de la semaine (**Ugens Tilskuer**) est une revue hebdomadaire où se manifeste, en général, une sérieuse connaissance des pays étrangers. Dans son numéro du 28 août, un de ses collaborateurs, M. Paul Læssœe Müller, qui se trouvait à Paris au moment de la tension diplomatique, publie sous le titre : « La France avant la guerre », sur l'affaire Caillaux, sur Jaurès et l'attitude du public parisien aux premiers jours de la mobilisation, des réflexions qui le montrent bien au courant de la politiqne française: il a même compris quelques-unes des idées essentielles que Jaurès avait proposées pour l'organisation militaire dans son livre: *L'Armée nouvelle*. Dans le même numéro, un article anonyme précise ainsi le sens de la guerre :

C'est de l'hégémonie du monde qu'il s'agit. Si l'Allemagne est victorieuse, non seulement la France sera jetée à l'abîme et la Russie arrêtée, mais l'Angleterre sera détrônée, et inversement: si les puissances de l'Entente sont victorieuses, les rêves de grandeur politique de l'Allemagne seront anéantis pour longtemps, peut-être pour toujours. Aussi, aucun des deux partis ne pourra s'arrêter avant d'avoir épuisé ses ressources.

L'attitude de l'Allemagne est fréquemment mise en évidence par de nombreuses citations de documents caractéristiques, tels que l'article écrit par Albert Südekum pour le *Socialdemokrat* de Stockholm, celui que le professeur Rudolf Eucken, prix Nobel, adresse à la presse scandinave (nº du 4 septembre), celui du professeur Léopold Ziegler, emprunté à la *Frankfurter Zeitung* (nº du 20 novembre), et bien d'autres. Celui-ci est un des plus remarquables, et je ne crois pas qu'il ait été reproduit dans la presse française. Le professeur y parle des deux esprits qui existaient, selon l'Avesta, au commencement : l'un choisit d'agir mal, l'autre choisit la justice: ainsi, le reste du monde, aujourd'hui, s'oppose à l'Allemagne, qui, naturellement, représente la justice. Elle est l'ange en lutte avec le diable. Un choix d'extraits de la presse allemande, sous le titre : « Un peu de psychologie de guerre », montre assez les tendances de l'hebdomadaire danois, sans aucun commentaire. Il a même exprimé formellement son indignation de l'attitude de Madame Karin Michaelis,

qui a exprimé ses sentiments d'admiration et de reconnaissance envers la culture allemande apparentée à la danoise (nº du 23 octobre). A propos de prétentieuses déclarations des socialistes danois sur la guerre, qui aurait pu être évitée « si les partis politiques des parlements d'Europe avaient écouté la voix de la social-démocratie », un blâme très net est adressé à la social-démocratie allemande pour son vote des crédits militaires (nº du 9 octobre).

Voilà donc une revue où la folie allemande est constatée, observée. On n'en fait pas un objet d'étude, il n'y a pas d'articles d'écrivains danois sur ce sujet, mais le jugement porté n'en est pas moins explicite. La reproduction, exceptionnelle, d'un article anglais intitulé *Delenda est Germania* est accompagnée d'une manchette disant qu'il est donné pour montrer que l'opinion est fanatisée parfois *aussi* de l'autre côté de la Manche. Mais il n'est guère question que de l'Allemagne. Sauf l'article que j'ai mentionné sur « la France avant la guerre », et un article pour montrer que la Russie n'est pas un danger pour la Scandinavie tant qu'existera la liberté des détroits danois, c'est la grande voisine à laquelle sont consacrées presque toutes les colonnes de la revue, surtout pour en analyser la psychologie, les idées directrices. Dans une lettre où il essaye de dégager la conclusion de divers articles parus soit dans la revue même, soit dans d'autres organes de la presse scandinave, M. H. Brœndsted (nº du 27 novembre) explique comment s'est peu à peu produit « un mélange de tendances, un tourbillon d'idéals », ce qui a empêché de voir nettement l'opposition entre le principe des nationalités et de la liberté, défendu, en somme par les alliés, et l'idée de l'Etat, représentée par l'Allemagne. « L'Etat est le symbole, non de la haine et de la brutalité — ceci est secondaire et disparaîtra — mais de soumission, discipline, responsabilité et économie. » L'auteur estime d'ailleurs l'avenir incertain, et que, notamment, le développement de la liberté n'a pour lui que peu de chances, si l'alternative est entre l'hégémonie allemande et l'hégémonie russe. Il indique toutefois l'heureuse situation des Anglais, qui leur permet « d'unir en une belle harmonie des idéals qui, sur le continent, s'opposent ».

Cet exemple montre bien la tendance de la revue, l'un des rares organes où le sens de cette guerre ait été sincèrement recherché et assez bien compris, mais que la volonté de rester neutre empêche de s'exprimer en termes explicites et directs. On se contente de considérations psychologiques ou presque métaphysiques. La prudence interdit les sujets trop précis. Le 31 juillet, la responsabilité de l'Autriche est formellement indiquée ; depuis, cette responsabilité ayant passé de l'Autriche à l'Allemagne, on ne dit plus rien des origines de la guerre. Et il est surtout un sujet dont on ne parle pas : les atrocités allemandes. Et cela se conçoit. Cela est grave, et il faut de

bien fortes preuves pour se décider à y croire. Et il est si commode de penser que la guerre comporte nécessairement des excès, et que les belligérants se renvoient l'un à l'autre des accusations exagérées. Cependant un article sur « la Guerre et les atrocités » a paru sous les initiales A. C. dans le numéro du 12 février. C'est une analyse de la brochure de M. J. Bédier. Après avoir constaté l'incertitude où l'on était jusqu'alors, devant les accusations officielles, formulées des deux côtés, et non moins officiellement démenties des deux côtés, l'auteur dit que M. Bédier « n'a pas été démenti par les Allemands. Il s'est, en effet, placé dans une position inattaquable... ». Suivent trois colonnes de citations, sans commentaire, ni conclusion. Et, dans la même numéro, une scène d'horreurs commises par les Allemands en Belgique et racontée par un témoin est empruntée à *l'Indépendance belge*.

Les Danois ont leur Alsace-Lorraine, c'est le nord du Slesvig. Volontiers, les Français s'imaginent qu'ils doivent être, pour cette raison, fort mal disposés à l'égard de l'Allemagne, et il est certain que les Danois n'ont pas oublié leurs frères slesvigois : l'émotion du beau roman de Herman Bang, *les Sans-patrie*, le prouve. Mais il faut tenir compte des liens économiques et des liens de tradition et de « culture » qui existent entre le Danemark et l'Allemagne. Il faut tenir compte surtout de ce que le Danemark est un très petit pays, en sorte que l'irrédentisme slesvigois est pour lui une raison de plus d'affirmer sa neutralité et de se montrer prudent. Un article signé Vilh. la Cour sur « nos compatriotes en campagne » nous renseigne sur les Danois du Slesvig incorporés dans les armées allemandes. Ils sont environ 15.000, et, bien entendu, sont partis sans aucune résistance. Leur député au Reichstag, H. P. Hanssen, a même voté les crédits de guerre, par raison tactique. Ils sont dispersés dans plusieurs régiments, principalement les 84e et 85e d'infanterie et 9e d'artillerie, et ils ont fait consciencieusement « leur devoir ». Mais les lettres qu'ils écrivent à leurs familles sont tristes, naturellement. Acteurs malgré eux, ils racontent en témoins des faits qui ne les concernent pas. « Que ce soit pour eux une délivrance d'être faits prisonniers, on ne peut en douter. Cette guerre atroce contre des gens à qui jamais ils n'ont voulu de mal en amène plus d'un à souhaiter la mort plutôt que les souffrances quotidiennes du combat. »

Espérons que la guerre les concernera plus qu'ils ne le pensent. Car la cause des alliés, celle du principe des nationalités et de la liberté est bien la leur.

P.-G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

E. Durkheim et E. Denis : *Qui a voulu la guerre? Les origines de la guerre d'après les documents diplomatiques*. Armand Colin, 0,50. — *L'Héroïque Belgique, album commémoratif publié sous la direction de M. Charles Saroléa*. Georges Crès, 2 fr. 50. — Stanley Washburn : *Field notes from the Russian Front*, 6. s., Melrose. — Charles Inman Barnard : *Paris War Days*, 10 s. 6 d., Werner Laurie. — M. E. Clarke : *Paris Waits*, 5 s., Smith Elder. — Georges Saunders : *The Last of the Huns*, 1 s., Routledge. — Arnold White : *Is the Kaiser Insane ?*, 1 s., Pearson. — Arthur Applin : *Admiral Sir John Jellicoe*, 1 s., Pearson. — Rudyard Kipling : *The New Army in Training*, 6 d., Macmillan. — Lieutenant-général Sir Robert Baden-Powell : *My Adventures as a Spy*, 1 s., Pearson. — E. Alexander Powell : *Fighting in Flanders*, 3 s. 6 d., Heinemann. — Charles Sarolea : *How Belgium saved Europe*, 2 s. Heinemann.

Est-il vrai que ce soient nos ennemis qui encourent la responsabilité de la guerre? Ils le nient tous, le Kaiser comme ses diplomates et généraux, comme les 93 intellectuels, comme les centaines de journalistes autorisés par leur censure ; pour eux c'est l'Allemagne qui a été attaquée! La petite mais solide brochure de MM. E. Durkheim et E. Denis : **Qui a voulu la guerre ?** éclaircit suffisamment cette question, qui n'a d'ailleurs jamais été obscure. Pour le fait matériel de la déclaration de guerre, pas de contestation possible. Mais ce n'est pas tout ! disent les Allemands, reprenant une formule de Mignet : le véritable auteur d'une guerre n'est pas celui qui la déclare, c'est celui qui la provoque. Soit, suivons-les sur ce terrain, d'autant que cette formule se retourne merveilleusement contre eux en ce qui concerne la guerre de 1870. Est-il vrai qu'en 1914 ce soient les alliés qui aient rendu la guerre nécessaire ? Les Allemands ont ici deux arguments : l'un tiré des échanges de vues entre militaires anglais et belges qu'ils voudraient transformer en une entente pour l'invasion de l'Allemagne, j'aime à croire, pour leur bonne réputation qu'ils ne le prennent pas au sérieux ; l'autre est plus spécieux et insiste sur le fait que la mobilisation générale russe aurait devancé de quelques heures la mobilisation générale autrichienne, ce qui légitimerait l'ultimatum allemand. Ce détail chronologique d'abord serait à vérifier (les documents publiés ne le permettent pas encore) et ensuite n'aurait pas grande importance, car au 31 juillet tout était irrémédiablement compromis, et par la faute de l'Autriche. En attaquant la Serbie, l'Autriche savait qu'elle déclarait la guerre à la Russie comme nous nous aurions déclaré implicitement la guerre à l'Autriche et à l'Italie si nous avions attaqué l'Allemagne ; il y avait là une évidence plus forte encore qu'un *casus fœderis*. La Russie, ne pouvait pas laisser écraser la Serbie, et l'engagement d'honneur que le Czar avait pris envers le Kaiser de ne pas donner l'ordre de marcher à ses troupes avant que les négociations avec l'Autriche-Hongrie eussent été closes était suffisant pour enlever à à l'Empereur allemand toute crainte sérieuse. S'il a lancé son

ultimatum avant la fin de ces négociations, avant l'ordre de marche et sur le simple avis d'une mobilisation générale qui n'était qu'une mesure préparatoire, c'est qu'il voulait la guerre. Aucun historien ne se trompera sur ceci, même en Allemagne dans quelque temps.

§

Chez l'éditeur Crès, M. Charles Saroléa, professeur à l'Université d'Édimbourg, mais d'origine belge, a publié aux frais du *Belgian relief and reconstruction Committee* un **Album commémoratif de l'héroïque Belgique**, où les plus grands noms de notre littérature ont tenu à honneur de figurer. Le beau mot de Rosny aîné que « la Belgique sera désormais la terre sacrée de l'honneur, du courage et du sacrifice » pourrait résumer les dires de tous les collaborateurs. Très loyalement, M. d'Estournelles de Constant, jusqu'ici apôtre de la paix à outrance, reconnaît que la guerre actuelle est « une guerre sainte, une révolte des peuples défendant le droit contre la violence » et M. Remy de Gourmont, qu'on ne peut certes accuser de chauvinisme, déclare « qu'après 1870 on pouvait pardonner à un vainqueur qui n'avait pas sensiblement excédé les droits que confère la force, mais qu'en 1914 on ne pourra même pas pardonner au vaincu ». La formule est frappante, sauf le mot sur les non-excès de 1870 ; en réalité, et par comparaison avec les procédés des combattants dans les guerres précédentes (où il n'avait jamais été question d'otages, par exemple), la guerre de 1870 a marqué un recul de l'humanité aussi caractérisé que celle de 1914 par rapport à elle-même. Dans le même Album je signale un article sur la Paix future et la réorganisation de l'Europe pacifiée ; c'est un gros sujet sur lequel j'aurai l'occasion de revenir.

HENRI MAZEL.

§

Les **Field Notes from the Russian Front**, de Mr Stanley Washburn, illustrées par un grand nombre d'excellentes photographies, est une addition précieuse et substantielle à la littérature de la Grande Guerre. Mrs M. E. Clarcke, dans **Paris Waits**, et Mr Charles Inman Barnard dans **Paris War Days** ont noté divers aspects de la métropole depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de l'année et jusqu'au milieu de septembre respectivement. La méthode de Mr Barnard est quelque peu photographique. Il note, depuis ses conversations avec des personnages influents jusqu'à ce fait que les « régiments d'Ecossais portant le kilt ont un succès prodigieux auprès des jeunes femmes rougissantes de France ». Les esquisses détachées de Mrs Clarke sont plutôt de la nature des aquarelles ; leur dessin est net, les tons en sont délicats. Ces deux livres sont écrits dans un style sympathique, ils sont bien illustrés et

donnent des impressions très convaincantes de ce que fut la guerre à Paris pendant les premiers mois de la crise formidable actuelle.

Dans **The Last of the Huns**, Mr George Saunders retrace d'une façon rapide, lucide et succincte, l'histoire de l'Empire germanique depuis l'accession de Wilhelm II jusqu'à présent. L'intérêt se porte principalement sur la personne du kaiser de qui, en dépit du titre très agressif du volume, Mr Saunders parle avec une modération et une réserve extraordinaires; il a établi là les bases d'une sérieuse étude historique. **Is the Kaiser insane?** Le kaiser est-il fou? demande Mr Arnold White, et, après deux ou trois digressions assez inutiles, il arrive à la conclusion que le « grand hors la loi » a tous les titres pour être enfermé dans un asile de fous. C'est un jugement très indulgent. Mr White ne mentionne pas le fait qu'Edouard VII considérait que son neveu était un aliéné, et il le connaissait bien. La monographie que Mr Arthur Applin consacre à l'**Admiral Jellicoe** familiarisera pour les lecteurs la figure de l'homme qui veille à nos portes, et garde nos ports : « De taille au-dessous de la moyenne, alerte, avec, dans ses calmes yeux gris, une expression de décision et une sereine confiance en soi... avec une bouche qui, à l'occasion, peut prendre l'aspect d'une trappe d'acier... avec cette conviction que, dans l'action, il faut frapper vite, frapper fort et ne pas cesser de frapper. » Ce qui fait d'autant plus regretter que l'amiral von Tirpitz montre tant de répugnance à se laisser frapper.

Mr Rudyard Kipling écrit avec humour et poétiquement de **The new army in Training**. « Ils en sont tous à l'an I, observe-t-il sur les recrues. Et le moindre d'entre eux peut être un ancêtre de qui la postérité du régiment dira : C'était des géants dans ce temps-là ! » C'est une note magnifique que Mr Kipling fait retentir là !

Le Lieutenant General Sir Robert Baden-Powell est universellement fameux comme propagateur du mouvement des Boy-Scouts, où il trouvera un nombreux public pour ses **Adventures as a Spy**. Ses pages sont étincelantes de drôlerie et d'audace, et l'on regrette vraiment que le passionnant métier d'espion — ou d'agent de renseignements, pour s'exprimer plus courtoisement, — soit appelé si tôt à disparaître.

L'un des premiers volumes publié par un correspondant de guerre fut celui de Mr E. Alexander Powell, du *New-York World*, qui fut le témoin de la guerre en Belgique. Son livre : **Fighting in Flanders**, copieusement illustré de photographies dues à Mr Donald Thompson, s'efforce à l'impartialité, et donne, sur les atrocités commises en Belgique par les Allemands, des témoignages accablants.

M. Charles Sarolea, consul de Belgique à Edimbourg, s'est déjà fait connaître par un livre remarquable sur le « Problème Anglo-

Germain ». Il explique maintenant **How Belgium saved Europe.** Les Alliés savent, certes, quelle fut la part de la noble Belgique dans l'héroïque résistance opposée par des armées surprises à la ruée barbare des Germains massacreurs d'innocents, dévastateurs et incendiaires, mais il fallait qu'un écrivain autorisé comme M. Charles Saroléa vînt rassembler, contre les mensongères allégations des Allemands, les preuves qui justifient la Belgique.

CHARLES OLIVER

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

La *Schaubühne* publie cette lettre ouverte à Emile Verhaeren, signée Julius Bab, un des jeunes écrivains les plus appréciés de l'Allemagne. Ne mettons pas en doute la bonne foi de l'auteur, même lorsqu'il écrit quelques énormités, qui ne nous étonnent plus.

P. M.

Maître cher et admiré, — car tel vous demeurerez pour moi. Il est impossible que le sentiment national étouffe en moi ce qu'il y a d'humain et ce que je vous dois. Mais, par contre, le sentiment de solidarité nationale est, avec la langue que je parle, l'air que je respire, le pain que je mange, une partie trop indélébile et essentielle de mon être pour que ne m'ait point attristé ce que vous venez de faire. Ne vous refusez point, dans une irritation hostile, à m'entendre, ô grand poète que je croyais pouvoir appeler mon ami. Je ne veux pas vous accuser, — mais élever une plainte. Je veux regretter l'effrondement douloureux de ces ponts hauts et fiers qui me semblaient conduire des hommes allemands vers la vie d'une autre humanité. Il semble qu'il soit, en ces temps, pusillanime et peu viril de se plaindre et de répondre à une attaque quelconque autrement que par une contre-attaque. Mais à quoi ont abouti toutes ces accusations réciproques, ces diffamations, ces condamnations, ces haines profondes ? Est-ce que les dépositaires du trésor spirituel ne devraient pas songer plutôt qu'ils ne sont point ici pour ajouter à la haine et qu'en s'efforçant de comprendre, en ne rémunérant point la haine aveugle par une plus aveugle encore, ils rempliraient leur mission aussi fidèlement que le soldat la sienne, qui est de tuer ? « Et si la guerre ne trouve pas sa fin dans la guerre, — où la trouvera-t-elle ? » Aussi, ne veux-je pas vous accuser, mais me plaindre d'une époque qui, avec elle, devait entraîner même un homme tel que vous.

Etait-ce inéluctable ? J'aime à le croire, car si le meilleur des cœurs, le plus humain des esprits, l'imagination la plus hardie n'a pu résister à cette confusion, — qui le pourrait ? Combien de temps y a-t-il qu'il m'était donné, dans la capitale allemande, de vous pré-

senter, par quelques mots d'hommage, au cercle de vos admirateurs? Et combien de villes d'Allemagne n'y a-t-il pas où je n'aie, conjointement avec des maîtres de la diction, fait aimer et votre grand art et votre noble vision d'une humanité nouvelle? Toujours je revenais sur ce que, selon votre propre expression, vous vous trouviez placé « entre la France ardente et la grave Allemagne », et toujours je laissais derrière moi nombre de mes compatriotes pour qui votre nom, — ce nom bas-allemand que nul Français ne saurait prononcer, — devait être désormais la marque d'un de leurs plus hauts souvenirs.

Il y a deux ans à peine, ayant passé par Bruges, Bruxelles et les charbonnages de Mons, j'allais vers vous. Vous habitiez tout près de la frontière de France. Nous parlâmes d'Arras, la ville la plus proche, et nous goûtâmes la paix délicieuse de votre petite maison solitaire dans la forêt. Depuis des mois des obus s'abattent sur toute cette contrée et il n'est point de jour où je n'ai songé à vous dans l'angoisse. Je pensais à vous, alors que le peuple belge, dont vous avez chanté si souvent la force exubérante, alors que cette « race tenace » se dressait pour un épouvantable meurtre contre les soldats de mon peuple, — et, parce que je pensais à vous, je parvins à comprendre comment, en des heures troubles, un sang fort peut, précisément parce que fort, suivre des routes effroyables, — et je me refusai à maudire. Je pensais à vous chaque jour, à vous et à tant de choses qui se trouvaient détruites autour de vous et en vous. Je n'appris rien touchant votre personne, et je me réjouissais de votre silence, qui m'apparaissait le signe d'une tristesse grande et digne.

Vous avez parlé cependant. Je vois dans des journaux allemands un article : *Verhaeren calomnie*. Et suivent des vers, des vers qui, dans cette envolée toujours magnifique et farouche qui est vôtre, décrivent le « sadisme germanique », les « pieds d'enfants coupés » et trouvés dans la musette des soldats allemands. Ne vous révoltez point trop contre le journaliste pour ce mot hâtif de « calomnie ». Certes, un calomniateur est celui qui, sciemment et dans un but intéressé, répand des informations fausses. Mais aussi certainement que je crois fausses les choses dont vous avez facilité la diffusion, je suis fermement convaincu que vous les tenez pour vraies et que vous considérez de votre devoir le plus sacré de contribuer à ce qu'elles soient connues, et que, ce faisant, vous sacrifiez volontairement maint intérêt d'amitié et de relations. Jamais je ne mettrai votre moralité en doute, — je ne vous accuse point. Mais je regrette profondément que vous aït manqué la force de percer, par la seule vertu du regard humain, les vapeurs que font se lever ces excitations à des haines nationales devant lesquelles vous n'avez pu, vous aussi, que succomber.

Oui, dans cette atmosphère opaque d'informations anglo-françaises, vous ne pouviez savoir que, poussée dans un combat pour son existence, l'Allemagne était obligée de violer une neutralité qu'on sait maintenant avoir été violée bien avant par la partie adverse. Vous ne pouviez rien savoir des actes épouvantables commis par le peuple belge, qui obligèrent nos soldats à une défense désespérée. Mais votre sentiment, ce sentiment de poète pour l'être humain, ne pouvait-il, en dehors de toute connaissance, vous garder de répéter contre tout un peuple sous les armes ces accusations de viol, de meurtre, de sadisme ? Etiez-vous obligé de croire tout ce qu'on vous rapportait certainement de mille façons diverses ? Ignoriez-vous, ô Poète, la puissance formidable et empoisonnée des « on-dit », des fausses nouvelles qu'on répand de toutes parts ? Et si — nul ne pourrait jurer qu'il n'en fût pas ainsi — quelques faits particuliers comme ceux que vous décrivez se sont véritablement produits, ignorez-vous qu'il est impossible que dans toute armée composée de millions d'hommes il ne se rencontre pas quelques natures criminelles? Que les horreurs de la guerre devaient fatalement débrider, même dans l'armée allemande (dont sont exclus les condamnés de droit commun), d'abominables instincts chez quelques-uns ? Et pourquoi, ô Poète, mandataire de l'humanité, ne tournâtes-vous votre colère contre la guerre qui crée chez certains, et quels que soient les belligérants, des atrocités pareilles ? Pourquoi fallut-il que vous vous fissiez le mandataire d'un parti, un mandataire qui, par une de ces généralisations haineuses d'avocat, fait de quatre millions d'Allemands une horde de meutriers en délire ? La passion de parti fut en vous plus forte que l'humanité, et c'est ce que je déplore. J'en rends responsable la trop grande puissance d'obscurcissement de cette atmosphère de guerre.

Mais je devine votre réponse : « Que veux-tu ? Il ne s'agit pas de toi. Je sais établir une séparation entre l'Allemagne intellectuelle et la militaire. Non, je n'ai pas oublié que vous tous, toi et mille Allemands, avez su apprécier la valeur humaine de mes œuvres. Il ne s'agit point de vous, mais du militarisme par quoi vous êtes, autant que nous, opprimés. » Il est possible qu'un tel compliment au peuple de Goethe et de Beethoven se trouve dans cette première partie de votre poème qui n'a pas encore été publiée ici. Mais, pardonnez-moi, nous ne pouvons accepter cette bienveillante exception. Aussi sûrement que vous persisteriez dans la fierté d'être un Flamand au cas où je maudirais tous les Belges comme un peuple d'assassins, de même je veux être le compatriote, le frère de sang, et le compagnon de fortune de tous les défenseurs de la patrie en danger, des pères de famille douloureusement résolus et de ces enfants voués à la mort, que vous appelez des Huns et des sadistes germaniques. C'est de la

communauté de ces hommes que s'est épanoui notre esprit. Il serait misérable et vulgaire à nous si nous réclamions dans l'opinion et le destin du monde un autre sort que le leur. Une seule race d'hommes est actuellement en campagne pour l'Allemagne, dont ceux qui vous acclamèrent à Berlin, vous et votre art, ne sont que les représentants plus conscients. Il est vrai que jusqu'ici nous avons souvent éprouvé un contraste entre la culture allemande et le militarisme allemand, — mais dans la mesure où tous les peuples séparent leur système de gouvernement et leurs meilleures aspirations. Présentement tous les peuples ont été amenés par leur système de gouvernement à cette guerre qui oblige l'Allemagne ou à n'être point ou à envoyer toute sa population aux armées. Il n'importe par qui et comment fut créée cette armée : tout le peuple allemand est aujourd'hui aux armées, dans ces armées que vous accusez de porter par le monde le «sadisme germanique ».

Poète Verhaeren, quelques heures après avoir lu ces terribles strophes, je vis entrer chez moi le concierge de la maison que j'habite. Un homme de la Landwehr, poète Verhaeren, qui, après avoir fait trois mois de service intérieur, va partir pour le front et a obtenu un jour de permission pour venir embrasser sa femme et ses trois enfants. Il me fit ses adieux, dit un mot de ses petits, se détourna et ne pleura pas. Lui sorti, je sentis traverser mon cerveau comme des flammes ces vers abominables sur les pieds d'enfant coupés, qui veulent caractériser nos soldats allemands. Pendant une minute, j'éprouvai une brûlante honte pour vous, poète Verhaeren.

Aurais-je pris un ton d'accusation ? Je ne le voudrais point. J'aime à croire que nul ne saurait résister à l'air empoisonné d'une haine aveugle, — puisque votre grand cœur ne l'a pu faire. Je ne veux pas cesser de croire à la beauté et à la force de l'âme poétique et agissante de Verhaeren. Mais je serai désormais un étranger dans sa maison, — en chassant mes frères allemands, Verhaeren m'a expulsé de son cœur. Je n'en « accuse que l'amer Destin et me contente de répéter : Vous aussi ! Vous aussi ! »

§

Balkans.

En politique extérieure le plus grand événement de cette dernière période s'est produit dans les Balkans. Au moment où les négociations entre la Triple Entente et la Grèce semblaient avoir abouti, à la veille d'une intervention justement considérée comme certaine, la brusque retraite de M. Venizelos suspendit l'exécution d'un projet de coopération hellénique ingénieusement élaboré par l'homme d'Etat crétois et favorablement accueilli par les Alliés.

La presse athénienne discuta longuement sur les raisons qui amenèrent Constantin Ier à désapprouver la politique de M. Venizelos, et la controverse entre « interventionnistes » et « provisoirement neutralistes » ne manqua pas de vivacité. Ces raisons, je crois qu'on pourrait les résumer ainsi d'après certains journaux d'Athènes.

1° L'envoi d'un corps expéditionnaire à Gallipoli affaiblirait la défense grecque contre le péril bulgare ;

2° Les compensations que la Grèce devait obtenir de l'intervention n'avaient rien de positif ;

3° Les Alliés n'avaient pas voulu permettre aux Grecs d'entrer à Constantinople avec les troupes franco-anglo-russes ;

4° Les Russes n'avaient pas souscrit officiellement à la coopération hellénique.

A ces arguments la presse venizeliste donna immédiatement la réplique.

1° L'envoi d'une seule division de l'active, par le fait même qu'elle serait remplacée d'urgence par une division de réserve, n'affaiblirait nullement les forces grecques concentrées sur la frontière bulgare.

2° La Grèce pouvait compter sur les sympathies et la droiture des alliés en ce qui concerne les compensations. D'ailleurs les Puissances de l'Entente avaient fait des promesses précises à M. Venizelos ;

3° Constantinople n'étant pas destinée à devenir une ville grecque, la question de l'entrée des troupes helléniques, bien que de haute importance sentimentale, ne devait aucunement empêcher la Grèce d'agir pour sauvegarder ses intérêts et pour obtenir des victoires fructueuses.

Quant au quatrième point, il semble aujourd'hui superflu d'en traiter. Si les informations du *Petit Parisien* sont exactes, la communication de l'adhésion formelle de M. Sazonof coïncida avec la démission de M. Venizelos. Les cabinets de Paris et de Londres ayant exprimé au cabinet de Pétrograd leur désir de le voir approuver la politique préconisée par M. Venizelos, la Russie adhéra volontiers à l'accord projeté entre les grandes puissances alliées et la Grèce.

D'ailleurs, M. Jean Dragoumis, ministre de Grèce à Pétrograd, diplomate de haut mérite, fils de l'ancien Président du Conseil, enfreignant quelque peu les règlements administratifs avait adressé à temps une dépêche particulière au roi Constantin. Au dire des journaux de Salonique, M. Jean Dragoumis communiquait au roi à la suite d'importantes conversations à Pétrograd ses convictions sur les avantages que la Grèce aurait pu tirer d'une coopération avec les Alliés. Ce n'est donc pas le retard de l'adhésion russe, pas plus que l'imprécision quant aux compensations promises à la Grèce, qui renforcèrent les hésitations de Constantin Ier. Sur ce chapitre et après sa démission M. Venizelos déclara formellement et à deux reprises

que les puissances de l'Entente lui avaient fait des ouvertures très nettes reconnaissant à la Grèce le droit de délivrer une bonne majorité de ses nationaux de l'Asie Mineure. Si nous écartons la question de l'entrée des troupes grecques à Constantinople, qui n'occupa d'ailleurs que médiocrement la presse hellénique, il ne reste qu'un argument en faveur de la thèse soutenue par le roi, c'est que la Grèce ayant besoin de la totalité de ses forces pour arrêter une invasion bulgare, le moindre retrait de troupes mettrait en péril la sécurité du pays. Telle fut l'opinion émise par l'état-major et c'est à celle-ci que Constantin Ier se décida finalement à souscrire. D'un côté l'état-major déclarait ne pas pouvoir assumer les responsabilités d'une entreprise qui diminuerait la force défensive de la Grèce, de l'autre, M. Venizelos faisait valoir le caractère plutôt démonstratif et politique de la coopération avec les Alliés.

Egalement convaincus de la solidité de leurs arguments, M. Venizelos et le chef d'état-major appuyaient leurs idées, la démission à la main. Entre deux démissions, le roi de Grèce préféra accepter celle de M. Venizelos. Militaire de tempérament, Constantin Ier sacrifia les vues politiques de son illustre conseiller à la prudence de son état-major.

Cette manière d'interpréter la crise hellénique est à mon avis celle qui se rapproche le plus de la vérité. Les liens de famille qui unissent le roi de Grèce à Guillaume II, si fréquemment invoqués par une partie de la presse, ne sauraient être mis en question.

A la première nouvelle de la retraite de M. Venizelos, la surprise et la déception furent tellement vives chez les Alliés que l'opinion publique alla jusqu'à craindre une volte-face de la Grèce. La déclaration du nouveau gouvernement se hâta de mettre les choses au point. Si M. Gounaris a cru devoir prendre en considération les arguments qui prévalurent dans la décision du roi, le nouveau Président du Conseil n'a point songé à se départir de la ligne de politique extérieure tracée par M. Venizelos. M. Gounaris se prononça en faveur du maintien d'une neutralité bienveillante pour les Alliés sans repousser l'idée d'une coopération éventuelle.

Quant au ministre des Affaires étrangères, il se montra, paraît-il, moins circonspect que le Président du Conseil. A en croire le *Patris* (28/13 mars), M. Zografos, après avoir étudié les principaux dossiers ministériels, aurait dit avec la franchise qui le caractérise : « La Grèce ne peut avoir qu'une politique, celle prônée par M. Venizelos. » Ce même journal ajoutait qu'un autre ministre du cabinet actuel se serait déclaré pour l'intervention immédiate. Si M. Gounaris aboutissait aux mêmes conclusions que ses deux collègues et soutenait auprès du roi une politique interventionniste, M. Venizelos serait disposé, toujours selon le *Patris*, à l'appuyer ouvertement.

La question d'une coopération hellénique avec les Alliés ne semble donc pas tranchée par le fait du changement ministériel ; aussi saugrenu que cela puisse paraître, et d'après les données que nous possédons jusqu'à présent, il se pourrait que le cabinet gounariste mît en application les vastes projets de M. Venizelos.

Par une coïncidence particulièrement significative, en même temps que le Conseil de la Couronne se réunissait à Athènes, une crise ministérielle se dessinait à Sofia. Devant l'imminence de l'intervention grecque M. Radoslavof ne cacha pas au tsar Ferdinand que le moment d'agir était arrivé pour la Bulgarie, si elle voulait étendre sa frontière jusqu'à la ligne Enos-Midia. Ferdinand ne voulut point souscrire à une coopération avec les Alliès, d'où le bruit de la démission de M. Radoslavof. La crise d'Athènes conjura celle de Sofia. Du moment que la Grèce ne bougeait pas, la Bulgarie restait tranquille, ruminant à nouveau ses revendications macédoniennes. Ces faits démontrent avec quelle clairvoyance M. Venizelos avait supputé la situation balkanique. L'éminent homme d'Etat avait prédit juste, quand il avançait, devant le Conseil de la Couronne, qu'à son avis le premier mouvement de la Bulgarie, dans le cas d'une intervention grecque en faveur des Alliés, ne serait pas d'attaquer la Grèce, mais d'attaquer la Turquie. La Bulgarie, désespérant d'obtenir la Macédoine, ne voudrait aucunement risquer de perdre les territoires qu'on lui offrait vers le Nord. La Roumanie d'abord, l'Italie ensuite suivraient le mouvement. La petite Grèce aurait ainsi accompli de grands exploits diplomatiques pour la cause des Alliés et pour sa cause à elle.

Trois ou quatre jours après la démission de M. Venizelos, on mandait de Bucarest que les négociations pour la reconstitution de la Ligue Balkanique étaient en très bonne voie. Y eut-il donc des négociations ? Aucune confirmation ne fut donnée depuis, mais cette nouvelle a l'habitude de faire périodiquement le tour de la presse. Elle provoque des commentaires ou même des discussions, puis elle disparaît aussi brusquement qu'elle avait surgi. Est-ce à dire que la reconstitution de la Ligue Balkanique est absolument impossible ? Loin de là, et M. Andréadès, le distingué professeur à l'Université d'Athènes, exposait tout récemment, dans une étude parue dans la *Revue Hebdomadaire*, les avantages que la création d'une Confédération orientale (ce qui est, pour ainsi dire, le superlatif de la Ligue) présenterait pour les cinq royaumes de la péninsule. La documentation de M. Andréadès est abondante et méticuleuse. Rien ne manque de ce qui doit convaincre les Bulgares d'oublier le passé. Seulement du moment qu'ils ne veulent pas oublier, du moment que tous les partis s'obstinent, bien à tort sans doute, à réclamer la Macédoine, comment pourrait-on croire à la possibilité actuelle d'une union balkanique froidement préparée dans les cabinets diplomatiques ?

Avec son sens extraordinaire des réalités, M. Venizelos, qui a tant fait pour la constitution et la reconstitution de la Ligue, ne s'est pas attardé dans cette direction. Estimant que les Bulgares ne sauraient maîtriser leurs rancunes et négliger leurs rêves de domination que s'ils y étaient contraints par les événements, il s'efforça de provoquer ces événements. Une coopération hellénique aurait contribué beaucoup plus à l'union balkanique que les plus habiles des négociations. La volonté de M. Venizelos aurait finalement eu raison des tergiversations bulgares.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Etats-Unis.

Depuis le mois d'août dernier, il a été beaucoup écrit en Europe sur les opinions courantes aux Etats-Unis au sujet de la Grande Guerre. Quelques-unes des assertions qui ont été faites sont entièrement fausses, d'autres ne sont vraies qu'en partie, un petit nombre seulement sont absolument exactes.

On doit toujours se souvenir qu'en Amérique, surtout en Amérique, l'opinion publique donne seule les sentiments réels du pays. Ce que dit ou pense le gouvernement reflète mal, comme dans le cas présent, la pensée du public. Dans les circonstances actuelles,la question aux yeux de l'Europe s'obscurcit encore plus à cause de cet élément étranger, totalement différent de ce qui se rencontre de ce côté-ci de l'Atlantique, au point de vue de l'esprit et du nombre, — un élément teutonique très bien, trop bien organisé, qui est très bruyant, mais qui, souvenons-nous-en, n'est ni un élément dirigeant ni un modèle. A propos de ceci, il serait bon de se rappeler une boutade de Jean-Paul Richter, un Allemand, faite il y a un siècle : — « La Providence a donné l'empire des terres aux Français,celui des mers aux Anglais, et aux Allemands celui... de l'air ! »

Je donne ci-dessous plusieurs exemples frappants de la véritable opinion américaine, lettres écrites par des hommes responsables, de naissance vraiment américaine, qui n'ont pas dicté ces expressions en vue d'une publication possible, mais en toute sincérité. Tous mes compatriotes fixés en Europe pourraient sans doute en fournir de semblables. Je puis encore dire que je n'ai point reçu une seule lettre des Etats-Unis, dans laquelle il s'agit de la guerre, qui ne soit conçue dans ce même esprit. *Ab uno, disce omnes.*

THÉODORE STANTON.

UN MEMBRE DE L'INSTITUTION CARNEGIE DE WASHINGTON

Je me suis beaucoup attaché à me rendre compte des tendances de l'opinion publique en Amérique. Autant que je puis en juger, cette opinion, à une grande majorité, est en faveur des Alliés. Dans les conversations et dans les occasions journalières, il n'y a aucune prétention à la neutralité. Naturellement, les individus nés en Alle-

magne ou de parents allemands forment une exception plus ou moins importante ; mais ils se sont, en grande partie, fait du tort par les moyens qu'ils ont jugés bons d'employer pour défendre l'Allemagne. Je reçois fréquemment des documents provenant de sources allemandes, comme beaucoup d'entre nous en Amérique ; mais, autant que j'ai pu m'en assurer, le seul résultat obtenu par cette campagne germanophile est d'éloigner encore d'avantage les sympathies américaines. Après tout, le pays est, pour sa plus grande partie, anglais d'origine, un anglais modifié, il est vrai, mais encore conscient et fier de sa parenté avec Albion. Cette thèse serait violemment combattue par l'élément autre qu'anglais, mais cet élément n'est pas encore parvenu à diriger l'opinion publique, sauf en de rares parties du territoire.

LE DIRECTEUR D'UN JOURNAL UNIVERSITAIRE DE L'EST

J'ai omis la publication de certaines de vos communications sur les actualités sachant que si je les imprimais j'attirerais autour de ma tête toutes les guêpes allemandes de cette ville. Leur nombre n'est pas grand, mais elles sont venimeuses, ainsi que tous leurs parents dans ce pays. Depuis le début des hostilités, les sentiments américains, à l'exception des Allemands et de quelques Irlandais et autres anglophobes, ont été absolument contre les Prussiens et les Autrichiens. Les journaux ont été harcelés par des lettres d'Allemands cherchant, par des arguments, et même par des menaces, à faire triompher la cause des Prussiens. On a même demandé à notre publication spéciale de publier de la littérature germanophile. Nous avons refusé.

PROFESSEUR CLARK S. NORTHUP, DE L'UNIVERSITÉ DE CORNELL

Je suis avec vous de tout cœur dans le désir de mettre fin au militarisme, cette chose essentiellement prussienne, mais qui est encore trop en évidence dans tous les pays, y compris les Etats-Unis. Tout cela provient de la plus malfaisante et stupide conception de l'humanité existant aujourd'hui. Les sentiments ici sont en immense majorité en faveur des Alliés, et nous espérons de toute notre âme que leur succès sera prochain ; et alors nous abaisserons nos armes et les changerons sincèrement en charrues, et ce ne sera pas un simulacre.

M. WILLIAM R. THAYER, DE L'UNIVERSITÉ DE HARVARD (1)

Nous suivons tous avec attention les phases de la guerre, et, à l'exception des Germano-Américains et des Irlandais, nous sommes

(1) Auteur de la dernière, de la plus complète et, peut-être, de la meilleure biographie de Cavour.

tous de cœur avec les Alliés. Comme les Français se sont merveilleusement comportés ! C'est en 1874 que je vis Paris pour la première fois, humilié, et j'espère pouvoir revoir la France encore une fois quand, avec l'Angleterre, les Belges et les Russes, elle aura enfin abattu les barbares prussiens.

ROBERT UNDERWOOD JOHNSON, DE NEW YORK (1)

J'ai absolument foi dans les Alliés pour humilier enfin le Kaiser. Tant qu'on n'y sera pas parvenu, le monde ne connaîtra pas la paix. L'Amérique est de cœur et d'âme avec la France.

PROFESSEUR C.-H. VAN TYNE (2)

Outre mon labeur universitaire, j'ai fait au dehors un grand nombre de conférences où j'exposais la fausseté historique des arguments qu'on est en train de répandre en Amérique. De plus, et pour ne pas changer, il m'a fallu parler dans divers banquets d'étudiants, et j'en ai profité pour semer la bonne parole, à savoir comment il faut comprendre cette grande lutte, c'est-à-dire déterminer qui doit triompher des gouvernements autocratiques et militaristes ou des gouvernements libéraux et d'un arbitrage pacifique quant aux difficultés internationales. Mes sentiments personnels à ce sujet sont si marqués que je ne puis accepter la neutralité officielle de mon pays. Ma seule neutralité est de déclarer qu'il m'importe peu que ce soit telle nation plutôt que telle autre qui « fiche une pile à l'Allemagne ». Et c'est là la neutralité de neuf hommes sur dix que vous rencontrez. Nous sentons que la France et l'Angleterre sont en train de livrer nos batailles, et beaucoup d'entre nous regrettent que M. Wilson n'ait pas protesté en ce qui concerne les diverses violations dont l'Allemagne s'est rendue coupable : violation du droit des neutres, violation de tous les articles de la Conférence de La Haye, en ce qui concerne les contributions infligées aux villes conquises, en punition d'innocents pour les crimes commis par d'autres, et en ce qui concerne l'attaque et le bombardement de villes sans défense. Le dédommagement moral auquel songe M. Wilson n'aura, je le crains, qu'une valeur platonique après la guerre.

Je me sens parfois coupable de ne rien faire d'autre que parler faveur de cette grande cause qui est et restera la cause de la démocratie en ce monde. Si je n'avais pas une femme et des enfants, j'offrirais mes services à la France et à l'Angleterre.

Comme la France s'est surpassée dans cette grande épreuve ! Elle

(1) Auteur de la meilleure poésie guerrière peut-être qui ait paru en Amérique depuis le mois d'août.

(2) Directeur des études historiques à l'une des plus grandes universités de l'Ouest, celle de l'état de Michigan. Mr van Tyne fit, l'an dernier, une suite de conférences dans diverses universités de France.

a regagné tout son ancien prestige, et il vaut beaucoup mieux pour elle qu'elle soit victorieuse dans cette grande cause, où son triomphe est certain, que d'avoir gagné en 1870 la cause d'un empereur ridicule et mauvais.

M. GEORGE HAVEN PUTNAM (1)

Le groupe auquel j'appartiens n'a plus qu'une opinion au sujet de la responsabilité de cette guerre et le droit qu'avait l'Angleterre d'intervenir en faveur de la Belgique et d'user de toutes ses ressources pour empêcher une seconde défaite de la France. Nous partageons l'opinion de Sir Edward Grey, à savoir que la seule façon de diminuer le péril d'une guerre future et de se débarrasser de ce fardeau presque impossible à supporter que sont les dépenses militaires et navales, est d'écraser celui qui tyrannise l'Europe et de mettre fin à cet esprit de militarisme dont il est le grand-prêtre.

§

Italie.

La neutralité italienne. — Dans le conflit qui ensanglante et endeuille l'Europe depuis huit mois, l'Italie se range parmi les nations neutres. Il semble qu'on s'attende en France à ce que cette attitude ne puisse être que temporaire et on s'étonne que l'Italie ne fasse pas pencher, de tout le poids de son armée et de sa marine, la balance en faveur des Alliés. Assurément, si l'on ne tenait compte que du sentiment populaire, si l'on écoutait l'opinion publique, il y a beau temps que l'Italie serait intervenue dans l'imbroglio. Mais la question n'a pas la simplicité que lui prêtent les impatients. Pour mieux juger, il suffit de se reporter à la veille de la guerre. Par suite d'une politique que nous n'avons pas à discuter, l'Italie était alors une des parties contractantes de la Triplice; elle était liée par des traités à l'Autriche et à l'Allemagne, et ce serait faire injure à l'intelligence des hommes politiques italiens que de supposer qu'ils pussent commettre une bévue aussi capitale que d'en agir avec les traités comme s'ils étaient de simples « chiffons de papier ». L'Italie avait pris des engagements, elle était liée par sa signature, comme elle le serait par sa parole; si pénible que pût être pour elle la situation, elle eut une claire conscience de son devoir national et des obligations que lui créaient les traités. Elle prit la décision de rester neutre, et cette décision, qui ne fut dictée ni par la pusillanimité, ni par l'égoïsme, a une signification capitale; les nations alliées peuvent en tirer cette conclusion très nette que si l'Italie, liée aux deux empires du centre par une alliance défensive, refusait de prendre

(1) Doyen des éditeurs américains.

part à la guerre brusquement déclarée, c'est qu'elle jugeait que la clause défensive de son contrat ne jouait pas, et que, par conséquent, les hostilités qui s'engageaient n'avaient aucun caractère défensif en ce qui concernait l'Allemagne et l'Autriche. Implicitement, cela revient à dire que les gouvernements austro-hongrois et allemand sont les fauteurs de l'agression. Il ne convient pas d'insister sur le profit que la France, et les autres belligérants retirèrent tout de suite de ce fait que l'Italie ne menaça ni la frontière des Alpes, ni les côtes occidentales de l'Adriatique, et que ses escadres ne vinrent en rien troubler l'activité des flottes de commerce ni gêner les transports de troupes à travers la Méditerranée. C'est là le rôle qui eût été assigné à l'Italie, si elle avait dû seconder l'impérialisme germanique, dont l'orgueil a doublement souffert de l'échec moral et matériel infligé par la décision du gouvernement italien, et dont il rumine sans doute de se venger implacablement tôt ou tard si le sort des batailles lui permet de l'emporter sur la résistance des Alliés. Il sera plus aisé maintenant d'admettre que le problème qui se posait à l'Italie était d'une importance extrême, qu'il offrait des complications délicates et qu'il comporte aussi ses risques.

Plus tard, lorsque l'histoire pourra exposer en toute vérité les événements et juger en pleine connaissance de cause, il faudra reconnaître que, dans un conflit qui met aux prises les puissances militaires les plus formidables du monde parce qu'une race avide de dominer la terre veut l'hégémonie, la neutralité fut une situation parfois prodigieusement malaisée. Aucun esprit sensé ne prétendra que l'Italie aurait dû opter sans barguigner pour l'un ou l'autre parti, et, son choix fait, se lancer au combat. On a dit, avec documents à l'appui, qu'en août dernier l'Italie ne se trouvait aucunement en mesure d'entrer en campagne. Elle aussi était prise au dépourvu. Les aigles de Prusse et d'Autriche-Hongrie fondaient sur leurs proies à l'improviste, au moment où elles pouvaient le moins se défendre. La France se débattait dans des dissensions politiques regrettables ; l'Angleterre était à la veille de la guerre civile ; la Russie était harcelée de grèves et d'émeutes. D'autre part, les dirigeants de la politique agressive, à Vienne et à Berlin, avaient assez de raison pour ne pas s'illusionner sur la perspicacité et la clairvoyance de l'Italie ; ils savaient bien que l'Italie n'était pas assez inféodée à la kultur, à la théorie de la force, de la fin qui justifie les moyens. L'Italie a le respect du droit et de la justice ; le droit a été instauré à Rome d'où il a rayonné sur le monde civilisé, et c'est par loyauté que l'Italie fait sienne la phrase anglaise : *Honesty is the best policy*. Pour ces diverses raisons, les cabinets de Vienne et de Berlin, n'osant escompter une perfide complicité de la part de l'Italie, préférèrent agir sans elle, la tenir dans l'ignorance de ce qui se tramait, et la prendre à

un moment où elle ne pourrait se tourner contre eux, à cause de son manque de préparation militaire. Le plan de réfection du matériel d'artillerie avait été contrarié par les votes de crédits insuffisants du Parlement, influencé par les socialistes qui, sur les bords du Tibre comme dans les autres capitales européennes, ont trop souvent « travaillé pour le roi de Prusse ».

Nul ne peut présumer la conduite que devra tenir l'Italie dans la suite de cette guerre. Qu'elle y prenne part ou non, elle en subit très gravement le préjudice économique, et, depuis huit mois, elle a dû consacrer la majeure part de ses efforts et de ses ressources à mettre ses forces militaires et navales en état de faire face à toutes les circonstances. C'est là sans doute un sacrifice tout national, mais qui n'en pèse pas moins lourdement sur le pays, et qui est imposé par des événements dans lesquels le pays n'a aucune responsabilité.

C'est une naïve conception que de s'imaginer qu'un pays se jettera de gaîté de cœur dans la mêlée, alors qu'il n'est pas directement attaqué, qu'il n'a pas à résister à un envahisseur. Certes, l'enthousiasme avec lequel l'énorme majorité de la population s'est rangée à la cause des alliés prouve bien que l'Italie marcherait avec transport contre *i Tedeschi*, pour les obliger à lâcher ce qu'ils détiennent de l'*Italia irredenta*. Tout le monde, en Italie, désire voir régler ce vieux compte, même par le recours aux armes. Mais ce n'est pas la seule question qui préoccupe ceux qui, à cette heure tragique, sont responsables des destinées de leur pays. Il reste entendu que, le jour où l'Italie jugera devoir prendre sa part de cette guerre, il n'y aura, des Alpes à la Sicile, qu'une seule acclamation. Toutefois, le souci de l'avenir politique, économique et historique de l'Italie impose aux ministres qui gouvernent, comme au roi qui règne, une prudence, une réserve circonspecte, souvent, sans doute, bien importunes à leur gré.

La situation des neutres est rendue suprêmement incommode, par suite des intérêts nationaux à sauvegarder et à tenir en balance contre les entraînements du sentiment et de la passion ; entre tous les neutres, l'Italie se trouve en posture particulièrement délicate. Pour le spectateur, un contraste frappant s'établit entre l'enthousiasme populaire qui demande une intervention du côté des Alliés et les calculs minutieux du gouvernement qui pèse, avec une stricte logique, le pour et le contre de la question. Qu'y a-t-il à perdre et qu'y a-t-il à gagner? Une guerre, dit-on, coûterait à l'Italie, outre le milliard de préparation générale, au moins 400 millions par mois, ce qui, à l'heure actuelle, représenterait plus de quatre milliards, somme écrasante pour les finances du pays qui n'a pas les ressources des grands belligérants. Et il ne serait pas compris là les pertes du com-

merce et de l'industrie interrompus, et des travaux agricoles suspendus. Les grands Etats en campagne doivent compter cent mille hommes hors de combat par mois, et ces pertes font réfléchir les Italiens qui ont le sens de la valeur de la vie humaine. Une offensive dans les montagnes du Trentin serait des plus difficiles, sans compter l'inconnue d'une violation de la neutralité suisse, soit par un coup de main, soit avec le consentement de la confédération helvétique. L'attitude des pays balkaniques provoque toute la vigilance de l'Italie qui, par sa situation au cœur de la Méditerranée, doit avoir une politique très avisée vers l'Orient et les Iles de la mer Egée. Les allures équivoques de la Bulgarie, les hésitations de la Roumanie et de la Grèce, le forcement des Dardanelles ont une forte répercussion sur les dispositions de l'Itàlie, anxieuse d'éviter les méprises de la diplomatie allemande qui s'est si gravement abusée sur les déterminations de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Italie elle-même. Comme tout autre Etat, dit-on dans les milieux où l'on réfléchit, l'Italie a un seul devoir : celui de veiller à ses propres intérêts. *Nessuna rinunzia, ma nessuna imprudenza.*

Dans d'autres milieux, on s'étonne d'entendre ainsi parler des hommes qui représentent une partie de l'intellectualité italienne, et conseiller à la nation d'être attentive à ses intérêts matériels sans se préoccuper du nouvel équilibre qui résultera pour le monde du formidable entrechoc d'hommes auquel on assiste. C'est d'un patriotisme trop étroit, et sans grandeur, de ne voir le conflit européen que sous l'angle d'un intérêt particulier. Il serait dangereux pour l'Italie de négliger les « impondérables », de ne pas tenir compte de certaines manifestations de la pensée européenne et d'outre-Atlantique qui s'insurge déjà contre les ambitions et les convoitises effrénées du germanisme. S'il est bon de ne pas négliger ses devoirs nationaux, il faut aussi porter ses regards au dela des frontières, et l'Italie doit se fier, maintenant, moins que tout autre nation du monde, à une paix germanique ; elle ne doit pas oublier que l'hégémonie allemande prétend reconstituer le Saint Empire Romain, qui étendait ses frontières jusqu'au Tibre.

Certains s'attristent de cette préoccupation d'observer une neutralité obstinée, d'éviter l'intervention jusqu'à la fin de la guerre ; ils prévoient que c'est renoncer à tout espoir d'obtenir la *redenzione*, les *ritorni desiderati*, le retour à la nationalité italienne des pays que l'Autriche s'est appropriés. L'intérêt supérieur de l'Italie est de ne pas contribuer à la paix germanique, dont elle serait une des prochaines victimes, et l'abstention l'y ferait contribuer, déclarent les interventionnistes. Les négociations diplomatiques en cours, disent-ils encore, ne sont que des marchandages indignes dont l'Italie sera la dupe ; des tractations de ce genre, en pleine période de

guerre, avec un partenaire qui ne peut être qu'un ennemi, n'offrent aucune garantie.

A l'heure actuelle, l'Allemagne prend grand soin de dissimuler sa haine pour l'alliée d'hier qui se tourne contre elle, et semble demander cyniquement la rétribution de son inertie ; si le prince de Bülow a accepté de débattre un tel marché, s'il arrive si tard avec des propositions discutables, c'est que l'Allemagne s'inquiète enfin d'une Italie mieux préparée qu'en août, qui, devant l'impossibilité où elle est de tourner ses sympathies ailleurs que vers les Alliés, serait entraînée à prendre une part active à la guerre en Orient, pour être en posture de réclamer son dû lors des négociations de paix. Il ne peut y avoir de négociations que celles-là, sanctionnées à l'avance, par l'épée et le canon, surtout quand on a devant soi un adversaire qui se vante qu'en cas de nécessité il juge légitime de trahir sa parole et sa signature.

GABRIEL HENRY.

§

Russie.

CHIFFONS DE PAPIER. — Il ne s'agit pas de grands traités internationaux, si méprisés par M. de Bethmann-Hollweg, mais de simples lettres trouvées sur des officiers et soldats allemands morts ou blessés, relevés sur les champs de bataille, chiffons de papier souvent froissés, maculés de sang, troués par la mitraille.

Les lettres que nous donnons ici sont de celles qui ont été recueillies sur les champs de bataille du théâtre oriental de la guerre, par les correspondants de guerre des grands journaux russes, entre autres par MM. V. Brussov et Nemirovitch Dantchenko, qui en ont publié déjà un nombre respectable. Elles ne sont pas, comme on le verra, de ces lettres héroïques, comme en donnent tous les journaux, et, pour la plupart, « revues et augmentées » dans les salles de rédaction ; ce sont des lettres très simples, écrites par les parents de nos ennemis ou par ceux-ci à leurs parents et amis. Ce qui y domine, ce sont les soucis de chaque jour, l'inquiétude du lendemain, tandis que, dans aucune, pas plus dans celles-ci que dans toutes les autres publiées dans différents journaux russes, on ne trouve un cri de triomphe, un cri de joie ou d'orgueil national. Ce sont des lettres sincères par lesquelles on voit très bien comment se reflète la guerre dans des âmes simples. C'est pourquoi elles sont particulièrement intéressantes.

En général ce sont les lettres des soldats eux-mêmes qui présentent le moins d'intérêt. Pour la plupart, ce sont des cartes postales écrites à la hâte, simplement pour faire savoir à des parents qu'on vit et qu'on est en bonne santé. Par exemple, sur une carte qui représente le Lycée de jeunes filles de Gostenia, en Pologne, un soldat écrit à un ami :

Mon cher Karl, je t'écris pour te dire que je suis vivant et bien portant, ce que je te souhaite. Nous continuons à marcher contre les Russes. Ton ami.

Un autre soldat joint aux nouvelles de sa santé son appréciation sur la Russie :

Mon cher D... Jusqu'à présent je suis gai et bien portant, ce que j'espère aussi de toi. Nous sommes en Russie; c'est une très mauvaise contrée.

De presque toutes les cartes postales trouvées sur les soldats allemands tués en Russie, il résulte que ces soldats avaient été auparavant sur le front occidental. Assez souvent aussi, ils demandent qu'on leur envoie des provisions de bouche, du tabac et des vêtements chauds. Cette dernière demande, presque générale, nous est une preuve de la pénurie de vêtements chauds dans l'armée allemande.

Dans certaines lettres, des lettres d'officiers surtout, on trouve des essais de justification des atrocités commises. C'est ainsi qu'un officier bavarois écrit :

Ceux qui sont restés à la maison et, d'un ton impatient, exigent de nous de grandes victoires n'ont aucune idée des malheurs de la population du pays envahi. Ce qui n'est pas détruit par la bataille est dévoré par le dragon de l'armée allemande, qui est insatiable. Nous ménageons autant que possible notre patrie, c'est pourquoi nous prenons tout du pays ennemi. Quand la guerre sera terminée, les provinces où elle a fait rage seront réduites à la mendicité. Le pays qui est forcé de nourrir un million de soldats ennemis est déjà vaincu, et si, avec cela, son armée est battue, alors sa perte est définitive. Mais si nous sommes forcés de nous conduire aussi cruellement, si, le révolver au poing, nous arrachons le père de famille de son foyer, le mari de sa femme, le fils de 17 ans de sa mère, si nous exigeons d'abord bénévolement, puis avec des menaces, la dernière bouteille de vin, le dernier œuf, la dernière pincée de farine, si nous arrachons de l'écurie le dernier cheval du paysan, que nous payons avec un bon de réquisition, malgré cela le soldat allemand n'est pas une brute.

Une fois, en réquisitionnant des chevaux, voici dans quelle situation je me suis trouvé : un vieillard débile se jette à mes genoux, sa femme cherche à me baiser les mains ; la fille, comme une folle, se suspend au cou du cheval, puis, au moment où on emmène le cheval, elle se jette sur le sol en criant : « J'en mourrai ! J'en mourrai ! » Le fils, le visage tourné vers le mur, pleure. J'aurais été heureux de pouvoir leur laisser le cheval, mais il me fallait exécuter l'ordre reçu. Oui, ma chère mère, telle est la guerre !

Les lettres adressées aux soldats sont naturellement plus variées de ton, parlent de plus de choses et donnent une idée assez exacte de l'état d'esprit et de l'état matériel du peuple allemand.

Voici, datées d'octobre 1914, deux lettres d'une femme à son mari, où se

reflètent surtout les soucis de l'heure présente et la crainte de l'envahissement :

Lindenau, 14 octobre. — Cher Gustave. Je reçois l'argent régulièrement ; douze marks 50 pf. par quinzaine. Samedi, je t'enverrai des pommes de terre. Je vendrai notre grand cochon et en achèterai un plus petit. Auguste Boyar a passé ici toute la journée d'hier. Il a accompagné à Berlin des prisonniers russes. Ecris-moi le plus vite possible.

Lindenau, 19 octobre. — Cher Gustave. Ne t'inquiète pas de nous. Tu penses sans doute que les Russes nous ont attaqués et que peut-être je suis morte. Mais nous étions partis et nous n'avons pas vu les Russes. Cependant, plusieurs des nôtres ont péri là-bas. Le sort a atteint notamment M. Rabbé, qu'on a tué, et c'est bien fait pour lui. Tu écris de cacher tout ce que nous avons de précieux. Nous l'avons fait. Mais quand nous sommes retournés notre village avait triste aspect. Ce que les Russes n'ont pas fait, les habitants d'ici l'ont fait, et ils avaient l'air si convenables ! J'espère bien qu'ils en seront punis.

Mais, évidemment, ce que l'Allemand peut se représenter de plus terrible, c'est l'invasion des Cosaques :

Paulomnia, 13 août 1914.

Mon cher mari. J'espère que tu es encore vivant, mais si Dieu en a décidé autrement, nous devons nous soumettre à sa volonté. Nous avons dû quitter la maison et, avec les petits, nous sommes restés huit jours sans abri. Peux-tu t'imaginer notre sentiment d'horreur, quand un jour nous nous sommes trouvés entourés de Cosaques. Et ce n'était pas quelques centaines, mais plus de 2.000. Ils sont arrivés à midi et sont partis le lendemain matin à 8 heures. Mais, grâce à Dieu, s'ils ont mangé tout ce qu'ils ont trouvé, ils n'ont pas incendié Paulomnia, comme ils avaient fait du village voisin. Partout, on ne voit que de la fumée et du feu. Il n'y a pas un moment de répit : nous nous attendons toujours à voir revenir les Russes. Ils se vengeront sur nous, si on les chasse d'ici. J'espère que cette lettre te trouvera encore vivant. Je t'embrasse.

Puis c'est une ouvrière, une ouvrière de fabrique, probablement, qui narre sa misère et celle qui accable toutes les familles ouvrières allemandes :

Cher Paul. Je reçois tous les mois 18 marks pour moi et 12 pour les enfants. Avec cet argent, je dois payer le logement ; ils ne me reste donc rien. Je te dirai encore que ta fabrique me donne 6 marks par semaine et 1 mark pour chaque enfant. Cher Paul, je voudrais savoir comment vont tes pieds, sont-ils guéris ? j'y pense toujours.

Si tu as besoin de chaussettes, écris-le, je t'en ai fait déjà quelques paires. Kriger a été appelé le même jour que toi.

Reichkardt est dans le Wurtemberg. C'est affreux comme il a agi avec Emma. Elle peut accoucher d'un jour à l'autre et, à la maison, il n'y a personne; tout est à sa charge. Chez nous, nous avons des soldats à loger. Henrick est hors de lui, il ne cesse de crier : papa, maman, soldats ! Bonne nuit. Ecris-moi vite.

Ta femme et tes enfants qui t'aiment.

Dans une autre lettre, la même femme parle encore de la rigueur des conditions matérielles :

Je t'aurais envoyé du beurre, mais il est trop cher, 60 pfennigs la livre. Il n'y a plus de lait. Mon père s'est mis à boire et rentre très tard à la maison. Je voulais partir avec les enfants, mais il m'a dit : « Que veux-tu, c'est la guerre! »

Voici une lettre d'ami :

Mon cher F... Hier j'ai reçu ta carte postale par laquelle j'apprends que tu n'as pas encore reçu le colis que je t'ai envoyé. Du reste maintenant on se plaint souvent que les colis pour l'armée n'arrivent pas à destination. Lundi, je suis allé avec X... à la gare. Nous y sommes arrivés presque en même temps qu'un train de prisonniers français dirigés sur Spandau. C'était très curieux de les voir. Envoie-moi des cartes postales avec des vues intéressantes des pays où se déroule la guerre.

Cette petite lettre est très caractéristique de la mentalité du Berlinois de classe moyenne : il se plaint de l'inexactitude de la poste; il trouve plaisir à regarder un convoi de prisonniers et ses désirs ne vont pas plus loin que la réception de vues intéressantes du pays où l'on se bat.

Une amie, qui envoie au destinataire le salut de son mari, écrit, après la question habituelle sur les colis :

Ici tout est tranquille; nous sommes en bonne santé. Si tu as le temps, écris-nous, mais surtout ne laissez pas venir jusqu'à nous un seul Russe.

La carte postale, qui est de décembre, se termine par cette question très prudente : « Dis-nous quel est maintenant le programme de votre cinéma?» C'est-à-dire, comment vont les affaires militaires.

Dans cette lettre, l'inquiétude des Berlinois en ce qui concerne l'invasion russe est encore faible, mais dans une autre lettre de Berlin, datée de la fin de décembre, elle semble avoir grandi.

Ici courent des bruits ineptes. Je t'en prie, rassure-les tous et dis-leur qu'avec une armée comme la nôtre nous n'avons rien à craindre,

C'est ton père surtout qui a peur. Il affirme que, même ici, à Berlin, nous ne sommes pas tout à fait en sûreté. Pour un vieillard, c'est excusable, mais quand ce sont des jeunes gens qui tiennent ces propos, cela me met hors de moi.

De Berlin aussi, cette lettre, signée Auguste, où se retrouve un écho des nouvelles mensongères répandues en Allemagne.

... Donne-moi de tes nouvelles le plus souvent possible, surtout du pays ennemi. Nous avons reçu la nouvelle d'une victoire sous Metz (?) où plusieurs dizaines de milliers de Français ont été fait prisonniers. Donnerwetter ! On voit que notre jeunesse a appris quelque chose ! Ici nous ne nous apercevons pas de la guerre et tout va bien. Au revoir.

Ton ami.

Dans la plupart des lettres, il est question de petits cadeaux qu'on envoie aux soldats. Dans l'une d'elles, un certain Georges Sch. reproche au soldat auquel il écrit d'avoir exprimé sa confusion pour un cadeau qu'il a jugé trop précieux, et il ajoute :

Si vous avez besoin de quelque chose, tabac, cigares ou un autre cheval, je vous prie de le dire sans façon; chez nous on trouvera toujours cela pour les malheureux soldats qui, pour nous, gèlent et meurent.

Les lettres des femmes à leurs maris deviennent, au fur à mesure que la guerre se prolonge, de plus en plus plaintives, quoique la plainte soit déguisée par crainte de la censure et par crainte aussi de trop attrister le mari; mais la cherté des objets de première nécessité, la hantise de la famine, la dureté dans les rapports des hommes entre eux, tout cela est trop oppressant pour qu'on ait toujours le stoïcisme de le taire.

Une femme écrit à son mari que leur enfant, le petit Fritz, est malade depuis deux semaines parce qu'on ne peut pas trouver de lait pour lui :

Tu ne peux pas t'imaginer comme le lait est cher chez nous depuis qu'on a pris les vaches.

Une autre se plaint que la logeuse la chasse de sa chambre et qu'elle cherche en vain du travail.

J'ai pensé d'aller chez ma grand'mère, mais tu sais toi-même la place qu'il y a là-bas. Je ne sais pas comment j'y pourrai loger avec les enfants.

Une malheureuse femme écrit encore :

J'ai eu une conversation avec la propriétaire. L'employé de la mairie m'a dit qu'elle est obligée de me faire une réduction parce que

tous les propriétaires ont diminué les prix des logements pendant la guerre. Il est de mon côté et mes droits sont reconnus. Le plus que je puis lui donner, c'est 10 marks. Si elle n'accepte pas, tant pis. Si elle porte plainte au tribunal, elle perdra. Elle peut m'obliger de partir, mais elle ne recevra pas l'argent. Ah ! j'ai vu beaucoup de choses et j'ai été à même de connaître certaines gens sous un aspect tout à fait inattendu. C'est ainsi que j'ai appris que Mme G... est une menteuse et une hypocrite. Ces journées de souffrance et de tristesse en montrant les hommes sous leur véritable jour donneront de l'expérience à bien des femmes. Maintenant on regarde tout avec d'autres yeux. Mais toi, mon bien-aimé, ne t'inquiète pas pour moi, je me tirerai d'affaire. Notre amour fidèle et profond nous aidera dans le malheur et nous le vaincrons. Enfin des jours heureux viendront de nouveau pour nous. J'espère que nous nous verrons pour Noël, car je m'ennuie beaucoup sans toi. Les fleurs que tu m'as données en partant sont encore très belles...

Sur un papier mauve, de format élégant, orné d'un dessin en style de Bœcklin, c'est une lettre d'amour.

Mon cher, mon bien-aimé, je suis mortellement inquiète. Que Dieu te garde de tout malheur. Si je pouvais obtenir que tu reviennes, je t'obligerais à ne rien faire et travaillerais pour toi. Parfois j'embrasse le lit dans lequel tu dormais. Je donnerais tout au monde pour te voir. Je pleure constamment mon chéri. Ta femme fidèle jusqu'à la mort. — Mouta.

D'autres femmes sont plus facilement résignées :

Polonius, 9 décembre 1914. Mon cher mari, j'ai reçu tout ce que tu m'as envoyé et j'ai été heureuse d'apprendre que tu es toujours en bonne santé. Grâce à Dieu, moi et les enfants allons aussi très bien. Hermann s'ennuie après toi, et comme il est encore bébête, chaque fois qu'il entend sonner il dit : « C'est papa qui vient », mais, bien que peut-être tu ne reviendras jamais, nous n'objectons rien. Nous nous en remettons à la volonté de Dieu car le bon Dieu n'abandonne jamais celui qui a foi en lui. Mon cher Charles, quand viendra ton dernier moment tu peux te réjouir, car tu mourras de la mort des héros et le bon Dieu ne nous abandonnera pas si nous restons de ce monde... Je termine.

Mille baisers de ta femme, de tes enfants et de tous. Au revoir. Si ce n'est en ce monde, ce sera dans l'autre. C'est pourquoi je te supplie de croire fermement au bon Dieu qui te protégera. Encore au revoir et écris si tu restes vivant.

La femme du lieutenant Otto Fritch, tué en Pologne, lui écrit :

Je sens, je sais, mon chéri, que je ne te verrai plus. Maman veut que je change d'appartement parce que, dans le nôtre, je pleure tout le temps, mais j'ai été si heureuse dans cet appartement que, bien que j'aie peur seule dans notre grande chambre, je ne puis me résoudre à le quitter.

Tant que nous ne vaincrons pas l'Angleterre, je ne vois pas la fin de cette boucherie. Je m'étonne qu'on trouve encore des hommes pour les armées. Aujourd'hui, c'est un beau jour pour moi puisque j'ai reçu ta lettre et, en pensée, je t'ai embrassé tendrement. En ce moment j'entends la canonnade près de Marienbourg et, bien que je sache que ce sont des exercices de tir, je tremble.

Et ces trois terribles puissances qui ont décidé de ne pas faire la paix séparément ! Alors cette terrible guerre sera donc sans fin !

Je ne suis pas du tout contente que tu sois nommé aide de camp, car tu auras beaucoup plus de travail et seras plus exposé au danger. Tu es mon seul bonheur et j'ai décidé de t'attendre dans cet appartement où est né notre bonheur.

D'ailleurs, je ne pense rien. Je sens seulement que je ne te verrai plus. On vient de m'apporter ton portrait, que j'ai fait mettre en médaillon : désormais il ne quittera plus mon cou. Tu as déjà pris part à trois batailles contre les Russes, mais ces gens sont capables d'en livrer encore 33. Je sais que je ne te verrai plus.

Cette lettre ayant été remise au général commandant le 9e corps d'armée, le général dicta l'ordre du jour d'où nous détachons le passage suivant .

« Aujourd'hui on m'a lu la lettre de la femme du lieutenant allemand Otto Fritch, tué près de Routka. Elle écrit : « Tu as déjà pris part à trois batailles contre les Russes, mais ces gens sont capables d'en livrer encore 33. » Elle ne s'est pas trompée. Les Russes livreront encore autant de batailles qu'il faudra pour écraser définitivement l'ennemi qui a marché contre la sainte Russie ! »

J.-W. BIENSTOCK.

VARIÉTÉS

La bêtise allemande. — « *Mass, Mass in Allem,* » répétait volontiers leur grand homme. La bêtise allemande dépasse toute mesure.

Certes, loin de mon esprit la pensée d'imiter tels publicistes de notre pays qui, dans la meilleure intention du monde, mais bien maladroitement, croient de bonne politique de décrier systématiquement nos ennemis. Agir ainsi c'est oublier qu'à rabaisser la valeur de l'adversaire ou s'expose à diminuer le prix de sa victoire. Puis, c'est encore manquer de bonne foi. Or, dans la lutte actuelle, il con-

vient, il sera élégant et bien français de laisser aux gens d'outre-Rhin le monopole du *Lug and Trug*.

Non, les Allemands représentent une force. Ils possèdent même quelques qualités : ténacité, patience, méthode et, — pourquoi le contester ? — quelque courage.

Pour être tout à fait actuel, j'ajouterai qu'ils sont prudents et prévoyants, — c'est même chose. La manière dont ils ont savamment organisé la guerre le prouve, ainsi, d'ailleurs, que le faux héroïsme avec lequel ces gens qui n'aiment pas beaucoup le pain se résignent au pain K ou KK.....

Je suis prêt encore à leur accorder d'autres vertus, celle-ci, entre autres, et qui n'est pas la moindre, et qui réside dans leur excellent estomac, au propre et au figuré, estomac qui leur permet de dévorer avec une égale insouciance des montagnes de charcuterie et ces « chiffons de papier » où se formulent les principes du droit des gens.

Oui, tenaces ils sont, patients et méthodiques et courageux et point dyspeptiques. Mais, par-dessus tout, ils sont *bêtes*, bêtes à pleurer !

M. Abel Hermant est allé plus loin : il a voulu voir dans la monstruosité de leurs comportements guerriers les indices certains d'une folie collective, caractérisée par la démence de leurs actes et la manie qu'ils ont de se poser en victimes, victimes des Belges, des Polonais, du monde entier et même des éléments qui précipitent les zeppelins aux abîmes.

L'explication est séduisante ; mais je préfère m'en tenir à leur bêtise insondable et surhumaine.

Cette bêtise s'avère, au reste, d'une espèce très particulière. C'est la pire des bêtises et la plus redoutable, la plus contagieuse aussi, c'est une bêtise d'ordre métaphysique.

Voilà tout un peuple, — et ceci est très curieux et tout à fait nouveau, — voilà tout un peuple qui, brusquement, renversant toutes les valeurs acquises, — au sens nietzschéen du mot, — dans l'ordre social comme dans l'ordre moral, crée à son profit un dogme d'infaillibilité et se proclame le rédempteur du monde civilisé : *Deutschland über Alles !* C'est la surhumanie, — si j'ose dire, — de Nietzsche passant de l'individuel au collectif.

Tant que, dans un pays, quelques individus s'amusent à discuter de la réalité du monde sensible, cela n'a pas grande importance. Mais, lorsque le fléau de la discussion s'étend à toute une race, le cas devient grave, car c'est le sens même de la réalité qui s'obnubile.

Schopenhauer, cependant, avait mis ses concitoyens en garde contre ce déplorable travers : « Demander, a-t-il écrit, qu'un grand esprit..... accepte les dogmes d'une religion quelconque, c'est demander qu'un géant chausse les souliers d'un nain ! »

Or, voici que ces malheureux viennent d'adhérer en foule et sans distinction de classes ni de castes, à la plus décevante des religions, à celle qui se résume en ces deux commandements :

I. — Le Kaiser est Dieu et tout Allemand est son prophète !

II. — La force allemande prime tous les droits.

Avant même que la guerre n'éclatât, cette étrange conception s'était cristallisée dans ce code civil dont les Allemands sont si fiers et dont l'esprit général, en opposition avec la conception si logique du droit romain, se ramène au règne du *Fait du Prince*.

Le fait du prince, *Macht vor Recht*, c'est, aussitôt, toute la logomachie hégélienne déchaînée, c'est, imposée à toute une race, ardente et avide de domination, une conception *a priori*, un dogme rigide et qui aveugle ses sectateurs sur les réalités environnantes ; c'est surtout, — retour fatal des choses ! — une religion, *la religion du fait* aboutissant, dans l'excès de son développement faussement logique, *à la négation du fait*.

Et c'est ici que la bêtise apparaît irrémédiable et profonde. A ne considérer, en effet, dans leur prodigieux orgueil, que le fait allemand, les gens d'outre-Rhin en sont arrivés à perdre de vue le fait humain.

Ils ont cru, — c'était, il y a quelques années, en France même, l'étrange maladie de certains disciples de Demolins, — ils ont cru que la méthode allemande, ce qu'ils appellent, avec une vanité pitoyable autant que naïve, leur *Kultur*, pourrait avoir raison de l'Univers. Eux qui, les premiers peut-être, avaient parlé des *impondérables*, ont négligé cet impondérable essentiel qui est Sa Majesté le Hasard. Ils ont cru que, sous leur poussée formidable, la vieille Europe allait s'effondrer, la vieille Europe réputée pourrie, décadente et que le souffle germain régénérateur allait pulvériser, pour lui mieux faire apprécier le goût de la vie sur le mode germain.

Ils avaient tout prévu, tout préparé : terrasses bétonnées pour leur artillerie lourde sur le sol même de l'ennemi, organisation des territoires conquis, guerre de course, dépôts de charbon dans tous les océans, lenteur de la mobilisation russe, préparation incomplète de l'adversaire; ils avaient tout prévu, sauf quelques détails, savoir : la Belgique préférant la mort au déshonneur, la France organisant une résistance victorieuse, l'Angleterre refusant de sanctionner la violation de la neutralité belge.

Ils avaient tout prévu, je le répète, sauf ces quelques *riens* qui se peuvent résumer en cette brève formule: une révolte de la conscience humaine.

La conscience humaine, en effet, échappait aux prévisions allemandes. La conscience humaine, qu'est-ce que cela en présence du fait du prince ? Or, ne l'avoir pas prévue, mieux, n'avoir pas pu la

prévoir, cette révolte sublime et spontanée, c'est cela qui est bête, *kolossalement* bête.

Quoi de plus lamentable, en effet, que ce système qui nie ce qui le peut gêner et que cette religion du fait qui en arrive à méconnaître le fait dominant, le facteur psychologique et moral ?

Ainsi se vérifie ce jugement sévère mais sagace de Schopenhauer : — « Quand on prononce devant un Allemand le mot *idée* qui offre « à un Anglais ou à un Français un sens clair et précis, on dirait un « homme qui va monter en ballon ! » —

Jugement humoristique et qui se trouve, à quelques années de distance, revêtir une valeur prophétique : En présence du vieil idéalisme humain qu'on peut persécuter, mais non point détruire, les Allemands de 1914 continuent de ne point comprendre et... montent dans leurs zeppelins !

Que des peuples forts de traditions millénaires ne puissent se résigner de gaieté de cœur à subir, sans combattre, la domination teutonne, voilà qui devait surprendre les réalistes berlinois. Ainsi s'explique leur fureur vis-à-vis de la Belgique, qui refusa d'accepter le joug si gracieusement offert : de bonne foi, ils crient à la trahison. Songez un peu : ceci n'était pas compris — non plus, d'ailleurs, que la loyauté anglaise, — dans *leur* programme.

Ainsi, à l'aurore du xxe siècle, il se trouvait encore des gens assez retardataires pour attribuer une valeur à des « chiffons de papier », à des « idées » ?

Cet étonnement des Prussiens, Bavarois, Wurtembergeois et, d'une façon générale, de toute l'engeance germanique, à voir surgir des ruines des villes incendiées et des cathédrales détruites une idée aussi éternellement vivace, à voir s'opposer, au fait brutal de la force allemande déchaînée, la conception idéale des peuples opprimés qui préfèrent la mort au servage, cet étonnement, dis-je, constitue la meilleure démonstration de l'incurable bêtise allemande.

Il est, en effet, des erreurs qu'un peuple pas plus qu'un individu n'a le droit de commettre. L'homme assez dépourvu de sens psychologique pour lire dans l'âme de son semblable lâcheté et bassesse, là où il y a réellement courage et noblesse, cet homme-là est le pire des sots.

Parce que les Allemands infligeaient à l'Angleterre une formidable concurrence commerciale, parce qu'ils s'étaient triomphalement installés en France et y affirmaient, en temps de paix, leur maîtrise, parce que les clauses oppressives du traité de Francfort leur assuraient chez nous une situation privilégiée, parce que, depuis près d'un demi-siècle, ils pouvaient impunément *bluffer* à la face du monde entier, était-ce là motifs suffisants pour excuser leur complète méprise sur l'âme anglaise, sur l'âme belge, sur l'âme française ?

Non ; mais cette méprise criminelle que rien n'excuse, leur bêtise,

leur bêtise métaphysique l'explique suffisamment. Et cette bêtise explique aussi pourquoi ces faux savants n'ont pas pensé un seul instant que leur *action* attentatoire à la dignité humaine provoquerait mécaniquement, et par simple réflexe, une *réaction* de force supérieure, réaction vengeresse et libératrice.

Elle explique encore pourquoi, parvenus en temps de paix à une maîtrise commerciale quasi-mondiale, ils ont été assez imprudents, — héritiers trop pressés de jouir, — pour vouloir, par la guerre, entrer en possession immédiate de l'hoirie tout entière.

Elle explique aussi leur conception matérielle et grossière de la guerre, conception point neuve ni originale, quoi qu'ils prétendent, puisque c'est la vieille conception judaïque des prophéties d'Isaïe :

« *Sagittis parvulos interficient et lactantibus uteris non miserebuntur.* — Ils tueront les petits enfants et n'épargneront point les enfants à la mamelle » ! Elle explique enfin l'acharnement qu'ils apportent à créer partout *l'irréparable :* viols, massacres, attentats contre les neutres, comme s'ils voulaient systématiquement pousser à la révolte le genre humain tout entier et faire surgir par tout le monde d'inextinguibles haines et d'inoubliables ressentiments.

Bêtes, ils sont, bêtes à pleurer, nos féroces ennemis et, à cette heure, où dans notre chère et noble France, certains à qui tant d'horreurs n'ont pas encore suffisamment ouvert les yeux ni fait abjurer la généreuse manie de l'humanitarisme d'antan, certains qui se leurrent d'un vague espoir de réconciliation possible et que troublent de bien extraordinaires scrupules, j'affirme qu'une telle bêtise constitue la plus effroyable des menaces pour l'humanité. A la combattre jusqu'au bout nous devons apporter tous nos efforts. Ce faisant, nous contribuerons à la libération sinon définitive — je ne suis point si optimiste ! — du moins, momentanée, de l'âme humaine et à ceux qu'effraierait cette lutte impitoyable, à ceux qui auraient encore pitié, à ceux qui hésiteraient sur le caractère sacré du combat, je voudrais crier de toutes mes forces comme Krishna au Guerrier de la Baghavad-Gita :

« Vous pleurez sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer ! »

CARL SIGER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Littérature

Maurice Villard : *Un mauvais œil ;* Imp. mérid., Marseille. 4 »

Ouvrages sur la guerre

Joseph Bédier : *Les Crimes allemands d'après des témoignages allemands,* avec 18 repr. phot. ; Colin. 0 50

Jean Debrit : *La Guerre de 1914. Notes au jour le jour par un neutre ;* Delandre. 3 »

Célestin Demblon : *La Belgique à la France;* libr. anglo-française. 0 15

Ernest Denis : *La Guerre;* Delagrave. 1 50

E. Durkheim et E. Denis : *Qui a voulu la guerre ;* Colin. 0 50

Auguste Gauvain : *Les Origines de la guerre européenne ;* Colin. 3 50

Abbé Félix Klein : *La Guerre vue d'une ambulance.* Avec 12 repr. phot. ; Colin. 3 50

Georges Ohnet : *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la guerre de 1914.* N° 1 ; Ollendorff. 1 »

P. Saintyves : *Les Responsabilités de l'Allemagne dans la guerre de 1914;* Nourry. 4 »

André Weiss : *La Violation de la neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne ;* Colin. 0 50

Poésie

Boyer d'Agen : *Chants de guerre pour l'almanach de 1914-1915 ;* Rougier, Cahors. » »

Boyer d'Agen : *Notes et Sonnets pour l'année héroïque, 1914-1915 ;* Lemerre. 0 50

Gabriel Ducos : *Ysengrin;* Ed. de Tolosa, Bordeaux. 2 50

D. Lasdan : *Le Sourire ;* Imp. Schneider, Saïgon. » »

Léon Kochnitzky : *L'Adorable cortège ;* Sijthoff's, Leyde. 1 90

Sociologie

Gaston Gaillard : *Culture et Kultur ;* Reinwald et Schleicher. 2 50

OUVRAGES REÇUS AVANT LA GUERRE

Littérature

Hippolyte Buffenoir : *De Chateaubriand à Ernest Renan ;* Ambert. 3 50

La Grande Anthologie, la seule qui ne publie que de l'inédit ; Michaud 3 50

Eunice Morgan Schenck : *La Part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de Victor Hugo jusqu'à la préface de Cromwell ;* Champion. » »

Musique

Michel Brenet, J. Chantavoine, etc. : *L'année musicale, 1913;* Alcan. 10 »

Henri Collet : *Victoria.* Avec planche h. t. et additions musicales; Alcan. 3 50

Philosophie

L. Dugas : *Penseurs libres et liberté de pensée ;* Alcan. 2 50

Poésie

Vincent Muselli : *Les Travaux et les Jeux ;* Bergue. » »

Charles de Saint-Cyr : *L'Ame et le cœur,* avec une préface sur l'Intensisme ; Marcel Rivière. 5 »

Marcel Sézanne : *Rêve et Tendresse;* Imp. centrale, Reims. » »

Questions médicales

Dr Lucien Graux : *Les Caractères médicaux dans l'écriture chinoise.* Avec 270 fig.; Maloine. 4 »

Dr Jean de Labretoigne du Mazel : *Emotions et Cinesthésie ;* Imp. française, Trévoux. » »

Questions militaires

René Andriot : *Ney ;* Chapelot. 1 50

Questions religieuses

E. Pierre Noël : *Imitation de la vie pauvre de N. S. Jésus-Christ,* par Jean Tauler. Traduit de l'allemand par un prêtre du Diocèse de Strasbourg ; Tralin. 7 50

Roman

Paul Acker : *Les Deux amours* ; Flammarion. 3 50
René Bures et Jacques Ferlan : *Gil = X...*; Ollendorff. 3 50
Charles Foley : *L'Arriviste amoureux* ; Mignot. 0 50
Pernette Gille : *Les Captives*. Préface de Gérard d'Houville; Grasset. 3 50
L. Picard : *Soldat*. Illust. de Frédéric Régamey ; Jouve. 5 »
Henri Sébille : *Délire d'opium* ; Méricant. 3 50

Sciences

Raphaël Dubois : *La Vie et la lumière*. Avec 48 fig. ; Alcan. 6 »

Sociologie

Jean de Grandvilliers : *Essai sur le libéralisme allemand*; Giard et Brière. 4 »
Emile Vandervelde, L. de Brouckere et L. Vandermissen : *La Grève générale en Belgique* ; Alcan. 3 50

Varia

G. Hébert : *Ma leçon-type de natation*. Avec 52 fig.; Vuibert. 1 25

Voyages

Jacque Vontade : *Un Voyage* ; Grasset. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Avis. — Les écrivains tués à l'ennemi. — Deux lettres sur la mort de Péguy. — M. Romain Rolland et les *Cahiers de la Quinzaine*. — Prix littéraires. — Têtes carrées. — Chez les « Amis des cathédrales ». — M. F.-T. Marinetti et la guerre. — M. Elémir Bourges enterré vif. — Les Dessinateurs et la guerre. — La jeunesse d'Hindenburg. — Le coin des classiques.

Avis. — La Revue sera mensuelle jusqu'à la fin de la guerre, et les abonnements en cours seront servis en nombre de numéros, et non par prorogation de leur durée : nos abonnés recevront donc le nombre de numéros qui leur était dû lors de la suspension du service. Les abonnements nouveaux et les réabonnements, pour ne rien modifier au tarif, seront calculés sur les mêmes bases, c'est-à-dire qu'un an représentera 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de trois ans comporte 72 numéros.

§

Les écrivains tués à l'ennemi. — Nous empruntons au dernier n° du *Bulletin des Ecrivains de 1914-1915*, que publient MM. René Bizet, Fernand Divoire et Gaston Picard, cette longue liste des écrivains tués à l'ennemi depuis le début de la guerre : Charles Péguy, Ernest Psichari, Art Roe, Emile Nolly, Emile Despax, Lionel des Rieux, Louis Codet, Charles Muller, Guy de Cassagnac, Olivier-Hourcade, Charles Dumas, Jacques Nayral, Marcel Drouet, Léon Bonneff, Pierre Leroy-Beaulieu, François Laurentie, Joseph Lotte, Prosper-Henri Devos, Jules Arren, Pierre Gilbert, Maurice Deroure, Pierre Corrard, Georges Battanchon, Charles-Léon Bernardin, Charles Perrot, Paul Feuillâtre, Robert Cernay, Louis Gendreau, Georges Latapie, René Toutain, Paul Cornu, Frédéric Charpin, Charles Benoît, Henri de Boisanger, Joseph Déchelette, Jean Brezolles, Maxime

d'André, Maurice Luthard, Jean de la Ville de Mirmont, Dulhom-Noguès, Elisée Gonnet, Maxime David, Gustave Valmont, Jean Allard-Meeus, J. Brunel de Peerard, Robert Drouin, Pighetti de Rivasso, Pierre Ginisty, Germain Belmont, Gabriel Britisch, Noël Trouvé, Henri Mirville, Robert Ribès-Méry, Raymond Cottineau, Maurice Colin, Charles Ajalbert, Louis Cadot, Henri Bonneaud.

Le public lettré connaissait la plupart d'entre eux. Certains étaient déjà notoires :

Charles Péguy, fondateur des *Cahiers de la Quinzaine*, puissant poète de l'idée catholique et française, mystique et raisonneur, substantiel et verbeux, objet de haute curiosité intellectuelle;

Ernest Psichari, auteur de *L'Appel des Armes*, ce roman de l'idéal militaire à qui l'Académie française faillit donner son grand prix de littérature ;

Emile Nolly, officier comme Psichari, auteur du *Chemin de la Victoire*, de *La Barque annamite*, de *Hien le Maboul ;*

Emile Despax, poète d'un seul livre, *La Maison des Glycines :* « Nul poète, peut-être, autant que Despax, écrit M. Jean de Gourmont, n'a été troublé par la pureté inquiète et émue des jeunes filles » ;

Lionel des Rieux, poète de tradition classique ; il avait reçu la médaille militaire, et ceux qui l'ont vu au feu affirment qu'il était un « chef » ;

Louis Codet, qui avait un heureux talent, de la fantaisie, de l'émotion, et qui laisse un roman destiné à vivre : *La Petite Chiquette ;*

Charles Muller, une des personnalités les plus sympathiques, les plus franches du journalisme parisien, auteur, avec Paul Reboux, des célèbres *A la manière de...*

Guy de Cassagnac, co-directeur de *l'Autorité* avec son frère Paul, jeune homme plein de courage qui semble bien avoir choisi sa mort ; il occupait les loisirs que lui laissait la défense de la cause napoléonienne, à faire du théâtre, des romans ;

Olivier-Hourcade ; il était fort répandu dans les milieux jeunes où l'on appréciait son activité, son esprit d'entreprise, ses convictions chaleureuses ;

Charles Dumas, le premier lauréat du prix Sully-Prudhomme ; il avait un réel talent de poète ;

Jacques Nayral, dont la sensibilité inquiète et tourmentée s'est exprimée mal dans deux ou trois ouvrages assez déconcertants ;

Marcel Drouet, secrétaire de rédaction des *Marches de l'Est ;* il a fait des vers excellents ;

Léon Bonneff, rédacteur à *l'Humanité*, auteur d'un livre émouvant : *La Vie tragique des travailleurs :*

Pierre Gilbert, protagoniste rigoureux du néo-classicisme ; il avait pris contre Flaubert la défense de *Madame Bovary.*

Maurice Deroure, qui, débutant récemment dans la littérature, s'était placé sous l'égide de M. Henry Bordeaux ;

Charles-Léon Bernardin, lorrain, officier, historien, directeur de *la Pensée de France ;*

Paul Cornu, directeur des *Cahiers du Centre ;*

Frédéric Charpin, provencial spécialisé dans le régionalisme, auteur d'une enquête sur la *Question religieuse* parue ici même, secrétaire des *Annales*

de philosophie chrétienne, du *Bulletin de la semaine*, de *l'Action régionaliste*, de *la Réforme sociale*, journaliste, économiste et littérateur ;

Jean de la Ville de Mirmont, qui avait publié, peu de temps avant la guerre, sa première œuvre, une plaquette de cent pages, intitulée *Les Dimanches de Jean Dézert ;* c'était un petit cousin de Jean de Tinan.

A tous nous adressons notre hommage d'admiration et de reconnaissance. Ils sont morts en pleine conscience de leur destin, sachant à quelle cause ils donnaient leur vie et qu'elle valait leur sacrifice. Leurs noms, désormais glorieux, honorent hautement les lettres françaises.

§

Deux lettres sur la mort de Charles Péguy. — Un rédacteur du *Mercure de France*, incorporé au même régiment que Charles Péguy, eut l'occasion de causer avec des soldats qui avaient combattu sous les ordres de celui-ci. Les renseignements qu'il obtint d'eux et qu'il communiqua à la famille du mort permirent d'entreprendre des recherches qui aboutirent à la découverte du corps, dans une tranchée, devant le village de Villeroy. Mme Charles Péguy ne voulut pas que son mari quittât les camarades d'héroïsme dont il partageait la sépulture. Il fut laissé dans la tranchée de Villeroy et c'est là qu'il continue de dormir son dernier sommeil.

Nous publions les deux lettres adressées à Mme Charles Péguy par notre rédacteur.

Rodez, dimanche 18 octobre 1914.

Madame,

Au reçu d'un télégramme de mon ami X... j'ai essayé de me procurer quelques renseignements sur la mort de notre grand Charles Péguy. Inutile, Madame, de vous dire l'émotion que cette mort m'a causée. Je l'ai connu assez bien pour apprécier, pour admirer son beau caractère. Souvent je suis allé le voir rue de la Sorbonne. Et quant à son talent, à son *génie* de poète, quant à la force de sa pensée, il n'est personne, parmi les jeunes écrivains de ma génération, qui ne les ait subies profondément.

Excusez cet inutile préambule, peu proportionné à l'importance des détails que j'ai obtenus. Mais je me suis fait un devoir, vis-à-vis de moi-même, de vous dire cela, à vous qui fûtes sa compagne, en y joignant l'expression de ma douloureuse et respectueuse sympathie.

J'ai vu au bureau du capitaine trésorier deux avis de décès concernant Charles Péguy. L'un porte : *tué à l'ennemi dans les combats du 23 août au 5 septembre :* l'autre : *tué a l'ennemi le 5 septembre, à Plessis-l'Evêque* (*Seine-et-Marne*). C'est tout ce qu'on peut savoir officiellement.

Mais j'ai causé avec un soldat ayant fait partie de sa section et blessé au bras le jour où lui a été tué. Cet homme m'a affirmé que le combat où Péguy trouva la mort eut lieu en réalité entre Villeroy et La Baste. Si j'avais trouvé ici une carte des environs de Meaux, je vous l'aurais envoyée avec les indications. Mais on ne peut rien trouver à Rodez. Je joins donc à cette lettre deux petits *topos* qui vous aideront à trouver l'endroit sur la carte. Je souhaite du moins qu'ils vous aident, mais j'ai bien peur qu'ils soient fort inexacts.

Péguy était adoré de ses hommes, le soldat que j'ai interrogé me l'a répété à plusieurs reprises.

Son capitaine a péri en même temps que lui, ainsi que le lieutenant de la Cornilière, de la même compagnie. Le troisième lieutenant, nommé Hamelin — car, par exception, ils étaient trois lieutenants à cette compagnie — a été blessé dans la suite. Il est actuellement en traitement à l'hôpital Villemin, rue des Récollets, à Paris. Par lui, vous obtiendrez des renseignements plus circonstanciés. A tout hasard, je lui écris, en le priant de vous faire savoir ce qu'il sait.

Je vous prie d'agréer, Madame, avec mes excuses pour l'insuffisance de cette lettre, l'expression de mon grand respect et de ma sympathie affligée.

A. B.

Rodez, 25 octobre 1914.

Madame,

J'ai d'autres renseignements sur la mort de Charles Péguy. Je les tiens d'un de ses sergents, nommé Mériel.

Mais d'abord peut être vous intéressera-t-il de pouvoir suivre sur la carte l'itinéraire suvi par le....e, depuis son départ de C..., le 10 août.

Il débarqua le lendemain à Saint-Mihiel, coucha le soir à Loupemont, puis passa trois ou quatre jours dans la forêt de la Haye, près de Pagny sur-Moselle. C'est là qu'eut lieu la première reconnaissance faite par huit hommes de bonne volonté à la tête desquels s'était placé — naturellement — Charles Péguy. De Pagny-sur Moselle, le...e revint à Thiaucourt, de Thiaucourt à Pont-à-Mousson, où il resta une journée avant de faire une randonnée de 85 kilomètres qui le conduisit à Jonville. Arrivé trop tard au combat de Mars-la-Tour, il revint à Saint-Mihiel et s'embarqua à Lérouville. Deux jours après, il se trouvait dans la Somme, à Tricot. Il gagna Péronne, puis Armancourt, au sud de Roye. Il y reçut les premiers obus. Avances et reculs successifs, puis retraite par Senlis, Clermont, la forêt de Chantilly (3 kilomètres au pas gymnastique). Arrêt à Roye. Enfin, Villeroy, où Péguy est tué.

L'action s'engage à 1 heure. A 2 heures environ, Péguy meurt d'une balle dans la tête, au milieu d'un champ de betteraves dont j'ai essayé de vous indiquer l'emplacement dans ma première lettre. Il tombe, victime de son courage, après être resté pendant une heure *debout* sous les balles. L'exemple lui était d'ailleurs donné par son capitaine, le capitaine Guérin, tué quelques minutes avant lui, ainsi que le lieutenant de la Cornilière. Un mot sur le capitaine Guérin. Il avait fait la campagne du Maroc, d'où, blessé à la jambe, il était revenu avec une claudication de 7 centimètres; chargé de former une compagnie au dépôt de Coulommiers, il avait voulu partir pour le feu malgré les dépêches qui le rappelaient au ministère de la Guerre. Il marchait en s'appuyant sur une canne.

Péguy tomba donc sur le côté, mort, et les nôtres reculèrent et furent forcés de l'abandonner. Mais ils le retrouvèrent quatre jours après, au même endroit, dans la même position. Et c'est ici qu'entre en scène le sergent Mériel de qui je tiens ces détails. Péguy n'avait plus aucun papier sur lui. Mériel, qui depuis le début de la campagne avait combattu près de lui, fut chargé de le reconnaître. Il n'y eut aucune peine, Peguy n'étant nullement défiguré. Mériel écrivit le nom du mort sur une carte de visite qu'il épingla à sa tunique. Puis il voulut lui retirer sa bague, mais il dut la scier. La bague et l'argent trouvé sur le corps furent remis à l'officier payeur du régiment.

La 19e compagnie était, depuis la mort du capitaine Guérin, commandée par Claude Casimir-Périer, promu à cet effet capitaine. Il reconnut le corps avec le sergent Mériel. Un autre officier, un lieutenant dont Mériel ne peut se rappeler le nom mais que les soldats avaient surnommé *Bébé Rose*, assistait aussi à ces formalités. Il pleurait à chaudes larmes.

Mériel m'a répété après Wolf — le soldat de qui je tenais mes premiers renseignements — que Péguy était adoré de tous. Il tutoyait ses hommes. Il les aurait emmenés au bout du monde. Il était toujours actif, toujours en éveil, toujours la carte à la main, faisant trois fois plus de chemin que les autres — si bien que ses pieds étaient en sang.

Le 5 septembre, l'effectif de la 19e compagnie était de 250 hommes. Le soir de ce jour-là, 131 seulement répondirent « présent ».

Si j'apprends de nouveaux détails, je me ferai, Madame, un devoir de vous les faire savoir, puisque vous en avez exprimé le désir.

Je pense que vous avez des nouvelles du lieutenant Hamelin.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mon très profond respect.

A. B.

Mme Charles Péguy n'eut jamais de nouvelles du lieutenant Hamelin, dont il est question dans ces deux lettres, et qui aurait pu donner d'intéressants renseignements sur Péguy combattant. Il était mort, entre temps, à l'hôpital.

§

M. Romain Rolland et les « Cahiers de la Quinzaine ». — La

beauté la plus certaine de la position prise par M. Romain Rolland en face des événements actuels tient au désintéressement qu'elle comporte. La presse, l'opinion publique françaises ont fait à l'auteur de *Jean-Christophe* assez de remontrances pour que, bien loin de vouloir l'accabler à notre tour, nous bornions notre désir à rester en sympathie avec un écrivain dont notre pays peut être particulièrement fier devant l'Allemagne.

Un rédacteur de la revue suisse-allemande *Wissen und Leben*, après avoir montré comment le prix uniforme de 3 fr. 50, appliqué par notre librairie au roman, s'accorde mal avec l'élasticité du genre, avait laissé entendre que les dix tomes de *Jean-Christophe* n'étaient peut-être si nombreux que parce que les intérêts communs de l'auteur et de l'éditeur l'avaient exigé.

M. Romain Rolland répondit à cette insinuation de la manière suivante :

Genève, jeudi 11 février 1915.

Cher Monsieur,

Je proteste contre l'insinuation, que je juge injurieuse, de M. Robert Faesi, à mon sujet, dans la conclusion de son article *Geld und Geit in der Literatur* (je n'en ai connaissance qu'aujourd'hui). M. Faesi laisse entendre (p. 108) que si *Jean-Christophe* a 10 volumes au lieu de 5, c'est pour des raisons d'argent, ou pour des obligations de contrat signé avec mon éditeur.

Si M. Faesi avait pris la peine de s'informer, il aurait su que *Jean-Christophe* a paru d'abord aux *Cahiers de la Quinzaine*, où n'existaient ni contrats, ni droits d'auteur. Chacun peut critiquer la longueur de *Jean-Christophe* au point de vue artistique ; mais nul n'a le droit de prêter des motifs interessés à un auteur qui n'a jamais touché un sou sur aucune édition de ses volumes aux *Cahiers de la Quinzaine*, c'est-à-dire sur les dix premiers mille de la *Vie de Beethoven*, du *Michel-Ange*, tous les volumes de *Jean-Christophe*, etc. (Et j'ajoute qu'il est si peu — trop peu soucieux — de toutes les questions pratiques, qu'il ne s'est assuré aucun droit sur les éditions de *Jean-Christophe* en Amérique, où cet ouvrage a pourtant le plus grand nombre de lecteurs.)

Mon cas n'est pas isolé. Aucun des écrivains des *Cahiers de la Quinzaine* n'a jamais touché un centime sur ce qu'il publiait. Et pourtant, nous étions pauvres. Mais nous nous assurions notre indépendance d'écrivains avec un autre métier. Pendant dix ans, le professorat m'a pris neuf mois de l'année ; je ne pouvais écrire mes livres que pendant les vacances, mais j'y pensais toujours.

Je vous prie, etc...

ROMAIN ROLLAND.

Ce que M. Romain Rolland ne dit pas, c'est que ses confrères des *Cahiers de la Quinzaine* auraient été moins fondés que lui à réclamer des droits d'auteur, et que Charles Péguy, en leur rendant le service de les publier, faisait preuve d'un désintéressement égal à celui du père de *Jean-Christophe*.

§

Prix littéraires. — MM. Maurice Barrès et Maurice Maeterlinck ont reçu chacun l'une des deux annuités du fonds Roland Bonaparte, attribuées par le comité de la Société des Gens de lettres. Ces annuités sont de 3.000 francs.

M. Maurice Barrès a fait savoir aussitôt son intention d'employer cette somme à la frappe d'une médaille commémorative des écrivains tués à l'ennemi.

§

Têtes carrées. — Les Allemands traduisent *Boche* par *Tête carrée*. Ce n'est pas si bête. Dans *Boche* il y a *caboche*...

Nous avons voulu savoir si elle est fondée, en vérité, la réputation qu'ont les Allemands d'avoir la tête carrée, et nous nous sommes adressés à Desbarrolles, phrénologue fameux au siècle dernier. Voici son oracle :

Les Allemands ont l'arcade sourcilière proéminente. On y distingue tout d'abord l'organe situé entre les deux yeux : l'individualité, qui, par son nom même, indique l'aptitude à s'occuper des détails et répond à la *curiosité;* l'organe de la *localité* (des voyages) ; l'organe de la musique.

L'organe du calcul existe presque toujours, et assez développé, chez nos ennemis. L'organe de la couleur leur manque ordinairement. Mais ce qui est surtout remarquable sur les têtes allemandes, c'est le développement presque excessif de ce que Gall avait nommé d'abord l'organe de la *gaîté,* et qu'il a reconnu (et avec lui Spurzheim, Vimont, Combes, Broussais, Fossati, Idgies, l'Espagnol Cubi) comme indiquant l'esprit de discrimination, de discussion, le sentiment des différences, et que le phrénologue Vimont dépeint comme une *tendance de réaction sur les impressions produites par d'autres facultés.* C'est donc la difficulté à admettre quoi que ce soit, l'instinct d'une critique minutieuse et résistante. Cet organe est souvent augmenté par l'organe voisin, la *causalité,* qu'il accapare tout entier; l'organe de la *mimique,* et, souvent aussi, l'organe de la *merveillosité.*

Cette agglomération d'organes donne à la partie antérieure, supérieure, latérale du crâne, une forme carrée, tandis qu'à la partie supérieure, postérieure, latérale du crâne, l'organe excessif de la prudence, augmenté par l'organe excessif de l'approbativité, répète la même forme.

C'est cette symétrie d'organes proéminents en avant et en arrière qui, en se représentant chez la plupart d'entre eux, a fait donner aux Allemands le nom de *têtes carrées.*

Desbarrolles *dixit.*

§

Chez les « Amis des Cathédrales ». — A l'exemple de l'Ordre de la Légion d'honneur, de l'Institut de France, de la Société française d'Archéologie, du « Touring Club », etc., le conseil directeur de la Société des « Amis des Cathédrales » a décidé la radiation et, pour l'avenir, l'inéligibilité des Allemands et Austro-Hongrois. Il explique cette mesure par les motifs suivants :

Nous tenons à remarquer que cette mesure d'assainissement n'implique aucune modification de nos statuts. Elle ne résulte pas de l'état de guerre, mais du fait que la nationalité allemande et austro-hongroise constitue désormais une tare.

En effet, les Allemands et leurs alliés se sont proclamés, par l'organe de leurs représentants officiels et intellectuels, solidaires des crimes de leurs armées, violatrices de toutes les lois de l'honneur, de la civilisation et de l'humanité. On alléguerait vainement à leur décharge les exemples du passé. En effet, les Barbares du ve et du ixe siècle étaient totalement incultes, et ceux d'entre eux en qui sommeillait une âme : les Francs, plus tard les Normands, adoptèrent la civilisation dès qu'ils la connurent. Depuis, les Guerres de Religion ont mis en présence des adversaires égalements cruels, mais fanatisés par un idéal respectable, les uns prétendant épurer, les autres sauvegarder la foi de leurs pères. Quant aux terroristes de 1793, c'est au nom de principes généreux qu'ils furent cruels et vandales.

Beaucoup d'hommes se sont donc rendus odieux sans se rendre méprisables. L'Allemagne, au contraire, pratique de sang-froid et avec méthode l'assassinat pour voler, le vol pour lui-même et le mensonge pour couvrir le tout. Ses bandes se complaisent toutefois dans des turpitudes, cruautés et destructions sans profit et cela seul les distingue d'autres associations de malfaiteurs.

Aucune protestation ne s'étant élevée parmi les Allemands et Austro-Hongrois, il ne saurait subsister de place pour eux dans une Société d'honnêtes gens.

On comprend que les « Amis des Cathédrales » se soient sentis particulièrement atteints dans leurs affections par les méthodes de guerre allemandes.

§

M. F.-T. Marinetti et la guerre. — Nous avons sous les yeux le numéro du 19 février de *la Tribuna*. Une photographie occupe le milieu de la première page. Elle représente M. Marinetti, inventeur du futurisme, encadré par des agents de la police romaine. Au-dessous, cette légende : *Arrestation du futuriste Marinetti au cours de la manifestation d'aujourd'hui.*

C'est qu'en effet, le 19 février, jour de réouverture du Parlement italien, M. Marinetti et ses partisans firent, devant la Chambre, une démonstration imposante en faveur de la guerre à l'Autriche. Tandis qu'à l'intérieur du monument les députés écoutaient avec calme M. Salandra répondre à ses interpellateurs, républicains et futuristes menaient au dehors un tapage magnifique qui se termina au poste.

Il n'est pas étonnant que l'intervention italienne dans le conflit européen n'ait pas de plus fervent partisan que M. Marinetti. Trois sentiments lui commandent cette attitude : son patriotisme, son futurisme et sa sympathie pour la France. Ses amis de Paris savent apprécier son énergique propagande.

§

M. Elémir Bourges enterré vif. — Un deuil cruel ayant frappé M. Elémir Bourges, la nouvelle s'en colporta, et, comme on ne sait en ce moment ni qui vit ni qui meurt, il ne parut pas invraisemblable, il parut possible, il parut probable, il parut certain que l'auteur de *la Nef* était mort. Certains inclinèrent à penser qu'il avait profité de la guerre pour s'en aller, comme il avait vécu, sans attirer l'attention.

Le Gaulois du 6 mars imprima la chose en ces termes :

M. Elémir Bourges vient de mourir. Il était peu connu du grand public, n'ayant jamais prodigué ni sa personne ni son talent, qui était réel, mais peu accessible à la masse.

Originaire des Basses-Alpes, peu communicatif et taciturne, comme beaucoup d'habitants de cette région, il avait donné à divers journaux, en arrivant à Paris, des études de critique littéraire, des travaux sur les guerres vendéennes. Quelques romans, un, entre autres : *le Crépuscule des Dieux,* se firent apprécier des lettrés par leur forme d'une précision et d'une concision châtiées. Il fut un des dix premiers membres de l'Académie Goncourt.

M. Elémir Bourges, dans son désir de solitude, était allé se fixer à Fontainebleau. Puis il revint à Paris. Il avait dépassé la soixantaine.

Le Gaulois le comptait parmi ses collaborateurs.

Il y a dans ces lignes une perle, que nous nous sommes contentés de mettre en italiques, — car *le Sottisier* n'est plus : il eût pris trop de place par le temps qui court.

Le 7 mars, sur la foi de son voisin de la rue Drouot, *Figaro* posait son rasoir et prenait à son tour la bêche du fossoyeur :

M. Elémir Bourges est mort. C'était un écrivain qui ne se souciait pas de courtiser le public. On ne vit jamais son portrait dans les journaux illustrés. On ne le

vit jamais lui-même dans les cérémonies où il eût pu se rendre. Ou bien, s'il y était, il se cachait avec tant de soin qu'aucun reporter ne sut le découvrir. Il passa une grande partie de sa vie près de Fontainebleau, satisfait du voisinage de la forêt, et vivant de ressources modestes. Aussi ne laisse-t-il un nom qui n'est cher qu'à une élite de lettres, et que, selon toute apparence, le peuple ne répétera point.

Il n'écrivait cependant pas des ouvrages difficiles, et son style, qui rappelait celui de Saint-Simon, n'était ni obscur, ni déconcertant. Mais Elémir Bourges ne se comporta jamais comme s'il eût été soucieux de la gloire. Ses livres, qui sont pleins de passion et de vie, il ne sut point en administrer le mérite. Ils n'eurent donc que de rares éditions, et, jusqu'en ces dernières années, il était malaisé de se les procurer. Pourtant, *Sous la hache* fut réimprimé dans une collection à bon marché, avec une belle image sous la converture. Peut-être l'aura-t-on lu ?

Il était né à Manosque, dans les Basses-Alpes, il y a soixante-trois ans. Venu à Paris fort jeune, il écrivit d'abord, comme tant d'autres, dans les journaux. Et certains se rappelle qu'il donna au *Gaulois* des chroniques. Son premier roman, *le Crépuscule des Dieux*, qui semble avoir été inspiré par le personnage étrange et malade du duc de Brunswick, fut remarqué par les écrivains, M. Elémir Bourges donna ensuite *Sous la hache*, qui est un roman d'histoire révolutionnaire, et ce chef-d'œuvre : *les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, titre peu fait pour attirer des lecteurs que l'ouvrage eût enchantés. Il publia aussi *l'Enfant qui revient* et *la Nef*. En tout cinq romans, qui suffirent au travail de toute une vie.

M. Elémir Bourges ne tira quelque notoriété que de l'Académie Goncourt, dont il fut membre à la fondation. Il a vécu sans bruit. Il meurt sans éclat. C'était un grand écrivain. Il laisse à des hommes de lettres un exemple qui ne sera guère suivi. L. L.

Ce petit article est excellent. Nous n'y voyons rien à reprendre, sauf que M. Elémir Bourges n'est pas mort, et que son style ne rappelle guère celui de Saint-Simon que dans *le Crépuscule des Dieux*.

§

Les Dessinateurs et la guerre. — Alphonse de Neuville et Detaille doivent bien regretter d'être morts. Ils sont morts et personne ne les a remplacés. Nous manquons de peintres et de dessinateurs militaires. Dans cette branche-là non plus nous n'étions pas prêts. M. Georges Scott fait de son mieux, ce n'est guère, et d'ailleurs il est seul.

Nous manquons de dessinateurs militaires. Cependant, nous avons des dessinateurs de l'armée. On dit même qu'ils portent l'uniforme, et que le généralissime leur a refusé l'accès du front. Ils se contentent de croquer des ruines, à l'arrière.

Forain a donné des lithographies qui ne diffèrent point par l'accent des fameux *Doux pays*. Et c'est encore lorsqu'il raille ses compatriotes qu'il se montre le plus terrible (Cf. la légende déjà célèbre : *Pourvu qu'ils tiennent ! — Qui ? — Les civils*). Jean Veber reste goguenard devant les atrocités qu'il relate. Cappiello sombre dans la fumée. Roubille persiste dans une manière qui nous fait regretter ses premières pages du *Cri de Paris*. Willette, sentimental et gentiment cocardier, est sans cesse sur le point de retrouver sa verve d'antan. Charles Huard, l'humoriste de la province, a fait une série de cinquante crayons : paysages d'hiver, villages incendiés ; rien qui parle mieux le langage du touriste. Paul Iribe exhibe hebdomadairement, dans *le Mot*, des trouvailles du plus haut goût décoratif.

D'intéressantes tentatives ont été faites pour renouveler l'imagerie populaire. Hélas ! ces œuvres n'ont de populaire que la tradition dont elles s'inspirent. Le peuple s'en détourne pour se repaître du *Miroir*, de *Sur le vif*, de *J'ai vu*...

Une protestation est ici nécessaire. Les vitrines des marchands sont pleines d'immondices. Ces estampes ordurières, voire franchement scatologiques, toutes vides d'esprit et de talent, font monter le rouge au front du passant. On ne les achète pas, et c'est pourquoi elles n'entachent pas le goût français et pourquoi les étrangers, neutres ou ennemis, ne doivent pas nous juger d'après elles, de même que nous ne jugeons pas les Allemands d'après les produits analogues d'outre-Rhin ; mais elles salissent nos rues. Elles obsèdent désagréablement nos pensées. Nous appelons sur elles les sévérités de la Censure.

§

La jeunesse d'Hindenburg. — Un portrait du lieutenant von Hindenburg est exposé à Berlin au salon Gurlitt. C'est un dessin du peintre français Thomas Couture. Le lieutenant von Hindenburg avait été délégué par son régiment au couronnement du premier empereur allemand. Thomas Couture le vit, et, lui trouvant une bonne tête, la fixa sur son album.

Une bonne tête, oui, avec des yeux de rêveur et, dans la bouche, une expression de tristesse méditative, presque douloureuse.

En 1871, à Versailles, la vie s'ouvrait pourtant bien belle devant un jeune lieutenant prussien.

Mais le futur adversaire du Grand-Duc avait peut-être des peines de cœur.

§

Le coin des classiques. — Parmi les passages d'auteurs anciens qui s'appliquent aux événements actuels, on n'en trouverait guère de mieux approprié que celui-ci, emprunté à Ciceron (*Philippiques*, IV, 5).

Non est, non est vobis, Quirites, cum eo hoste certamen, quocum aliqua pacis conditio esse possit. Neque enim ille servitutem vestram, ut antea, sed jam iratus sanguinem concupiscit. Nullus ei ludus videtur esse jucundior, quam cruor, quam caedes, quam ante oculos trucidatio civium. Non est vobis, Quirites, res cum scelerato homine atque nefario, sed cum immani taetraque bellua : quae, quoniam in foveam incidit, obruatur. Si enim illinc emerserit, nullius supplicii crudelitas erit recusanda. Incumbite in causam, Quirites, ut facitis... agitur enim, non qua conditione victuri, sed victurine simus, an cum supplicio ignominiaque perituri.

Inutile de traduire, n'est-ce pas ? Tout le monde a compris que la *bellua immanis* et *tœtra* n'est autre qu'Antoine — ou Guillaume II, — selon l'époque où l'on se place.

Il y a un joli sujet de comparaison entre la ruée des Allemands en France au mois d'août dernier et la campagne d'Annibal en Italie, ses victoires successives du Tésin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. On comparerait la Campanie à la Champagne dont les vins ont remplacé les ivresses de Capoue, et un historien à venir, voulant décrire la kultur allemande emprunterait à Tite-Live son jugement du caractère carthaginois :

inhumana crudelitas, perfidia plus quam punica, nihil veri, nihil sancti, nullus deum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.

(XXI, 4.)

Et les latinistes à lunettes qui sont l'ornement du landsturm, pourraient adresser au kaiser cette virgilienne invocation :

Quid miseros toties in aperta pericula cives
Projicis, O ! (Patriae) caput horum et causa malorum ?
Nulla salus bello ; pacem te poscimus omnes
.... Miserere tuorum,
Pones animos, et pulsus abi. Sat funera fusi
Vidimus, ingentes et desolavimus agros.
Nos, animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis.....

(*Enéide*, XI, 360-373.)

Sans avoir prévu le pain K.K., les Grecs disaient τᾶ κακά pour désigner les maux, les malheurs, les mauvaises qualités, et ils avaient même une phrase proverbiale pour dénoncer « les trois pires K » :

Τρία κάππα κάκιστα, Κρῆτες, Καππάδοκες, Κίλικες.

Notre époque n'a-t-elle pas aussi ses trois mauvais K ? D'où la variante possible du proverbe grec :

Κρύππ, Καῖσαρ, Κυλτῦρ, αἰὲν τρία κάππα κάκιστα.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAITS DES SOMMAIRES

DV « MERCVRE DE FRANCE »

(PREMIER SEMESTRE 1914)

—

DERNIERS SOMMAIRES

No 408. — 16 JUIN 1914

No 409. — 1er JUILLET 1914

BULLETIN FINANCIER

Que d'événements depuis le 1er Août 1914, — depuis le jour où le *Mercu*
de France dut interrompre sa publication ! La guerre éclatait comme un co
de tonnerre. Et cependant... Oui, et cependant on aurait dû s'y attendre ! I
tous cas, des initiés s'y attendaient ; des initiés savaient... Se souvient-on d
assauts répétés que les cours de la Bourse de Paris subissaient depuis quelqu
mois de la part des dits initiés, ou espions plus ou moins déguisés ? Chaque jou
les cours fléchissaient, marchaient à grands pas à l'effondrement. Au comme
cement de Juin la rente française 3 °/o cotait 87 ; au commencement de Juil
elle descendait à 84 ; elle passait à 80 le 20 Juillet. Tous les yeux auraient
s'ouvrir...

Enfin, nous avons subi l'assaut des barbares ; nous avons résisté à leur fo
midable pesée, en attendant que notre assaut les écrase et venge le Droit outrag

Ce que l'on ne saurait jamais trop répéter, c'est que nous avons résisté me
veilleusement. La Bourse de Paris est ouverte, après n'avoir été fermée que p
de temps. Sans doute, les affaires ne sont pas volumineuses ; du moins, on trait
on échange, et, en définitive, les cours sont rassurants, plus élevés, à coup sû
qu'on aurait pu s'y attendre après tant d'émotions et d'angoisses. Nous tro
vons notre 3 °/o à 71,70, notre 3 1/2 amortissable à 91,25. Le Russe consoli
4 °/o vaut 76,75, le 4 1/2 °/o 1909 s'inscrit à 80,75, le 5 °/o 1906 à 90,30.
Serbe 4 °/o fait bonne figure à 65,25, le Belge 3 °/o à 64,50. A titre de co
paraison, notons que l'Italien 3 1/2 °/o ne dépasse pas 74, 75.

Nos grandes Banques se défendent bien, malgré la dureté des temps, le Cr
dit foncier à 695, le Crédit Lyonnais à 1070, le Comptoir d'Escompte à 727,
Société Générale à 500, la Banque de Paris à 906. Nos chemins de fer ont pa
leur tribut à la tempête, mais leur reprise est constante. Le Lyon remont
1041, l'Est à 789, l'Orléans à 1130, le Midi à 927, l'Ouest à 735, le Nord à 13

Quant aux nouvelles obligations 5 1/2 °/o que l'Etat français vient d'émett
qui sont garanties contre tout impôt et contre tout remboursement avant 1920,
public les recherche avec empressement.

Pendant ce temps, la Bourse de Berlin reste fermée et les emprunts du Kai
sont des « fours » complets. La « Justice Immanente » commence...

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bi-mensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur durée, mais sur le nombre de numéros. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an..............	25 fr.	Un an..............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.